





MLPo 20276

HENRY MAUBEL

Quelqu'un  
d'aujourd'hui

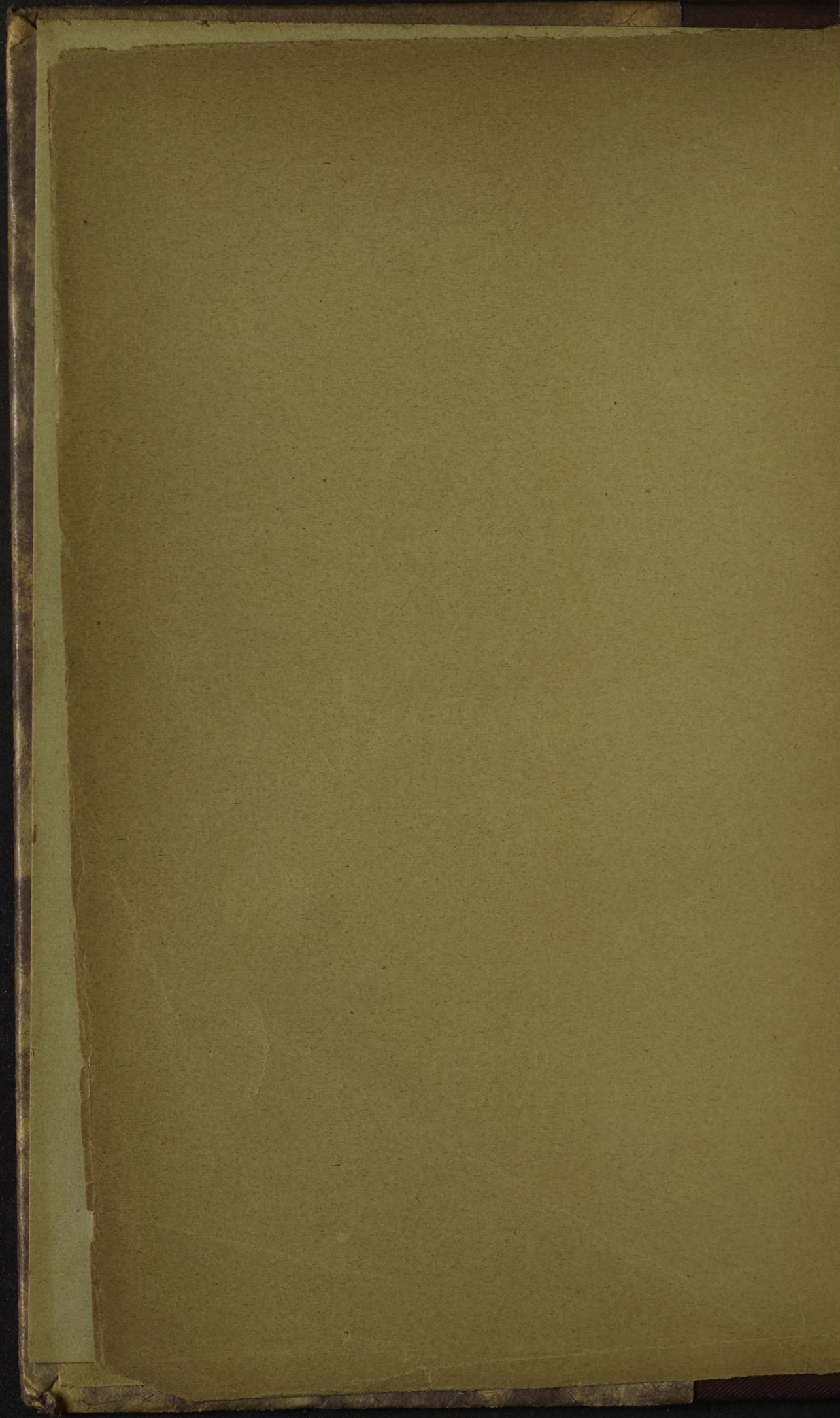
BRUXELLES

PAUL LACOMBLEZ

Éditeur

31, RUE DES PAROISSIENS, 31

—  
MDCCCXCII



QUELQU'UN D'AUJOURD'HUI

DU MÊME AUTEUR :

**Une mesure pour rien**, comédie.

**Miette**, nouvelle.

**Max Waller** (épuisé).

**Étude de jeune fille**, monographie scénique.

HENRY MAUBEL

Quelqu'un  
d'aujourd'hui

BRUXELLES  
PAUL LACOMBLEZ

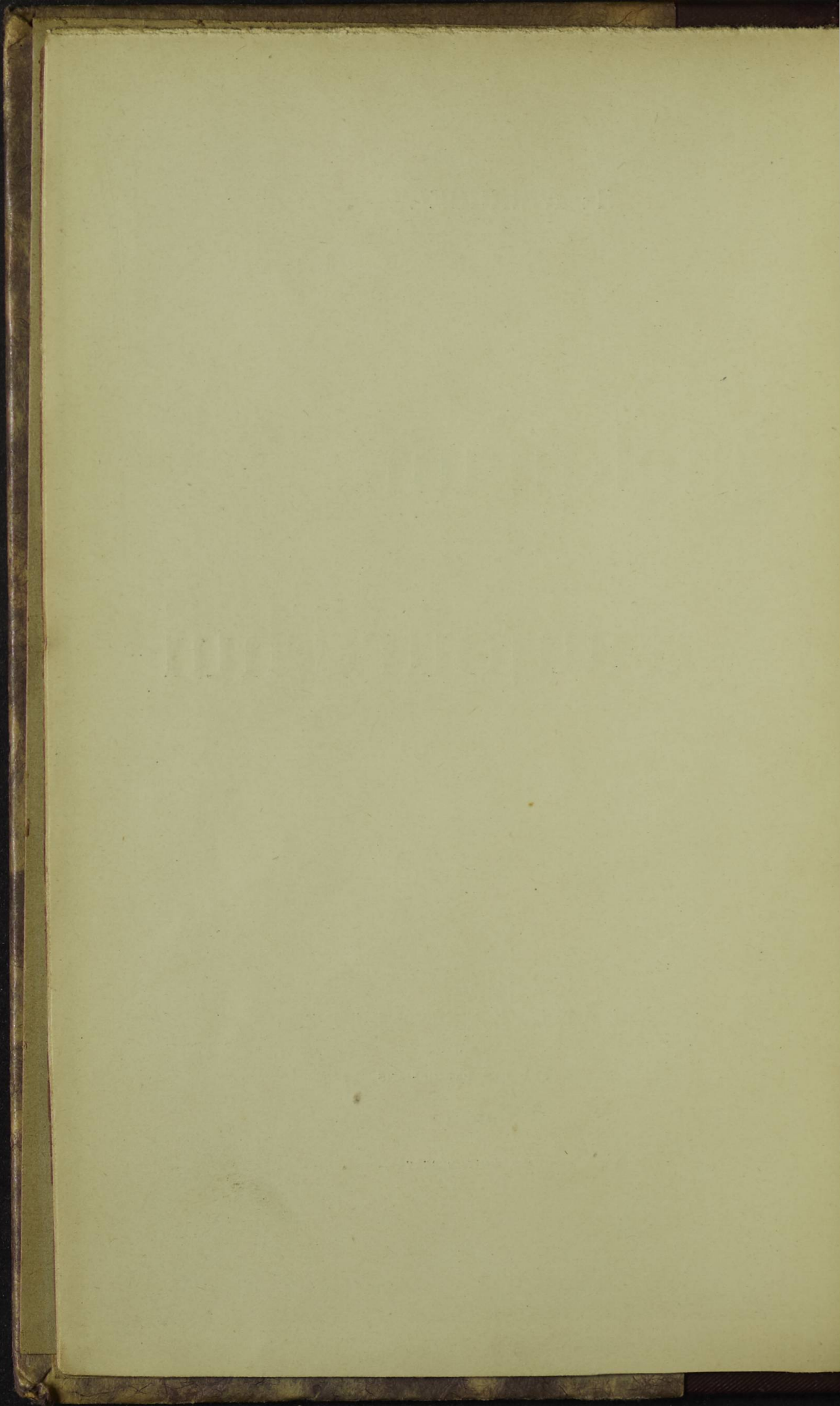
Éditeur

31, RUE DES PAROISSIENS, 31

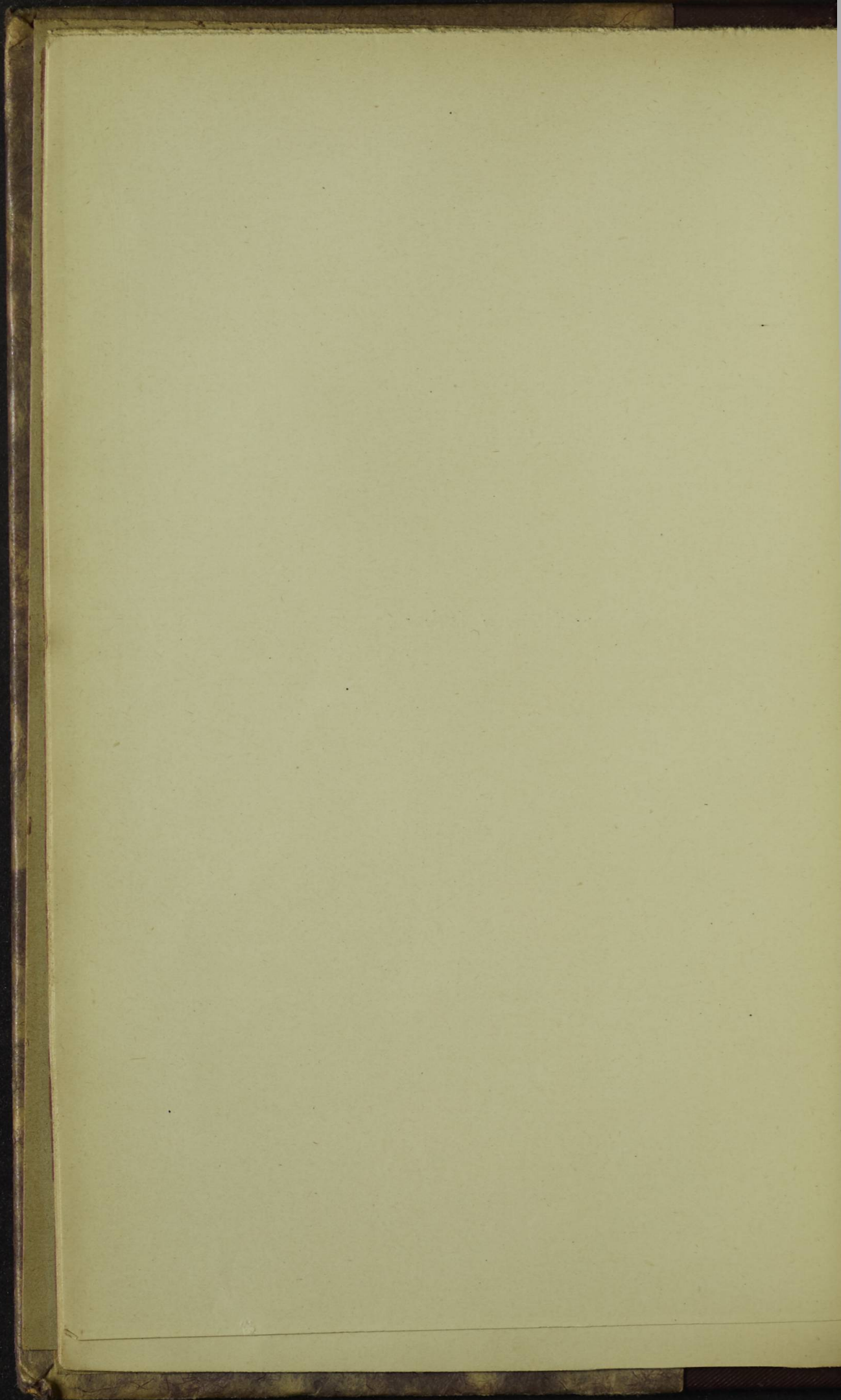
—  
MCCCCXII

—  
TOUS DROITS RÉSERVÉS.





*A mon Père*



..... Et quand je dis " quelqu'un " j'entends tout  
homme capable de sentiment et de conscience, tout  
homme portant une tête vivante, toute personne,  
tout être enfin !





## I

Madeleine était restée debout.

— Que c'est sévère et poétique ici ; on dirait un oratoire. N'est-ce pas, Christian, tu l'amèneras ? C'est convenu, et surtout que ce soit un dimanche !... Maintenant vite au revoir !... Quand je dirai à Marthe où je suis venue !...

Elle lui tendit la main en riant et, à travers la matité chaude du gant de Suède, la pression prolongée de cette main parut étrangement nerveuse à Christian.

Par la porte entrebâillée, on entendit un instant leurs voix mêlées se perdre à la descente de l'escalier. Dans la chambre

vide, la vie méditative des choses renaissait doucement, ramenant à flot de silence cette indéfinissable respiration spirituelle qui soutient et enveloppe les modulations de la pensée.

Christian, en rentrant, sentit venir à lui cette frôleuse rumeur que son pas, son visage, sa voix même n'effarouchait pas. Sa physionomie s'alourdit de mélancolie. Il s'assit, les coudes sur la table, la tête dans les mains, et ferma les yeux pour voir passer en lui une de ces images toutes vives en lesquelles se matérialise le souvenir. Brusquement, il se redressa comme à l'entrée de quelqu'un : la porte, mal fermée, venait de se déclicheter.

Une feuille de papier s'envola de la table ; les deux battants de la fenêtre entr'ouverte s'écartaient sous une poussée d'air frais, en faisant balancer du mirage dans leurs vitres : un fond de jardin tapissé de lierre sombre et de cris d'oiseaux ; des arbustes de lilas poussant de chez le voisin leur tête frisée, dans la lumière, et le brouillis de leurs ramures fines comme des chanterelles ; puis, au bord d'un haut mur écaillé,

à demi désenfariné de son plâtre et montrant de grandes plaies briqueuses, une tabatière bayant ainsi qu'une coquille d'huître au soleil. Le dessin de tout cela, peu à peu, s'immobilisait à sa vue. Il écoutait venir à lui les bruits parfumés; il écoutait pousser au soleil la musique du paysage.

Rien n'est plus triste que ce calme du temps, cette douceur de la lumière, cette subtilité de l'atmosphère et ses profondeurs molles qui se dévoilent et cèdent à nos sens, en reculant toujours et toujours cet infini à la possession duquel tendent nos désirs.

Dans ces bouffées d'air jeune et de lumière, il semble que tout le passé revienne. Les maisons qui s'ouvrent au soleil, quand le soleil cogne aux vitres, semblent s'ouvrir pour tous les en-allés et, dans la coulée plus lente du jour vers le soir qui tarde, on attend quelqu'un d'aimé... qui ne reviendra peut-être qu'avec le soir...

Christian fit quelques pas vers la bibliothèque, revint à la table, alluma une cigarette, ouvrit un livre qui était là, le referma



brusquement sans voir que de la cendre était tombée entre les pages, et passa dans sa chambre à coucher en s'échevelant à la portière qu'il avait mal soulevée d'une main distraite.

## II

Il y était depuis un instant, quand on tocqua.

— Qui est là?

— Moi!

— Qui moi?

— Max.

— Entre donc!

Il courait par la chambre, en caleçon, un caleçon de tissu fin et soyeux, qui lui moulait, comme une culotte de peau, les cuisses.

— Tu n'as pas vu mon bouton de col?

— Sur la cheminée.

— Quelle heure as-tu, toi?

— Cinq heures et demie.

La pendule sonnait sentencieusement son huitième coup de timbre.

— Je ne connais rien de bête comme la mécanique! dit Christian d'un ton agacé.

— Tu parais nerveux.

— J'ai le cerveau sous presse, dit-il, et son visage se couvrit de fatigue. Mon esprit perfore du vide. J'ai des idées couleur d'encre. Tout ce que j'écris est couleur d'encre; ça a l'air absurde, mais tu me comprends. J'ai eu une vilaine impression tout à l'heure; j'ai vu, toutes rapetissées et desséchées, les choses que je venais d'écrire, comme si elles avaient vieilli en naissant.

— Une cigarette?

— Je veux bien. En train de nouer sa cravate, il happa des lèvres la cigarette que Max lui tendait; il vit une flammette bleue lui jaillir comme un feu follet sous le nez; il aspira machinalement.

— Excellentes! Où les achètes-tu?

— Au Caire.

— Ah! bien, fit-il lentement en serrant le nœud qu'il avait recommencé plusieurs fois, on prend l'omnibus place Royale et

c'est tout près des Pyramides. Ce ton de plaisanterie s'accordait peu avec l'expression lasse de son visage. Il se laissa tomber sur le divan et, d'une penchée du corps à droite, abattant un coussin sous le bras tendu au bout duquel s'essinaut un soyeux écheveau de fumée bleuâtre, il demeura un instant sans parler, à suivre d'un regard perdu en lui, l'édification de quelque château de cartes en Espagne, et d'une voix blonde qui suspendait des bouts de phrases traîneuses :

— J'ai été voir une noce ce matin....

Les demi-sourires émus qui se retiennent;... les yeux baissés avec, sous les paupières roses, un peu de larmes qui montent;... la musique, l'orgue, les bénédictions, les flots de tulle prosternés et ces profonds silences pendant lesquels le prêtre dit aux époux soumis et recueillis des paroles mystérieuses qui se gravent dans leur âme;... et puis la musique qui finit dans un bruit de chaises et de pupitres au jubé... Le cortège des mamans qui tremblent et des papas qui se cambrent, le cortège sort lentement, à pas amortis, en

se frayant un chemin à travers les murmures et les regards de la foule... La mariée baisse de plus en plus les yeux... son regard traîne devant elle en frôlant le sol, mais ses sœurs distribuent à droite et à gauche des bonjours discrets et des clins d'yeux aux amies dont les chaises s'alignent à la bordure du tapis avec des bustes penchés par dessus l'appui... Dans la rue, on se précipite pour lui serrer la main, pendant que des pauvres, aux portières du coupé, mendient et que des gamins regardent...

Je me suis resongé très jeune, avec des sentimentalités de pensionnaire...

C'est exquis un mariage dans l'atmosphère nuptiale d'une église fleurie. C'est bon les cœurs en fête, les cœurs trempés de bonheur et le calme du matin.

— Quand on a beaucoup vécu de vie immanente, dit Max, il faut rouvrir les yeux pour ne pas s'égarer; il faut, de temps en temps, se rejeter à la foule; laisse-toi aller...

— Ah! oui, fataliste, toi! laisser faire et se laisser porter.... n'est-ce pas?... Con-

tourner les obstacles et tracer de riantes courbes d'idées autour des points de vue sévères parce qu'il est trop fatigant d'y monter, fantaisiste, paresseux ! Il n'y a pas d'absolue force des choses, comme il n'y a pas de volonté humaine absolue. Elles vivent l'une par l'autre...

— Les gens « qui n'ont pas de chance ! »

— Les gens qui n'ont pas de chance, sont ceux qui viennent au bout d'une lignée d'êtres sur lesquels les choses ont pris trop d'empire ; peut-être le courant les a-t-il jetés si loin, en effet, qu'ils n'en puissent plus revenir, mais tant qu'il leur reste des forces, ils ne doivent pas désespérer de le couper, de le remonter. Il faut vouloir!...

La volonté se trahissait au visage de Christian. Ce n'était pas ce mouvement inconscient, physique, d'une volonté capricieuse, avec lequel naissent certains hommes, mais une volonté persistante, réfléchie de l'être intime. Il avait la ligne de volonté ou plutôt ce rayon de lignes, cette lumière de volonté tombant des yeux sur les lèvres qui s'arquaient un peu. Sa

volonté, il l'enfermait en lui comme une chose d'un métal rare qui s'oxyde à l'air. Il l'appliquait surtout à des actions intérieures. A ces moments d'exaspération nerveuse et de faiblesse, c'était contre lui-même qu'il luttait. Il n'y a pas de lutte plus épuisante que celle-là.

Il ajouta :

— Peut-être ne faut-il pas trop *voir* ce que l'on veut. A nous avancer trop dans l'avenir, nous finirions par nous détacher de nous-mêmes ; nous perdriions l'instinct fortifiant qui nous vient de la race, de la tradition, du passé. Vois-tu, je suis excédé de penser et de sentir... ton retour me donne une grande joie et la promesse d'un peu de bonheur externe ; tu vas me remettre l'âme au vert.

— Je t'emmène ! dit Max. Nous irons passer la soirée dans ce que tu nommes « la ville basse », parmi les hommes qui remuent. Veux-tu ?

Christian, déjà ranimé, s'était levé :

— Je veux bien ! Mais d'abord, allons-nous tremper dans l'eau vive, c'est ça qui vous remet en état de grâce !

### III

Rajeuni, la pensée désobscurie, reposée, légère, les nerfs détendus, Christian sortait du bain. Il revenait vers Max installé devant une absinthe :

— Tu as fini déjà? Moi, je me suis rhabillé lentement pour ne pas m'échauffer, pour ne pas effaroucher la fraîcheur que je sentais me voltiger autour du corps.

Il s'approcha du bord.

Un baigneur nageait étendu sur le ventre, à fleur d'eau, les mains projetées dans l'attitude d'un homme qui tombe. Son corps avait la blancheur d'un corps de pierre. Ses jambes ondulaient comme des nageoires. On ne voyait de sa tête qu'une



calotte de cheveux, par dessus laquelle coulaient de petites pelures d'eau à mesure qu'il avançait en labourant l'eau.

Les colonnettes d'autour le bassin dansaient une danse torse au fond de l'eau qui avait un continuel mouvement de déroulement, et le trapèze, sur ses cordes pareilles à de longues tiges montant du lit de l'eau, flottait, comme s'il était à l'ancre, avec un homme pendu la tête en bas, les pieds collés à la barre.

— Vois, on dirait l'eau de nos rêves où toute la pauvre matière se détrempe. Les corps ne sont qu'un mirage à travers lequel la pensée plonge et c'est l'atmosphère de l'âme qui nous enveloppe. C'est en hiver surtout que l'eau est lustrale, dans plus d'isolement, vers le soir, et dans le silence, quand on allume et que les nageurs glissent distraits les uns des autres à fleur de l'eau écaillée de lumière. C'est alors qu'on savoure la purification, le vrai baptême par l'immersion de tout l'être dans de la spiritualité. Mais maintenant!...

C'était dans ce hall de résonance bâti à pierres et à vitres avec ses rangées de

cabines en bois de caisse à violon collées au mur, sur un assourdissant décor d'eau tombante, une mêlée de cris, un tohu-bohu de voix criardes renvoyées et rejetées les unes sur les autres parmi les corps en bataille sous les douches et sous les cascades. Des baigneurs s'interpellaient, se rejoignaient, organisant des jeux, se baignant en bande, profanant l'eau claire et pure du tumulte de leurs corps qui s'amassaient par places en informes bancs de chair. Il y en avait qui se balançaient en poses grimaçantes aux trapèzes et aux anneaux et, du tremplin au déclic brutal, des corps s'enlevaient en parabole pour un plat-ventre éclatant dans un rejaillissement de cris et de rires.

— Regarde ça, dit Christian, c'est la cage aux singes blancs. On dirait des sauvages qui dansent autour d'un mort.

Ils s'étaient assis à l'écart, écoutant les coups de talon sur la planche et le cliquetis des fleurets de la salle d'armes.

Par les baies arquées des étuves du bain turc donnant sur le bassin, on voyait, dans une pénombre, aller et venir d'une allure

lente, des hommes nus dont on n'entendait pas les voix, et l'imagination de Christian se plaisait à leur prêter une expression haute, une attitude fière :

— Les beaux fantômes de chair. Ne dirait-on pas que ce sont de pieux servants de la vie, soucieux de leur corps et de leur âme, qui accomplissent le rituel physique d'une religion, l'esprit aux écoutes des sensations intenses qui fécondent?... Il faut voir de près comme l'être se rabat sur ces corps en sueur, pour comprendre à quoi ils emploieront leurs forces nouvelles et leur bien-être.

Un petit, grelotant, le dos en arc, sortait de la salle de douche en se pinçant le nez de ses doigts gourds :

— Vois comme ces gens se posent plastiquement ; drape-les si tu peux. Le nu moderne n'existe pas. Autrefois, un homme nu c'était quelqu'un. Aujourd'hui c'est peut-être encore un animal, un mâle, mais assurément ce n'est plus personne. On habille tout, on farde tout, les pensées et les sentiments comme les corps ; le nu est devenu immoral et inesthétique depuis

que l'âme s'accroche au porte-manteau des êtres parmi les tournures et les pardessus. Oh ! oh ! les animaux s'habillent et deviennent solennels, dit-il au défilé de baigneurs dont tout à l'heure les grossièretés se confondaient et sympathisaient, et qui avaient repris, avec le vêtement, leur attitude sociale, leur dignité factice, leur air d'autorité ou de déférence... et quand ils furent passés : il y a quelque chose de plus monstrueux que la bête humaine, c'est la bête sociale.

On dirait que ces gens ne sentent pas la vie. La vie chez eux s'est arrêtée à la période florale. C'est le fruit qui manque ou bien le fruit a séché pendant qu'il était vert. Leur être ne mûrira jamais. Ils sont des morceaux de matière qui se survit. Ils n'ont gardé que le brutal instinct du corps en croissance. Ne pouvant plus croître, ils font croître autour d'eux les choses. Ils répètent, ils ajoutent, ils amassent. Ils font de la quantité. Ce ne sont pas « des jouisseurs », car la jouissance opère une transsubstantiation, et l'homme par elle se parfait et s'affine. La jouissance trahit une crise, une évolution, un mouvement. Ils sont

l'arrêt au pied de la borne. Ils ne passent pas la vie au crible de leur être. S'il leur arrive, par malheur, d'avaler un peu d'âme, ils lui trouvent si mauvais goût qu'ils la recrachent. La vie rebondit à leurs corps ; l'entrechoc de ses parcelles affolées fait la bruyance et le désarroi des foules. Ils se rejettent, comme des paquets d'eau, les paquets de vie, et la vie glisse et coule aux parois de tous ces vases fermés, les frappe, en rejaillit, les enveloppe et tombe parmi eux, autour d'eux, avec le fracas de l'eau sur les dalles.

C'est par ces hommes que se fait la déchirante désharmonisation du monde ; pendant que l'afflux divin se profluidifie lentement au sable uni de la grève, ces hommes solidifiés, ces hommes de matière inerte s'offrent en écueil à la vie et bien des élans d'être viennent y échouer et mourir.

Songez à la clameur en révolte des flots d'enthousiasme et de joie ; comme ils se cabrent de souffrance et retombent transbrisés ! Les colères et les désespoirs ne sont que le ressac de la vie à l'inertie de ces cœurs et de ces esprits de pierre.

La société en est faite, elle en est maçon-  
née! Elle est née de leur force d'inertie.  
Les corps attirent les corps; des blocs  
d'êtres sans profondeur se précipitent les  
uns sur les autres et s'agglutinent; ainsi se  
forment à la surface de la vie les îlots, les  
îles, les continents qui rongent et trouent  
d'énormes plaies les nappes d'eau spiri-  
tuelles.

Les sociétés sont des reformations de la  
matière contre l'esprit. Elles sont en état  
paradoxal et révolutionnaire devant la vie  
essentielle, ayant pour raison de la détruire  
en la fixant. Les sociétés sont de la mort  
en formation; l'agitation qu'on y voit n'est  
qu'un grouillement de décomposition.

Je sais bien qu'il y a, de part en part,  
dans le temps, de splendides irrptions de  
vie, de géniales pulsations d'être, par les-  
quelles la renaissance demeure perpétuelle.  
Mais les forces de vie sont dispersées dans  
la société trop puissante. Parmi les grosses  
masses d'hommes qui se meuvent sur l'ho-  
rizon, on ne retrouve qu'une à une, aujour-  
d'hui, les ramilles issues des grandes flo-  
raisons d'être, les ramilles délicates qui ont

échappé à l'écrasement. Chaque fois qu'on en retrouve une, il semble qu'on retrouve un miracle. Elles vivent esseulées entre un peu d'eau et de ciel; elles sont là comme un rappel d'ailleurs. Leur parfum autochtone nous surprend de son charme nouveau comme un parfum exotique et, réveillant notre sensibilité, nous apporte la nostalgie d'un pays qui était le nôtre, que nous n'avons pas quitté, où pourtant, nous ne vivons plus.

— Cette société, voudrais-tu la détruire?

Ils sortaient du hall et la porte vitrée, en s'abattant derrière eux, voilait le vacarme.

— Non, l'éclairer, l'harmoniser plutôt. Les âmes qu'anime le désir de renaissance, les âmes d'humanité meilleure que le monde a refoulées, vivent à ses abords, cherchant ce qui peut survivre des débris de la perpétuelle collision; elles s'augmentent de ce qu'elles sauvent. Ce sont des âmes de province, des âmes de solitude et de retraite; elles se sont écartées d'un monde où les hommes s'entrechoquent en faisant crier de la matière, parce qu'elles ne s'y entendaient pas vivre, mais « ces âmes ont un

corps » ; elles ne pourraient se détacher de ce qui s'attache à elles.

Nous avons les pieds dans la terre et nous sommes les rameaux d'un corps multiple ; çà et là des tiges dépassent le champ de floraison, portant des têtes de fleurs qui s'isolent ; s'ils étaient séparés du tronc, les rameaux se dessécheraient et leurs fleurs de spiritualité se faneraient.

Il faut que nous descendions au fond de cette société pour en dégager la vie. Nous portons tous le vêtement social et cela est nécessaire pour que le vêtement ne nous porte pas. Faisons nôtre ce vêtement, afin de lui rendre sa signification et sa valeur humaine. Créons de la substance et les clichés tomberont. Puisque nous ne pouvons empêcher cette société de matière de figer l'être en ses formes, tâchons que ces formes s'animent, qu'elles rouvrent aux dépaysés les yeux et la pensée en leur rappelant, comme une promesse de renaissance, leurs origines de vie.

— Le rappel des origines, dit Max, les hommes en ont besoin pour retrouver une direction, car ils ont terriblement dévié de



leur destinée et ils s'ébattent vraiment trop en deçà des points que leur assigne notre conception de l'humanité.

— C'est la faute de la civilisation, dit Christian, trop de civilisation pour si peu de culture ! Depuis un siècle, cette civilisation, impatiente de répéter un mouvement nouveau, a trop tassé, trop égalisé, trop ratissé pour ne pas troubler les plantes dans leur croissance, de sorte que la marche à l'être est en atonie, en dépression, en recul. La masse des têtes s'arrièrè à des lieues de temps de quelques têtes épargnées qui ont accompli seules le trajet et par lesquelles le plant se maintient en communication avec Dieu, par lesquelles la vie se conserve.

Des soirs tristes, on les voit qui, tantôt se dressent chargées de prières, tantôt, faisant ployer de compassion leur longue tige, se courbent vers le champ où les têtes basses se frôlent, frissonnent et chuchotent. C'est d'elles seules que le champ tire son aspect d'humanité et ce n'est pas prendre trop haut la norme que la prendre à leur taille, car elles demeurent bien souffrantes,

bien défailantes; elles sont où le plus grand nombre devrait être. On a dit aux autres : « Vous êtes des hommes ! » Comme on le dit aux enfants pour qu'ils le deviennent. Ils ont cru que c'était vrai et se sont mis à faire des grimaces de spiritualité. On a monté trop tôt sur leur petit théâtre, l'Art, la Religion, le Droit, la Science, et leurs aspirations trop débiles pour atteindre à l'esprit de ces choses, se sont atrophiées. Il fallait les laisser jouer et leur raconter des histoires naïves pour dessiller leurs yeux et attendrir leur âme. Il fallait leur apprendre à voir et à sentir, leur apprendre à ignorer, à douter, à craindre. Qu'on refasse bien vite de l'enfance et qu'on rallume par les groupes d'hommes ces foyers de tendresse qui empêchent les âmes de se durcir à mi-chemin.

Tous les hommes sont masqués, fardés, travestis. Combien en vois-tu dont les gestes ne déguisent pas la peur dans cette mêlée de vivants et de morts, où les morts ont tant de bruit, remuent tant d'obscurité, que les vivants, parmi eux, sont forcés de s'envelopper de silence et de marcher à tâtons.

— La société moderne est une dégénérée du christianisme, dit Max.

Christian se récria :

— Tu veux dire qu'elle est retombée de son idéal avant de l'avoir atteint, car le règne du Christ, le règne de *l'homme-enfant* est encore à venir. Sans doute, depuis des siècles de ce qu'on appelle comiquement l'ère chrétienne, les plus hauts peuples en ont subi l'influence. Mais ces formes morales qu'ils ont transportées d'étape en étape, sans jamais les remplir, se sont tellement desséchées et recroquevillées faute de substance, qu'elles ne sont plus que le débris déformé de la pensée mère. Le fruit n'a pas repoussé. Il ne reste que l'écorce. La morale d'aujourd'hui est un décor de paravent. La société qu'elle abrite des rhumes ne voit que l'accidentel, oubliant que le fait n'est déjà qu'une conséquence, un entour de la vie. Cette société de droit écrit a tué la vie à force de l'ordonner. Elle l'a garée dans un camp retranché de systèmes; elle l'a cachée dans on ne sait quelle étroite forteresse de philosophie sociale où cette vie jaunit et se momifie doucement,

devenant quelque chose de parcheminé qui parle encore mais ne pense plus guère. Elle refait conventionnellement des gestes naturels, mais elle les refait mal, les ayant mal compris. Elle parle une langue qu'elle n'entend pas; sa voix n'est plus qu'un écho, elle-même n'étant plus qu'une ombre et le matérialisme s'est mis en elle comme les vers dans un cadavre.

Vois ce pays nouveau-né, ridé de politique, dont les citoyens, à quinze ans, font de l'économie sociale et méprisent les poètes. Ce pays est champignonné de parlementarisme. Il semblait qu'il fût l'aboutissement d'une ère d'émancipation; sa Constitution était le coffre-fort des immortels principes. Nulle part les droits de l'homme n'avaient reçu pareille consécration. Reprends-les en détail les droits de l'homme et tu verras à quelle distance de l'humanité on se trouve au bout d'un siècle de sociologie.

Nulle part ailleurs, en effet, les formes de la doctrine ne pouvaient s'ajuster à un corps plus massif. Aussi, quelle réussite: rien ne flottait, la doctrine adhérait de

toutes parts. Jamais pays n'avait eu un aussi bel emballage de lois. Ça tient ! se disaient les grandes puissances, en ouvrières qui viennent de réussir le modèle nouveau. Ça tenait si bien que lorsqu'on y revint cinquante ans après, rien n'avait bougé ; la nation avait les traits immobiles et les membres glacés d'une nation morte ou tombée en syncope.

Ah ! les immortels principes ! En décapitant Dieu, on les a coupés net où l'idéal commence.

L'éternité ! les aristocrates l'ont vue par la lunette de la guillotine ; elle était du côté où les têtes tombaient. On a séparé les principes de la source de vie et le phare d'idéal a cessé de tourner ; les rouages en sont brisés ; ses rayons ne se déplacent plus ; leur attitude dans le passé, marque l'heure de naissance du positivisme. Le peuple est sorti de la zone de lumière. Les lueurs qui l'éclairaient ne sont plus que des lueurs historiques et la nation modèle a beau vouloir garder devant l'objectif européen sa pose de liberté !

Vois comme chez les jeunes Russes s'al-

lume partout la spiritualité. Ce sont des mystiques, mais le mysticisme fait les hommes supérieurs, car il les tient en émoi devant ce qu'ils ignorent; il empêche leur âme de se fermer à l'inconnu. L'homme, à leur pensée, est tout un enfant; un enfant d'ingénuité et de sincérité. C'est ce qui les sauve et c'est à cette enfance qu'ils devront revenir tous pour retrouver à la Noël le bon chemin perdu.

Non, vois-tu, on ne libère les peuples qu'en les ramenant sans cesse à leur jeunesse, comme à un recommencement; en leur réapprenant de nouveaux points de départ, en les débarrassant de la matière morte qui s'attache à eux, alourdit leur marche et les enlise. Les révolutions qui ne font pas ce mouvement-là sont malfaisantes et le bien matériel qu'elles apportent est un appoint de mort.

Le cri de liberté que pousse le troupeau sur la chaussée est un appel à la servitude.

La liberté n'est pas dans la rue où la masse descend pour y traîner de vieux cris, de vieux chants et de vieux drapeaux, car elle est le ferment de la vie et de toute ini-

tiative. Elle fuit les foules qui l'étouffent et l'éteignent. Elle a la couleur des matins purs, elle effleure les sommets ; les hommes s'y avancent à une si grande distance les uns des autres que, s'ils s'aperçoivent dans l'espace, leurs voix ne se touchent plus. Au bout de quelques pas :

— L'isolement alors ? dit Max.

— Oui, l'isolement, c'est le seul remède à cette heure-ci, c'est le seul refuge. L'isolement est un rapatriement. Le système Auburn avec du ciel, des arbres, de la tendresse, referait sans doute des êtres meilleurs. On peut s'isoler des hommes, sans s'isoler de la vie ; mais ceci, ajouta-t-il en montrant la pleine ville où ils passaient, ceci, c'est l'abominable prison en commun.

A passer et repasser dans des rues habituelles, on souffre d'une privation de liberté. Les figures des gens et des choses agissent sur nous. Un regard, un salut, deux ou trois paroles d'une voix dont notre ouïe a gardé l'empreinte établissent le contact et c'est un continuel effleurement de fluides hostiles ; un pullulement d'imperceptibles dépressions, s'effaçant l'une l'autre à notre

être dans un mouvement vibratoire qui nous exaspère. Ici, nous devenons le prisonnier de toutes les influences importunes qui nous enserrent.

Oh ! être seul, être à soi, délivré de toutes les tyrannies de l'existence !...

Quelquefois, dit-il d'une voix plus lente traduisant sa pensée blottie, quelquefois je me dépayse à travers des rues inconnues, jusqu'à ne plus savoir si je vais ou si je viens. Alors, ayant perdu le sens de mes pas, je marche, je « me locomotionne », mon esprit vaguant sans direction comme mon corps. C'est dans ces moments-là que je ressens le plus ce que j'appelle « ma liberté ».

Et pourtant, à mesure qu'ils descendaient par les rues tortueuses de la vieille ville au sol tourmenté, les têtes qui remontaient à leur rencontre au versant de la colline, lui paraissaient moins hostiles. Il se sentait entraîné, réenveloppé, serré par la foule aux constrictions des rues étroites capricieusement plantées, et n'éprouvait maintenant que le soulagement de s'oublier et de se sauver de la pensée obsédante qui



épuise. Il était pareil à un homme qui a fait une grande maladie, étonné de renaître et un peu honteux, comme les convalescents, de l'infériorité de ses forces physiques, car, il le sentait, ses forces s'étaient atténuées sous l'empire de la pensée fébrile.

— Où allons-nous dîner? demanda-t-il.

— Eh bien! à l'*Ermite*...

C'était un restaurant tranquille où les habitués parlaient bas et donnaient à manger au chat, un vieil angora qui se promenait de banc en banc, en faisant le dos de chameau et en se caressant de la tête au bord des tables.

Christian fit une moue de désappointement et Max riant :

— Je te croyais misanthrope!

— Je te répète, dit Christian, que tes battues joyeuses font lever le soleil à mes environs. Avec toi, j'ai envie de voir du monde. Peut-être que l'existence, comme les bêtes, se laisse mieux apprivoiser par l'un que par l'autre. Quand je la vois suivre ton caprice et courir comme une chienne soumise dans le sillage de ta fantaisie, je me reprends à croire à ce qui passe par les rues.

#### IV

Le boulevard, l'asphalte, les maisons couleur de vieux biscuit. Au ciel, un velum de vapeurs diaphanes qui gazent le soleil et le préservent des piquûres de moustiques ; une atmosphère lourde dont le poids vous tombe dans les jambes ; un petit jour faux « interlumineux » qui fait papilloter les choses et grise l'imagination. A une table, un monsieur tenant en laisse un grand caniche noir mat, d'une irréprochable toilette et qui n'a rien du « pouillisme » des caniches savants. Celui-ci a foulé de ses pattes à manchettes des tapis turcs. C'est un caniche aristocratisé jusqu'à l'esprit.

Assis dans une attitude très reposée et digne, la tête haute avec le recul hautain de sa physionomie qui toise les passants, l'œil scrutateur, un pli de dédain sous sa moustache de laine épaisse et frisée comme la moustache d'un nègre, il réfléchit.

Certainement, quelque chose dans l'esprit de ce caniche répond à son regard mobile qui va, revient, se jette à droite, à gauche, se pose pour un court examen sur certaines choses dont il efface ensuite l'image par un clignement des yeux.

Il songe à cet affairément des hommes, lui, chien philosophe, indifférent aux pratiques de l'existence, qui accomplit tranquillement sa destinée de caniche bien nourri — sans excès de table — et ne songe pas à calculer le cours de la rente ou le prix des balles de café. Où courent-ils? pourquoi courent-ils? Auront-ils bientôt fini ces métallurgistes et ces charbonniers, ces marchands de grains et ces escamoteurs de valeurs en l'air qu'on nomme des spéculateurs — le joli mot déshabillé de toute signification spéculative — auront-ils bientôt fini de brasser à nos oreilles de caniche

délicat l'horrible potage de leurs intérêts, en remuant au fond de leurs poches du métal sonnante et cliquetant ?

Et le caniche songe à un boulevard athénien, feuillu, fleuri, où un va-et-vient de jolies choses, de jolies idées, de jolis mots se mêlerait à un va-et-vient de femmes gracieuses, parmi des hommes fiers, hautains, chevaleresques, enthousiastes, généreux, le cœur gonflé de désirs, l'esprit toujours à distance de terre, épurant le regard.

Cette petite heure de halte, classiquement dite de l'absinthe, serait une heure légère, une heure de trêve avant le dernier acte de la journée, une heure spirituellement amusante et reposante où les matérialités du jour se laveraient dans un bain parfumé d'esprit. Une heure de projets délicieux dans l'Espagne de tous les rêves où l'on se replierait sur soi-même en affublant de paradoxes son examen de conscience!...

Le caniche jette un regard attristé, un regard nostalgique au verre de son maître. Celui-ci comprend et vide le verre. Il se lève. Le caniche, lentement, et après avoir

négligemment détourné la tête pour voir ceux qu'il laissait derrière lui, descend de la chaise où il était assis, s'arrête pour bâiller et reprend sa route, la tête un peu alourdie par la résignation triste qui l'envahit.

V

— De la salade de tomates, j'en ai mangé le trente avril, date de naissance des *Frères Zemgano*, un livre où j'ai enfermé quelques heures de l'époque aux illusions. Ce jour-là, je m'en souviens, j'ai boudé au printemps; il faisait un temps superbe et cela me fâchait de voir la vie se réinstaller dans mes rues, de voir cette promenade de vie animale : les bonnes roulant, d'un air bête, de petites charrettes pleines de petites figures qui bégayaient sur des cerveaux en germe. Ces bourgeons d'humanité, je me disais : ça deviendra des hommes comme ceux-ci dont tout l'être livré à une sensation fait le dos rond et cligne au soleil

chaud ; ces hommes et ces femmes, la faune et la flore des rues. Il me semblait que j'allais perdre toute ma solitude.

Je ne me suis retrouvé qu'au retour dans l'isolement de cette rue de près de chez moi, tu sais, cette rue enfermée qui longe l'axe du couchant ; la lumière d'entre jour et nuit y faisait monter un trottoir humide d'argent bleu, froncé d'obscurité au sommet ; l'obscurité rampait aux façades, gagnait les étages, hissée lentement, irrégulièrement, par pointes, par saccades, comme une housse d'obscurité avec des crachures et des éclaboussures de lumière à ses bords et, sur un ciel pur de turquoise fondue, un arbre filigranait ses ramures dans ce frisson de vie intense d'avant le feuillage, d'avant la chair... C'est joli tout de même, la grêle de verdure chassant par les allées et les premières harmonies de teintes quand le ciel s'emprintanise. Des bourgeons de velours blanc, sur lesquels a neigé un peu de vert, s'étalent en bouquets de fête sur le ciel bleu-perle fluide, où les regards tournoient, et l'on dirait que les ondes vibrant aux bruits lointains de la terre ont la cou-

leur musicale de ce ciel d'où flotte une atmosphère limpide et fine, une atmosphère de voile, d'une sonorité délicate.

Exister, sortir de soi, ouvrir les fenêtres de son âme sur des paysages de parfums, de couleurs et de sons, sur des musiques de formes et des harmonies de chair ; ranimer la vie des bouffées de sensualité qui l'enveloppent!...

Oui, c'est bon le printemps, mais comme on y éprouve la tristesse des choses gaies.

Regarde passer ce jeune gourmand d'illusions, la cravate flottante et les cheveux longs sous le feutre mou. La terre vient de s'éclairer pour lui ; il a pressenti quelque chose à deviner. Quand il aura franchi d'un élan la haie fleurie qui garde le jardin potager de la vie positive, il la franchira plus lentement en se piquant aux épines du revers ; pauvre gosse ! il comprendra que cet abandon à dix-sept ans n'est qu'une entrée en matière et qu'après s'être ainsi livré, on se délivre.

Et ces jeunes filles ! le désir d'aimer déclot leurs yeux langoureux de lumière ; les regards lourds de passion soulèvent



leurs paupières comme des pétales découvrant le cœur des fleurs de chair. Quel parfum de vie se dégage d'elles à la chaleur de ce soir d'été; comme elles le traînent, ce parfum; comme elles s'y alanguissent!....

— Un parfum de vie bien sensuelle, profane!...

— Pourquoi dis-tu « profane » ?...

Des sensations qui les troublent éclora peut-être, en leur cœur aimant, une croyance. Il n'y a rien de profane. Des tourbillons de sensualité se dégage l'essence; le reste retourne à la chair, à la terre, pour faire germer et nourrir de nouvelles flores humaines; attends que la passion repose; attends que la vie se dépouille... comme ça, dit-il, en élevant à la hauteur des yeux son verre de Romanée et regardant le décor à travers le lumineux liquide :

— On dirait un coin de Paris!

Sous le ciel tonalisé de bleus-jaunes qui se dégradait en orange, il regardait, au crépuscule, ce long boulevard à la Haussmann, taillé du nord au sud comme un chemin de transit, asphalté, entre des rives à

cinq étages aux tons de vieux biscuit ; ces omnibus trouant et charroyant cette foule à ce point de centre d'où la vie matérielle rayonnait ; et ce décor s'enveloppait de la poussière lumineuse dont s'enveloppent les choses qu'on regarde par la grille des cils, en clignant. Il entendait et voyait dans la reculée, comme d'un cerveau presbyte, la vie réelle qui partait d'auprès de lui pour se fondre en un panorama sonore et imagé.

Il éprouvait, lui aussi maintenant, une sensation de richesse animale qui se tournait en désirs intellectuels, en enthousiasmes nouveaux.

— Tu n'aimes pas Paris ? demanda Max.

— Moi !... j'adore Paris ! Mon cœur s'y réchauffe comme à un bon feu de vie pétillant de bruits et de couleurs. La terre de Paris est imprégnée d'un parfum d'histoire ; c'est ce qui la rend si fertile. C'est pourquoi la vie y est si florissante et qu'il y pousse d'entre les pavés, au lieu d'herbe, des fleurs, de belles fleurs en buisson sur lesquelles l'imagination se penche si avidement qu'elle y reste attachée. C'est l'efflorescence sensuelle d'un coin de terre où la vie a été

chaude pendant des siècles. La vie de Paris m'exalte comme une étourdissante bouffée de parfums et de saveurs et j'y rêve et... ce qui t'étonnera peut-être, j'y entreferme les yeux sur du passé au lieu de les ouvrir à l'avenir. J'imagine que la vie de Paris roule à reculons pour mieux faire voir le joli panorama que le voyage déroule... C'est ce qui fait les Parisiens à la fois si imprévoyants et si heureux. Mais je crois qu'à voir leur paysage, ils n'en apprécient plus assez la beauté; ils sont comme des enfants gâtés, ingrats envers le passé. Ils trouvent si naturel d'hériter, qu'ils oublient d'hériter pieusement.

Paris a gardé toute la province en soi, cette bonne vieille âme de grand'mère province qui hante si indulgemment le Paris moderne que le modernisme n'y a rien de cruel, cette âme des choses qui enveloppe ici les hommes comme une excuse et se fait plus souvenante à mesure qu'ils deviennent plus oublieux.

L'optimisme qui faisait le charme de cette race l'a envahie toute; les formes y ont absorbé la substance. Paris est un délicieux

paysage mouvant qui passe, aux teintes changeantes du décor. Paris a laissé l'éternité pour l'infini chapelet des actualités qu'elle égrène, on pourrait dire « dévotement », car elle croit à la jouissance qui affine et elle a ses secrets d'art pour la pratiquer, et c'est pour cela qu'il ne faut pas médire des artistes très parisiens qui ont borné leur œuvre à la sensation...

— Les Goncourt? Nous y revenons!

— Oui, les Goncourt avant tous autres; les Goncourt qui ont relié le Paris moderne au dix-huitième siècle et au Japon, comme à ses idéals de féminité. Si la vie ne leur est venue qu'aux sens et par petites fois, on ne peut contester que leur appareil sensoriel supérieurement impressionnable ait saisi et fixé en instantanéités, bien de l'insaisissable. Que ce soient des reporters, les princes du reportage, c'est un mot, et qui n'exprime peut-être pas mal leur genre de talent et sa qualité; car, dit Christian avec un sourire, leur reportage est de qualité, on l'avouera, et leurs notules s'estompent de spiritualité. S'ils n'ont pas été assez haut pour trouver les rapports, ils ont suivi

les faits jusqu'à la limite de l'impalpable. S'ils n'ont pas découvert l'âme universelle, voire l'âme humaine, ils ont au moins deviné la petite pointe d'âme avancée au coin des sens et leur sensualisme avoisine le spiritualisme.

Ils se bornaient à cet éther gris-bleu chantant qui fait le ciel des crépons japonais et celui des beaux matins de Paris au printemps, et cela suffisait à leur désir d'artiste. Qu'ils aient été les esprits fervents de la sensation, s'y accrochant et se laissant porter par elle, je ne le conteste pas, mais avoue qu'ils en suivaient avec une certaine inspiration de geste, les mouvements. Et ces artistes-là sont nécessaires, comme ceux de la pensée.

Songe à leur époque.

Pour ressusciter la vie du siècle dernier, il ne suffisait pas d'y remettre une tête, il fallait la recommencer par la racine et par la tige. Leurs œuvres me traduisent la jeunesse et l'adolescence de la nouvelle évolution humaine.

La vie est double ; l'action vient d'en haut, mais de la terre... au ciel, se font de

continuelles réactions qui entretiennent la vie, et les chaudes images en lesquelles s'épanouit la pensée, engendrent aussi de la pensée. Vois l'évolution des esthétiques qui s'entrebattent et s'arrachent les unes des autres. Le romantisme en exagérant de splendeur l'expression donnait trop de valeur au mot, au corps, au vêtement; le naturalisme, ou plutôt le naturisme, naissant de lui, crut que la matière seule était et ne voulut appliquer qu'à la matière sa théorie de vérité; le psychologisme est venu nous rappeler que les modernes ont une âme comme les anciens en avaient une et à mesure que les esthétiques s'émiettent et s'anarchisent, le symbolisme, sous les apparences les plus dissemblables se dégage de toutes parts. Si ce n'est pas la synthèse, on peut la prévoir. Oh! je m'insoucie des écoles, mais, à leurs enseignes, je suis le passage d'un train fantôme que la vie emporte; je me dis que, s'il plaisait au train de dérailler, il abattrait les signaux en écrasant les gardes-barrière: à droite les conteurs de paysage sans âme, à gauche les conteurs d'âme sans

paysage Je me dis que la vie remonte à sa source et que là-haut ou là-bas, à cette chute des chemins qu'on nomme le couchant, la voie ferrée devient une voie dorée et que les lignes dures et froides que les ingénieurs dessinent parallèles, convergent comme des rayons qui rentrent au foyer.

Il est certain qu'on se dégage et qu'on se purifie; la pensée humaine reprend de l'espace. Revenant aux causes premières, elle cherche une harmonie et c'est des rivages du Nord qu'on fouille le large.

N'est-ce pas dans l'atmosphère blanche du Nord qu'apparaissent les mirages ?... Nous sommes aux pays des grands horizons de la conscience. Notre âme s'infinise et nous mange le corps comme des yeux trop clairs mangent les figures frêles. Dans le décor de solitude que nous fait ici la foule, on dirait que la pupille de notre âme se dilate. C'est d'ici qu'on verra le mieux la religion nouvelle qui doit accomplir notre temps.

— Pour que vienne cette religion, il faudrait que revienne une aristocratie.

— Une aristocratie spirituelle commence à naître.

— Les religions, dit Christian, je les vois comme des figures qui se colorent et se décolorent à mesure qu'elles ont rassuré la foule et que la foule a passé. Ce sont des passeuses d'âmes...

— Comme ton phare tournant projetant sa lumière aux rives où les malvoyants attendent.

— La religion, c'est ce qui soude le passé à l'avenir et tout est en fusion pour cette soudure-là.

Il regardait au ciel une escadre d'hirondelles s'étirer en losange tantôt long quand un vol rapide et svelte l'emportait, tantôt large, quand le chef, déprimant le front de la troupe, ramassait son vol ; leurs ailes acérées, labourant le ciel, en faisaient lumineiger de petites pelures éblouissantes.

— Que regardes-tu ?

Christian avait un sourire attaché, un sourire chercheur :

— Si Madeleine était ici, elle y verrait peut-être un présage, dit-il. C'est étrange, la vie mystérieuse et fidèle qu'elles ont là-haut !

— Tu ne crois donc pas à la décadence ?



— La décadence ! dit Christian revenant à terre, c'est le mot qu'on entend derrière les portes chaque fois que le monde bouge et se désaccorde. C'est le gémissement philosophique de ceux qui ont confié leur équilibre à un ordre de choses prétendûment fixe et immuable. Ils espéraient s'arrêter, s'installer et voilà qu'on repart. C'est immoral !... Comme s'il y avait quelque chose de stable. La vie est une perpétuelle modulation de forces dont la tonalité et le rythme retentissent en nous.

— Une définition, ça ?

— Une indéfinition !

Le soir, un beau soir à traîne, tombait autour d'eux au froufrou de la foule, plus dense, plus chaude, d'une bruyance paresseuse, et délivrée de la besogne quotidienne, désisolée, délimitée, tourbillonnant de tous ses désirs à ce carrefour de vie comme si les dieux du plaisir allaient y descendre, et le ciel fermait les yeux pour engourdir toutes les clartés. Des foyers électriques inondèrent, au premier étage d'un grand café, la terrasse où des tables nichaient dans des fourrés de sapins sous

---

un velum drapé. Toutes les lumières de la rue parurent encrassées d'ombre et, comme ils étaient debout pour s'en aller, Christian s'arrêta, tenté par la volupté de cette draperie flottant sous le soir, au vent de cette lumière bleue, et par l'exotisme de ce clair de lune de féerie tombant de ce balcon, du milieu de ces touffes d'arbres vert paon, sur la vie étroite, active et trouble de la rue, en y remuant, d'un coup de rêve, des ombres ironiques.

Puis ils remontèrent en flânant.

## VI

Ils avaient passé devant des portiques illuminés de petits théâtres, et Christian avait dit à Max :

— Mon plaisir, quand je passe ici, c'est de regarder ces portiques et ces longs couloirs masqués où la lumière louche comme si elle était honteuse de tromper aussi vilainement nos rêves, et je regarde les portes à judas se rabattre sur ceux qu'elles attirent par ces couloirs à double fond.

Ils traversaient une petite rue où voisinaient les cafés-concerts avec des boutiques de fromages et de sardines argentées qu'on mange debout au comptoir. De tous les seuils, entre les vitrines plaquées d'affiches

cacographiées à la main, partaient des boniments avec des relents de chansonnettes, et les lueurs colorées des enseignes transparentes s'entrebattaient sur le visage des passants.

— Faubourg Montmartre! dit rieusement Max, repris par le pittoresque local de cette ruelle où la vie ne grouillait bien que de onze heures à une heure, et son imagination noctambulait.

Une petite femme gracieuse, à figure de singe, se dressa devant eux :

— Mayette! d'où sors-tu?

Façonnée de ces riens qui s'animent à la vie prismatique d'alentour, la petite femme avait de grands yeux.

Christian sourit à ce visage qui lui rappelait de jeunes sensations, et les grands yeux flambèrent de plaisir. Mayette avait eu une prédilection amoureuse pour ce Christian énigmatique et tendre, et elle lui était reconnaissante de sa perdurante amitié :

— Tu es un fidèle, toi!

Et Christian, se reportant à l'être heureux qu'il était mélancoliquement au mi-

lieu de la vie bruyante d'alors, songeait :

— Il ne faut pas oublier les êtres et les choses parmi lesquels on a eu du bonheur. Tu en étais ma petite Mayette ; tu étais de ce temps-là.

Elle bavarda un instant, puis disparut en courant par une porte étroite, sous un fronton de gaz, dans un couloir sombre, en leur criant : « A bientôt ! »

— Pourquoi « à bientôt ! » dit Max en se moquant.

— Parce qu'elle n'a pas pensé à ce qu'elle disait, probablement, répondit Christian.

Cette rencontre avait ramené leur pensée vers les années qu'ils avaient passées ensemble dans les auditoires de la Faculté de droit, s'écartant le plus possible de « la vie universitaire » pour cultiver le jardinet de leur vie intellectuelle. Ils en vinrent d'hier à parler de demain, mêlant les projets aux souvenirs ; à mesure qu'ils abandonnaient, de tournant en tournant, les rues peuplées, leurs voix se faisaient plus intimes.

— Pourquoi ne vas-tu pas habiter Paris ? lui demanda Max brusquement.

— Pourquoi?... Christian tourna la fi-

gure vers lui, puis la détourna : Parce que c'est ici que je dois vivre, dit-il.

— Que tu dois ? répéta Max, en appuyant d'étonnement ces mots...

Christian marchait silencieusement ; la petite figure de Mayette le relançait, toute déformée, endolorie par le plaisir ; ses yeux semblaient rire à la lumière d'un regard triste. Elle avait l'air de s'amuser dans une chambre éclairée à mi-hauteur, où les têtes sont dans l'ombre.

— Oui, dit-il, nous avons tous une patrie morale, et c'est ici la mienne.

— Qu'est-ce qui te fait croire que ce pays soit ta patrie ?

— La tristesse que j'y ressens.

Il avait dit cela du ton dont on fait un aveu. Il continua d'une voix confiante et décidée :

— Les mélancolies de ma toute jeunesse avaient raison ; elles me montraient le chemin par lequel j'étais destiné à passer. Mon imagination présentait mon être. La vie réelle ne m'a repris ces sentimentalités d'adolescence que pour les affermir et les élever, les transformer en un sentiment d'homme qui

m'enveloppe maintenant tout le cœur. C'est par la tristesse que j'ai pris possession de moi : la tristesse me garde.

Le long des façades à volets clos, qui semblaient se désanimer à leur approche, ils allaient par les rues montantes où l'ombre s'entassait, leur mettant la sensation de l'obscurité aux yeux. Max l'écoutait d'un esprit attaché :

Tu sais, quand disparaissent ceux qui marchaient devant nous en nous cachant l'avenir, quelle effrayante impression d'enfant perdu nous ressentons ; quel affolement devant l'espace où notre ligne de direction s'est tout à coup brisée. Tu m'as bien aidé alors de ta bonne humeur, de ton rire, et en jetant devant nous, à la volée, d'un geste amusant, de la graine d'espoir. La graine retombait, ça germait, ça poussait... Sans t'en douter, tu as tracé quelques chemins de fleurs à l'entrée de mon désert.

Mais la mort de tant de choses accompagne cette mort d'êtres ; la brèche faite, le mur s'écroule par morceaux ; c'est toute une première vie qui s'arrache lentement.

Tu partis par une fin de jour enténébrée

de pluie. Te souviens-tu ? C'était un mardi. Nous étions venus dîner ensemble, comme aujourd'hui, moins allégrement. La pluie bientôt se mit à tomber désespérément et autour de moi se fit l'esseulement, le vide, comme si l'on venait de me retrancher les trois quarts de la vie.

Cette sensation ne me quitta plus de longtemps. Des jours de temps lugubre, la désolance du paysage m'enveloppait de si près que je ressentais intimement la mort des choses auxquelles mon être était lié. J'allais sous une impression de froid et d'infini silence ; j'étais si lâche que j'avais la peur de moi-même ; peur de mon fantôme noir ; peur de cette ombre de spleen qui s'attache à nous et marche dans nos pas. Tes lettres même ne me ranimaient plus ; ça ne sentait plus la vie, ça venait de trop loin. Il y avait trop longtemps que ces choses que je lisais avaient été pensées et je me disais que, pour toi, c'était déjà du souvenir ; de la vie détachée de toi, que tu laissais derrière toi en t'en allant de ville en ville ; je visitais tes pensées comme on visite une maison dégarnie de ce qu'on



aime. Et puis tes lettres étaient rares. Moi, je n'y répondais pas, je n'aimais pas me plaindre... ou je n'en avais pas le courage.

J'eus de ces moments d'abattement où, trop las, on se laisse tomber au fond de sa douleur, de ces moments où l'on ne distingue plus la mort de la vie et où l'on se remet à prier des lèvres ceux auxquels on ne croit plus ; des lèvres la prière descend au cœur ; on retrouve dans les mots des pensées d'enfance, et l'on oublie tout ce qu'on souffrait de savoir, dans cette ferveur retrouvée d'un temps où l'on ignorait la souffrance, et le poème reconstitué des prières revit en ses images et l'on prie avidement comme si le chant répété de la prière pouvait évoquer, là-haut, une figure compassionnelle qui vous aide et vous relève.

J'étais comme un homme qui ne sait plus quel chemin prendre pour éviter ce qui brûle et ce qui écorche. J'attendis, car je ne désespérais pas, je n'étais pas abattu jusqu'à la passiveté. Il me semblait bien avoir en moi quelque chose à garder.

Sans en rien dire, je m'accrochai à mon être, je m'y refugiai, espérant y trouver ce que je ne voyais plus au dehors. Bientôt je sentis la chaleur de vie remonter dans mon silence. J'entendis se lever du fond même de ma tristesse une vie nouvelle. Jadis, en voulant échapper à la tristesse, je m'y étais heurté. Je ne cherchai plus à fuir et je me sentis plus libre ; libre par la pensée qui se nourrissait de pensée et épanouissait à mes yeux d'infinies contrées. En des voyages spirituels, j'oubliai ce qui endolorit et les vilains obstacles aux mines de cauchemar. Je commençai à ressentir cette rude volupté morale par laquelle on revient à la route directe et logique.

Alors, ces cruautés de l'existence m'apparurent comme des causes secondes, des conséquences de l'évolution qui s'était faite en moi, la débâcle des mirages. J'entretins cette tristesse ; j'entretins ce silence ; ils avaient des causes profondes, de saintes raisons ; je les cultivai comme on cultive de l'être. Ils m'ont fait naître à une vie nouvelle au pied de laquelle est toute ma vie passée.

Ma vie passée!... J'y resonge. Je me dis qu'un à un, brutalement, des souffles que je n'ai pas vu venir ont éteint mes cierges d'illusion. Pour quelques-uns la mort a été lente et presque irressentie; la flamme s'est couchée longuement, doucement, toute bleuie, puis elle s'est tordue dans un spasme et éteinte sans secousse. Il en est monté une légère fumée de mélancolie sous laquelle j'ai cru voir, peut-être, un reste de leur. Maintenant la fumée s'est dissipée. Un matin se lève moins bruyant, moins éclatant, plus pur.

Ce n'est pas la tristesse qui fait mal, c'est la crise par laquelle on y arrive. Ce qu'on nomme la perte des illusions, c'est l'éclipse momentanée du rayon de vie qui change de couleur et de place. Si l'on *savait*, on ne s'affolerait pas à la poursuite du rayon dans « le noir ». C'est la mauvaise modulation qui fait dissonner l'accord. Il suffit de prendre le ton et d'harmoniser notre âme comme nos yeux au jour environnant. La vie est chromatique. Les uns voient très bien où d'autres ne voient pas et ce qui est douloureux à ceux-ci est

si naturel à ceux-là qu'il leur semblerait enfantin de se plaindre. On peut faire de très beaux paysages avec du noir ombré d'un peu de blanc.

Quel fou a tenté d'amener le bonheur à soi en croyant que c'était un objet à saisir? Quel fou a tenté de passer la main dans le rayon, qui l'a retirée vide? Le bonheur, comme le paradis, est-il autre chose qu'un aspect de Dieu, un idéal de consolation? Ce que l'on appelle ici « du bonheur », c'est un trompe-l'âme; c'est l'avenir qu'on a mis dans le présent comme en rente viagère. Ce qui nous souriait et nous attirait en avant est à côté de nous; cela n'attire plus et l'on se croit satisfait. Cela aide à marcher dans une griserie et l'on se croit heureux; cela fait oublier, en retournant les idées noires la face contre le mur; mais qu'on s'attarde seulement; que la réalité nous accroche un instant et le bonheur repartira au petit galop, tout loin là-bas, en avant de nous et les idées noires reviendront nous rire au nez.

Les idées noires ne sont qu'un jeu d'ombres et c'est le soleil bas qui fait les

ombres grandes. Il ne fallait pas tenter d'abaisser le bonheur jusqu'à nous. Le bonheur est au bout de la route. Il faut qu'il éclaire intact une route infinie. Nous devons le chasser loin, plus loin toujours, en avant de nous, sous peine de l'éteindre en l'atteignant et de rouler dans ses cendres.

Je sens en moi une petite mare de tristesse qu'on ne voit que de tout près et qui grossit les jours d'orage et m'inonde l'être. Un soleil nouveau aurait beau l'assécher toute, la place en demeurerait aride et noire et aucune fleur n'y repousserait plus. C'est ma place de sensibilité et de perfectibilité ; je l'ai reconnue, je prétends l'entretenir, car ceux qui ne sont plus capables de tristesse ne sont plus capables de vie. La tristesse est en accord permanent avec la nature. La tristesse est belle ; elle est le suprême état de vie. Je ne veux pas que le bonheur m'entraîne. J'aime mieux ma tristesse ; elle me calme et m'éclaire. Le bonheur est mauvais, le bonheur est faux et veux-tu que je te dise... Maintenant, quand un élan de bonheur me saisit, il me semble que je fais mal, et j'ai peur!...

Max se taisait.

L'étrangeté de cette sérénité dans l'amertume l'émotionnait comme un état nouveau dont il sentait la vérité.

Les rues étaient tout endormies de silence.

— Comme tout est calme ! dit Christian ; comme tout est loin : le monde, la foule .. la vie « impudente et criarde »... Il n'avait que murmuré la fin de sa phrase et pensait avoir été seul à s'entendre, quand Max, reprenant le ton, psalmodia : « Je vais me coucher sur le dos — et me rouler dans vos rideaux — ô rafraîchissantes ténèbres !... »

Ils se regardèrent en souriant. Ça leur rappelait d'anciennes soirées de lecture. Ils s'unissaient intimement dans ce souvenir et dans cette impression.

Comme elle nous protège la nuit, la longue nuit qui nous sépare de demain !

Rentrer sans voir personne dans un intérieur clos, chez soi, où les choses silencieusement vous reçoivent. Allumer rapidement pour faire tout revivre du paysage intime et épandre de la lumière sur les feuillets clairs qui s'offrent aux pensées !...

## VII

Dans une de ces vieilles maisons qui désenprisonnent leur architecture pour nous réserver des surprises d'espace, la chambre où Christian travaillait était à cinq pans tapissés de bleu sombre uni. La lumière y entrait à flots par une immense fenêtre vénitienne. Rien n'y marquait l'heure, que la gamme ascendante et descendante du jour sur la table avancée dans une baignade d'air aromatique.

Il avait fait desceller la glace d'un cadre en bois sculpté, parce que passer devant une glace pendant qu'on rêve, ébrèche la vision. Dans ce cadre aux tons morts, patiné de très vieille poussière stratifiée, il avait placé la reproduction d'une madone de Boticelli.

En face, à des hauteurs différentes, isolés l'un de l'autre par la porte d'entrée, étaient deux petits tableaux originaux : une vierge de Memling et un paysage de Corot. Aux heures d'impatience et de nervosité intime, c'étaient ces images qui portaient son esprit las, de l'écriture fraîche du manuscrit à l'écriture embaumée des livres. Il y avait un tapis épais pour amortir le bruit des pas et des divans harmonisés aux tons de la tapisserie. Devant la bibliothèque, large et basse, avec tous ses rayons à portée de la main, tombait un voile en tulle de l'Inde, que Max avait tout de suite baptisé le voile de Maya.

Christian lisait souvent debout devant sa bibliothèque, tirant de çà et de là des volumes, parcourant du regard ce paysage de pensées, en s'arrêtant aux sites préférés. Tous les matins, en sortant de sa chambre à coucher, il lisait quelques pages d'un livre ; « comme Stendhal ! » disait encore la raillerie de Max ; toutefois ce livre était plus souvent *l'Imitation de Jésus-Christ* ou *La Divine Comédie* que le Code.

Les voix baissent ; les âmes aussi chantent



trop bas ; elles ont besoin d'être soutenues et réconfortées au lever. Les hommes qui ont enseigné la prière du matin n'ont pas voulu autre chose ; mais ils songeaient surtout à ceux qui ne savent pas lire.

Le seuil de la chambre à coucher coupait l'angle à droite de la bibliothèque ; à gauche s'encoignait une étagère avec des objets d'aspect insignifiant.

Christian avait écarté d'ici tous les bibelots, les objets d'art, les portraits d'amis et les portraits d'artistes. — Le fin portrait gravé, déjà tout archaïque, des frères de Goncourt ; ceux de Villiers de l'Isle-Adam et de Baudelaire, et un portrait, en photographie, du vieux Tolstoï à la tête rude de traits et si douce d'expression, avec cette barbe blanche descendant sur sa blouse de moujik et ce front bossué de lumière — ne voulant interposer à la pensée aucun trait matériel.

Un grand portrait veillait seul dans la pénombre de l'étroit panneau oblique qui partait de la fenêtre ; mais Christian n'en voyait plus que par les yeux intérieurs, la figure éclairée et, pour lui, c'était

---

un visage d'âme dont le regard maternel semblait guetter ses instants de lassitude et de crainte, pour descendre dans la région de son regard et réchauffer sa main.

Dans cette chambre, qu'aucun indifférent ne profanait, Christian passait des heures de repos, en causerie méditative, avec Max blotti sur une petite chaise ancienne, basse, en forme de prie-dieu, de velours bleu monté en ébène.

## VIII

— Philosophe ! C'est un gros mot. Appelle-moi Spinoza tout de suite. Ce que tu nommes une philosophie — tu pourrais dire aussi bien une religion ou une morale — n'est qu'un schème de sensations. C'est le cercle...

— Ou le carré.

— Tu verras que c'est plutôt le cercle... dans lequel on essaie de dessiner la vie. C'est le théâtre où l'on dresse la comédie de l'être, en harmonisant autant que possible l'esprit aux physionomies et le costume au décor.

Il faut satisfaire à la manie que nous avons tous de chercher la nodalité de nos impressions dans notre être, d'organiser en

corps d'idées nos pressensations, de fixer l'insaisissable, l'infixable. Nous sommes, comme les enfants, inquiets des images qui se forment en nous. Nous voulons les saisir, ne fut-ce que par l'esprit. Nous ne sommes rassurés que quand nous les avons touchées, comme s'il ne suffisait pas de les voir.

On se fait une philosophie comme on se fait un intérieur, comme on se meuble.

— Prends de l'exercice, dit Max.

— Rassure-toi, nomade, ce n'est pas cela qui m'empêchera de sortir vers les pays où il fait bon. C'est un point de départ et de refuge, voilà tout. La critique est une espèce d'examen de conscience. Les philosophies en règle sont le passeport des voyageurs pour l'au-delà, le certificat d'identité de leur pensée. Il faut bien tâcher de savoir où l'on est, et surtout d'où l'on vient, pour savoir où l'on va. Ne peut-on pas préjuger de l'avenir par le passé? Je crois qu'ils sont faits de la même éternité; seulement, le passé en est le seul morceau visible; pour l'autre il y a éclipse. Oh! oui, rassure-toi bien, quand j'aurai

casé ma raison, nous la laisserons, pour aller respirer à l'aise un peu plus loin qu'ici. C'est à cela qu'aboutissent tous les ratiocinements et c'est la justification de l'art vivant.

La vie, c'est la mise en contact d'idées éternelles avec le caractère d'un homme ou d'une époque; c'est le jeu de lumière que donne une âme aimantée en se tournant vers le pôle. C'est pourquoi nous devons ne pas discuter les idées pures qui nous font vivre, mais seulement voir comment le contingent vient en synthèse avec leur absolu. Qu'est-ce que la vérité après tout? une chose relative : l'harmonie des rapports.

— Autrement dit : le plus harmonieux mensonge.

— Evidemment. C'est une question de mots. On la bâtit en l'air sur des fondations de rêve. Dieu me garde d'affirmer quoi que ce soit et d'avoir des idées arrêtées, comme dit M. Bonhomet.

Max l'interrompt d'un geste :

— Ne t'excuse pas ; nous lui avons tous donné l'hospitalité.

Christian reprit :

— On fait trop de paroles et trop de gestes. On fait trop de mort autour de l'être. Il faut laisser tomber les vieux mots, les vieilles idées, d'autant plus que la terre a besoin de semence et que l'imagination universelle a besoin de nourriture.

Quand les idées filent, quand les mots nous échappent, quand la chose que nous pensons tenir est toujours « l'autre chose », bien heureux sommes-nous de pouvoir saisir une image... sauf à l'encadrer pour contenter notre besoin de certitude.

Christian se leva brusquement et se mettant à rire :

— Tiens, regarde ! dit-il.

Il était allé chercher un objet caché au fond de l'étagère en encoignure.

— Ça n'a pas l'air d'un objet d'art ! dit Max.

— C'en est un quand je veux ; un kaléidoscope de foire, de vraie foire de jadis en province, qu'on m'a acheté quand j'avais je ne sais quel âge et que je conserve avec quelques vieux bibelots sans prix, parce qu'il s'en détache pour moi des impres-

sions infinies. Oh! je sais que c'est un objet enfantin et vulgaire, mais je l'adore et je m'amuse à y regarder quand je suis triste... C'est un jouet très philosophique, comme tu dis. On devrait le donner à tous les enfants, pour plus tard...

— Pour leur former le jugement, dit Max, pendant que Christian, debout devant la fenêtre, regardait d'un œil par le tube optique en carton, qu'il faisait pivoter lentement des deux mains avec un soin méticuleux, et il disait d'une voix distraite en espaçant les bouts de phrases :

— Tu vois, on peut secouer... mais ça ne sert à rien..., à moins que quelque chose n'accroche... et encore!... Il vaut mieux faire tourner comme ça... très doucement... d'un mouvement égal... Ce sont toujours les mêmes petits morceaux de verre qui servent... mais ils donnent une infinité d'images différentes...

## IX

Il y a des gens qui s'amuse à casser tous les petits morceaux de verre de leur kaléidoscope pour qu'on leur en achète un nouveau... des gens qui croient que le monde s'achète tout fait ou qu'on le trouve dans les choux. On devrait leur rappeler le geste originel de création et que les myriades de vies se forment au monde comme le monde s'est formé.

Chaque vie et, dans chaque vie, chaque sensation, chaque pensée est un microcosme. L'éthogonie est un chapitre de la cosmogonie. Dans le temps et l'espace, ces deux sens de l'étendue infinie, tout se produit comme sur le carré de terre où nous



vivons. Dieu c'est le foyer créateur chassant autour de lui la création qui s'éteint à mesure qu'elle se développe en périphérie. Nos vies sont les atomes de lumière tourbillonnant dans ses rayons.

— Une seule substance?

— Une seule substance, d'abord fluide et solidifiée peu à peu jusqu'à la mort; d'abord esprit et entrant insensiblement dans la forme matérielle, de sorte que la mort commence où nous supposons la naissance. Le but de l'homme parvenu à la pleine conscience de soi est la résistance à cette impulsion desséchante et extinctive, et le retour au principe créateur qu'il sent rayonner en lui. Cette évolution, j'imagine que les plantes et les animaux la font d'instinct. S'ils avaient conscience, ce ne serait que d'une origine; tandis que l'homme se dédouble; il a conscience de deux infinis, celui du passé et celui de l'avenir; il est chassé jusqu'aux limites présentes du monde; il a une face de l'être désabritée; il peut regarder en dehors du monde créé; il a la tentation du vide de l'avenir; il faut qu'il se reprenne de cette tentation

et que, pour une part, il se recrée, afin que le monde ne finisse pas.

L'humanité est donc cette tranche vive ouverte au froid douloureux de l'inconnu ; elle ne peut s'appuyer à rien parce qu'il n'y a rien au delà d'elle sur la terre. Elle est l'extrémité de l'être en formation et le commencement du doute. De là, son aspect de force et son aspect de souffrance ; elle est responsable et faillible.

Ah ! les petites vagues qui roulent au rivage ne sont si heureuses que parce qu'elles sentent la main de Dieu qui les porte. Ce n'est pas sans peine et sans lutte qu'elles vont remonter vers la haute mer en laissant une trace d'écume au sable.

Notre jeunesse, mêlée à celle des plantes et des animaux, nous apporte ignorants de nous-mêmes et ne voyant du monde que le bonheur des vies qui nous environnent, jusqu'au jour où ce refroidissement subit de notre enveloppe, ce gel de l'existence nous frappe de conscience. A cette menace d'anéantissement nous nous sentons créés et, comme des enfants qui ouvrent les yeux,

se reconnaissent, se retournent instinctivement vers la source de vie, lentement nous revenons vers Dieu à travers la nature, remontant la montagne, portant toujours plus haut notre œuvre jusqu'à lui, car nous avons compris que si les fils qui nous rattachent au foyer se brisaient, nous mourrions de froid et que notre place de vie deviendrait stérile.

C'est ici l'endroit où la vie touche la terre. On y voit beaucoup d'hommes qui, dans la clameur joyeuse d'une folle arrivée, poussent droit au rivage et viennent se briser la tête contre les récifs. On n'a pas le temps d'apercevoir leurs visages; ils tournoient pêle-mêle sans plus donner un cri et s'en vont à la volonté d'un courant mystérieux, d'un courant perdu. On dit qu'il en passe chaque jour par centaines, par milliers, là-bas, au fil de l'eau fétide que boivent les terres basses. Mais les vagues sans cesse viennent laver le rivage. Les vagues, en déferlant, se découvrent une âme d'eau vive hérissée de paillettes de soleil. Cette jaillissure blanche que tu as vue ne retombe pas; elle poudroie et s'évapore. C'est leur prière.

Exhalante d'eau et de sel, elle purifie la place où les morts ont roulé.

C'est à cette place, dans l'effroi, dans le deuil et puis dans la sérénité, que l'homme apprend à vivre. Le fil qui l'attachait à Dieu s'est brisé ; il faut qu'il en reconnaisse les deux bouts et qu'il les renoue.

Sa vie distincte commence. Il sépare le rêve de la réalité, ce qui crée de ce qui est créé, la vie de la mort. Il reconnaît les deux formes de sa substance à deux faces et, prenant pied dans la matière, il oriente sa pensée. On peut dire que celui qui a pensé pendant une seconde a été libre pendant cette seconde. Ce seul acte de dilection l'entraîne à son évolution nouvelle. Il se sent déjà un peu enlevé de la terre commune, de la masse des mal créés, des ébauches d'êtres, des marqués de mort qui casseront leurs amarres et rouleront en déchet de vie dans la foule, s'engluant de ses bêtises et de ses cruautés, et s'il voit s'éclairer d'or les fils blancs de sa prière, c'est que son être se réharmonise. Il comprend alors le symbole des cœurs rayonnants dans les poitrines ouvertes : on ne se donne bien que

quand on se possède bien. Il sent que son cœur et son esprit s'entrepénètrent. Il récolte, comme un baume, le suc fécondant de la souffrance, car ses souffrances, une à une, se cicatriseront en bonté jusqu'à ce que ses cheveux soient devenus tout blancs et son âme presque divine.

C'est par le caractère de ses vieillards qu'on devrait vouloir apprécier la valeur d'une humanité.

Max, en suivant cette description d'une genèse psychique, observait Christian : l'effacement de sa voix en grisaille et de son geste d'une raideur timide ; la rectitude et l'inachevé des traits dans le vêtement de sa pensée, sobre comme le vêtement de son corps

Les hommes qui sont à la recherche d'une foi, vivent presque sans gestes. De peur d'un écart, ils vont sans détourner la tête, dans le sillage de leur vision. C'est que le chemin qu'ils voient transparaît si peu à l'universelle neige, au blanc-partout de leur doute.

— Si je te comprends, dit-il, les hommes sont les préparateurs de Dieu

dans son œuvre de chimie universelle!.....

— En termes positifs, c'est peut-être cela, fit Christian avec un sourire, et c'est toute leur mission. Adossés au terre-plein qui marque le retour du chemin, regarder venir l'humanité par les allées de jeunesse où le bonheur tourbillonne et en recueillir l'essence avant qu'elle ne se dissipe dans le nuage qui se pose, en poussière de mort, au sol, c'est remettre à nu l'éternel mystère qu'un peu de matière recouvre.

Pâques fleuries, Pâques douloureuses, Pâques sereines! J'aime à parcourir en imagination le monde et à voir, dans le temps, tous les instants de spasme et de communion dont la place sera marquée demain par de la vie en fleur : fleurs de chair, fleurs de pensée, fleurs d'être ; je suis le sillage tendre et ployant de leur épanouissement dans les blés secs qu'on va faucher ; j'en vois qui se courbent et se sauvent du soleil comme si déjà le frisson de la souffrance se coulait le long de leur tige. C'est qu'il y a, parmi cette jeunesse dont la chair va mûrir en fruits spirituels, des têtes qui, tout à coup, s'arrêtent immo-

biles et frémissantes comme pour, déjà, recueillir de l'être, et qui s'écartent vers l'ombre et la rêverie trouble des bords du chemin, têtes ondoyées de mélancolie, têtes élues où la vie sera prompte à éclore.

X

Max avait trois portraits de Christian.

Un portrait délicat et pensif avec un visage pâlot dont la peau fine se tendait au poids de boucles blondes, avec un front ardent de pureté où montait déjà un peu du reflet des yeux bleu d'eau. Une sorte de moquerie douce d'on ne savait quoi, flottait autour de ces yeux mélodiques, autour du nez, du menton, de la bouche modelée d'un baiser. Enfant de race prédestiné aux voyances; petit être aux passions claires comme ses yeux, issu de ces familles penseuses qui semblaient désignées pour donner une aristocratie à notre temps.

Au deuxième portrait, les lignes senso-



rielles s'accroissaient et les ailes du nez devenaient mobiles; les cheveux étaient courts; le visage avait une expression féminine; le buste s'élançait; l'allongement des traits en oubliait l'ironie et la sauvagerie. C'était à cette époque de crise où le corps semble s'effaroucher de l'œuvre de formation qui se fait en lui.

Le dernier portrait était récent; il datait de l'hiver. Christian l'avait fait faire dans un moment de spleen, et l'avait envoyé à Max comme un portrait testamentaire. Le corps était formé et l'esprit avait mis son empreinte au masque. Le bas du masque, encore irrégulier, revenait à son plan proportionnel et se faisait plus sobre, plus nerveux, plus ferme, les traits de désir prenant comme une moqueuse inflexion de tristesse, tandis que le haut s'assérénait, et, dans le contraste de ce visage qui s'équilibrait d'expression sinon de lignes, on percevait l'effort pour refréner un désordre de passion et de souffrance.

La tête était petite, très ronde, sans presque de cabossage, modelée sur un cerveau aux circonvolutions fines.

C'était la tête d'un être harmonique dans le sentiment comme dans la conscience.

Les cheveux, courts dans la nuque et aux tempes, avaient repris leur geste d'autrefois. Ils partaient, en lignes courbes, du front découvert où s'ouvrait la pensée. Souvent le front se voilait d'une ombre que les sourcils bourrelaient et nouaient. Le buste affirmait son attitude de jadis. La tête avait repris sa direction. Le regard, au thème plus grave, des yeux plus translucides, renaissait sous le même angle de vision.

Max regardait ce portrait comme un parfait équivalent du premier. Dans l'homme qu'il montrait, on retrouvait tout l'enfant. On voyait l'un à travers l'autre.

Christian, du reste, il l'avait dit souvent à Max, ne se voyait qu'enfant, comme si sa vie n'était que le prolongement d'un instant de vie à travers des années. Aussi, lorsque la tourmente froide des bords de l'inconnu était venu l'affoler, avait-il tendu son espoir vers les choses de jadis dont il se sentait toujours entouré.

## XI

Savoir d'où l'on vient, c'est savoir où l'on va. Les enfants qu'effraie l'espace, regardent en chancelant vers les bras qui les ont portés. Nous traversons follement, les yeux bandés, nos pays de jeunesse ; quand le bandeau est enlevé, c'est à nous de trouver, seuls et dépaysés, la route du retour.

Faisons comme ces oiseaux voyageurs qui, après s'être orientés un instant, reviennent au colombier en suivant la piste de leur instinct sous le ciel.

Nous marchons en déroulant du souvenir qui fait vivre les réalités où nous sommes. Les choses ne s'animent qu'au toucher de la vie que nous leur apportons. Il n'y a rien dans l'avenir que nos illusions, le reflet

par dessus nous, de ceux que nous avons aimés. Les fidèles vont, la tête penchée sous une coiffe de rayons qui leur éclairent la route.

Dans l'enfance, les choses nous entourent de plus près; elles aiment avec nous; elles répètent et soutiennent nos gestes de sentiment; elles en conservent la trace; elles sont un peu notre conscience. C'est en elles que nous commençons et que nous continuons à nous voir.

Du plus noir de sa tristesse, Christian avait reconnu la porte de l'asile, la porte ogivale, d'attitude douce et miséricordieuse, qui avait été le fond de décor du temps où sa religion se formait. Il l'avait toujours vue close. Il vint y frapper : elle s'ouvrit sur une chapelle sombre qu'habitait Dieu, et il lui sembla que l'atmosphère de cette chapelle était l'atmosphère épandue de son âme.

Que Dieu habitât la chapelle, il ne l'apprit que plus tard; mais il eut bientôt compris, au recueillement qui l'envahissait, que tout le ciel sensible est en nous. Peut-être suffit-il d'aimer pour être sauvé.

## XII

Penser, c'est se détacher, s'isoler, s'éterniser, se retirer dans son infini. Ceux qui sont capables de penser, sont capables de croire à cet infini qu'on a appelé « le ciel » pour l'empaysager. Dès que je ne touche plus les murs de ma cellule, disait Christian, ma cellule devient infinie, et il rappelait à Max leur idée de l'autre jour : le système Auburn avec du ciel, des arbres...

— Et de la tendresse ! ajouta Max.

— Ainsi, chacun de nous peut, quand il lui plaît, s'enfuir de la terre commune qui n'est qu'une moyenne de nos visions, et s'isoler dans un monde renouvelé dont son esprit sera le Seigneur, comme si, vrai-

ment, les murs de la cellule et tout ce que nous voyons au delà de ces murs n'étaient qu'un reflet illusionnant de notre être.

Et Christian s'arrêta, le regard noyé, pendant que Max reprenant la pensée :

— Ce morceau de paysage que tu contemples là-bas et dans lequel tu te perds?...

— C'est le rideau d'une autre porte ouverte sur notre infini. Nous ne pouvons pas nous en aller de nous ; toutes les choses cachent du mirage ; toutes les choses ne sont que du mirage et ces visages, ces corps, ces êtres que nous chérissons — ici, il fit une pause et continua d'une voix plus basse... — *n'étaient* aussi que des reflets de notre être. Que pouvons-nous posséder, dit-il tristement, que pouvons-nous comprendre en dehors de nous ? S'il y a une union possible, c'est peut-être entre ceux qui sont du même sang, des morceaux du même être ; entre ceux dont les figures et les âmes se ressemblent, mais il faudrait l'essayer tout de suite cette union, avant que l'existence n'ait désapparié des âmes jumelles.

Max suivait la tracée de l'imagination de

Christian; à en voir la courbe mélancolique, il en prévoyait le but.

— Une religion ! on veut une religion ; mais elle est dans l'air ; elle est dans le sol. La religion se forme comme les plantes ; elle naît de la chair avec nous ; tous les hommes en sont marqués. Ne naissent-ils pas tous avec le sentiment d'une destinée ? Pourquoi le brûle-t-on dans sa racine, ce sentiment ? Nous faire croire à nos émotions, n'est-ce pas reprendre la religion à sa source psychique, la rénover sous son aspect le plus simple ? Croire en soi, c'est croire à ses forces et à ceux auxquels, par ces forces, on pourra s'attacher. C'est achever en espoir un dessin de doute ; c'est fermer le cercle énigmatique, d'une jonction pieuse des mains sur un mot rayonnant qui fixera et soutiendra nos regards. N'est-ce pas en cultivant l'attachement qu'on fait naître l'amour ? Si la religion menace de mourir, c'est qu'on l'a séparée de ce qui la nourrissait. Ah ! chez ceux qui ont été privés de tendresse, je comprends l'impiété, je la comprends jusqu'au crime. Mais les autres ! Quelle chair avaient-ils pour que les

caresses et les baisers n'y aient pas laissé de trace et qu'ils n'en aient pas gardé de quoi faire un peu de prière pendant le restant de leur vie?

Christian s'exaltait, s'exaltait en douceur. Il laissait pencher sa tête comme sous la pesée d'une main affectueuse et parlait vers la terre :

— Il y a en mer des endroits plus profonds, où le courant module et où l'eau change de regard. Ainsi, dans la vie, des places insondables où l'être s'alentit et s'agenouille comme à des reposoirs de l'éternelle procession du mystère. Ici la substance nous pénètre et nous garde, et la vie se concentre tellement que nous sommes bien près de croire à notre éternité. Ceux dont l'existence s'abreuve à une de ces profondes places de vie, ceux qui ont eu cette enfance enrayonnée de joies saintes, peuvent-ils oublier la bonté?

Max se rappelait cette enfance de Christian, cette enfance chargée d'affection et, en l'entendant parler — comme si les moments de l'âme pouvaient faire renaître les moments de la chair et réenvelopper nos pen-



sées de leur physionomie d'autrefois — il revoyait le petit Christian, fervent de tendresse, avec ces yeux qui pâlissaient déjà de ne pouvoir attirer tout, en cette âme pressentimentale, ceux et celles qui l'entouraient.

Il ne savait pas, il ne pensait pas, mais, avant de comprendre, il s'approvisionnait de souvenir comme s'il avait deviné la mort.

### XIII

C'est notre privilège de réceptifs de nous pénétrer des formes de ceux que nous aimons, au point de les posséder, un jour, dans leur essence pure, de sorte que leur mort continue la vie et qu'en s'en allant, ils nous tracent le chemin de l'au-delà.

Pendant qu'ils vivaient nous ne croions qu'à la terre; mais voici que le mystère s'est sanctifié en les touchant. Un reflet de nous est allé tomber dans l'obscur. Leur mort a rejoint la réalité au rêve. Le ciel s'est repeuplé de vies aimées.

La religion de Christian était née ainsi de la réalité même, par le sentiment supérieur du souvenir et du regret qui le reliait à la

spiritualité absolue. Et n'est-ce pas une religion consolante et réconfortante que celle-là qui réapparente les hommes à Dieu et magnifie leur image à mesure qu'elle s'enfonce dans l'eau profonde du temps.

#### XIV

Oui, l'acte de vie est un acte de communion. Nos affections sont ces imperceptibles chocs d'êtres qui dégagent de l'éternité et qui prouvent que la vie a touché la terre. Chaque fois que la vie aborde mal, il y a un homme qui voit des points noirs au ciel. Pour lui, l'infini ne s'est pas animé...

Je ne dis pas « notre amour », parce qu'il faut laisser ce mot à l'attachement des cœurs tout éclairés; mais nos affections pour des êtres, pour des pensées, pour des œuvres, nos affections pour des choses, car la vie est partout et il appartient aux plus humbles de faire religieusement ce que le hasard leur a donné à faire. Il n'y a rien de

vil. Pendant tout ce siècle, les hommes sont descendus très bas dans la matière ; ils ont voulu tout éclairer. Ils ont, comme jamais, expliqué, analysé, retrouvant dans chaque motte de terre les racines des vieux concepts religieux. Pourquoi auraient-ils touché, de place en place, le fond des choses sensibles et deviné l'unité du monde, si ce n'était pour refaire à ce monde un peu d'harmonie. Pourquoi auraient-ils arraché tant de forces à la matière, si ce n'était pour nourrir la religion naturelle que la paralysie des meurt-de-faim envahit.

Ce devrait être l'œuvre de tout quelqu'un aujourd'hui, de relier un peu de réalité au mystère et de faire, par une opération à rebours, la preuve de cette vie dont certaines gens commencent à désespérer. Et quand je dis « quelqu'un », j'entends tout homme capable de sentiment et de conscience, tout homme portant une tête vivante, toute personne, tout être enfin !

Il y a vraiment trop de pauvres âmes fêlées qui ne rendent aucun son.

Il semblait qu'on eût multiplié les foyers de la vie, et qu'elle dût rayonner plus in-

tense, et que l'héroïsme dût renaître sous une forme nouvelle et supérieure à ses formes de jadis. L'héroïsme par l'action avait fait la vie grande; l'héroïsme par la pensée pouvait la faire infinie.

Si chaque homme porte son univers, a sa valeur humaine, est un monde initial, pourquoi y a-t-il tant de substance perdue, tant de morceaux de terre en friche, et pourquoi la buée tremblante d'irréalité qui borde le monde, comme de la vie en conception, est-elle toute rongée — je ne dis pas de doute, parce que le doute en est l'essence — mais de désespoir et de lâcheté? C'est peut-être qu'on a négligé de décentraliser la vie interne avec l'autre.

Les corps, trop exilés pour recevoir cette vie d'un poëme qui la concentre, sont en peine d'une patrie spirituelle. Qu'on leur apprenne à la retrouver en eux, à tirer d'eux une force intime, une vertu. Puisqu'ils ne comprennent plus les vieilles images de sainteté, qu'on leur apprenne à voir le limbe des choses...

Mais peut-on dire tout cela, l'écrire?... On diminue les pensées en les faisant descendre dans les mots. Des sentiments sont si frêles qu'on craint de les toucher par des mots. On les observe sans mouvement, sans bruit, comme un oiseau que le moindre souffle étranger ferait envoler. Les sentiments aussi s'envolent avec le demi-sommeil de rêve qui les a conçus. Il ne faut pas trop s'éveiller dans le langage pour les dire. Les hommes et leur langage sont cruels à la vie. Parler déchire l'être; fixer les sentiments, c'est les désunir, c'est choisir, c'est exclure, c'est tuer. Ce qui fait

vivre les choses hors de nous les fait mourir en nous.

Nous voudrions pouvoir parler sans qu'on entende le bruit de nos voix. L'idée se blesse en heurtant les mots; les mots sont l'écorce du verbe. La masse des gens ne nous donne rien que cette écorce, que cette vie brute dont nous devons dégager la vie pure. Mais peut-être cette vie mortifiée, cette vie banale, comme nous disons, a-t-elle sa raison d'être; elle enferme l'autre; elle la recouvre et la protège et, sous elle, de la vie plus délicate repousse. Ainsi les religions sont l'enveloppe imagée de la religion, et ceux qui enlèvent à la multitude ses croyances ont tort, car ils n'ont pas le droit de lui dévêtir l'âme et de l'exposer aux blessures et à la mort. Si des pensées d'infini doivent germer dans les cœurs, elles feront tomber d'elles-mêmes toutes les pensées finies. Arracher ces pensées, c'est ouvrir des plaies. Il faut laisser l'évolution se faire. Tâchons de nourrir les êtres. Il faut vouloir cela; mais que pouvons-nous de plus?...

Ce qu'on veut faire, on ne le fait pas.



Les instruments de création sont si délicats que la volonté les étouffe ; l'ordre direct les blesse, les effarouche.

La volonté est limitée à la vie réelle ; elle est inutile à ceux qui embarquent du mystère.

— Pourvu qu'elle les ait menés jusqu'à l'embarcadère !

— C'est vrai, dit Christian ; mais, à la vie qui vient d'au-delà, il faut qu'elle s'assouplisse et se fasse humble ; elle n'est plus qu'une servante soumise à des influences mystérieuses, et qui les guide par ici. Ne te l'ai-je pas dit ? Je me suis nié moi-même à force de m'abstenir et de m'effacer ; mieux que ne vouloir plus agir, je prétendais ne plus être. N'est-ce pas la règle imposée à ceux qui veulent s'infiniser ? J'ai noté ce qui m'est venu ; peut-être est-ce de la vie, des pensées, des aspirations, un peu de tout ce qui est en nous, mis en regard de ce qui est au-dessus de nous. Si cela faisait... une oraison, par exemple ! Mais à qui ferai-je croire qu'il y a des oraisons de cette forme-là ?

— A ceux qui se recueillent, qui mé-

---

ditent, qui écoutent; à ceux qui prient comme toi, lui dit Max, avec un peu de reproche dans la voix, et si Christian n'avait su que Max était pieux aussi, d'une piété naturelle, il l'aurait compris au ton de cette voix.

— Oui, ceux de la petite chapelle d'art; ceux en qui j'ai vu une forme supérieure de l'attachement, et qui m'ont tant aidé à m'orienter, à me ressaisir... avec toi, sceptique fidèle, ajouta-t-il en lui prenant la main, toi, ma moitié joyeuse et insoucieuse.

## XVI.

Et après un silence :

Cette petite chapelle, nef de recueillement érigée de la foule comme, au sommet d'une colline, ces chapelles à pèlerinage auxquelles le site, le paysage et les reliques naïves prêtent plus de vertu que le dogme, a-t-elle eu ses iconoclastes? Nous grouper pourtant, c'était une façon de nous reconnaître les uns dans les autres et de réaliser la société d'exception où l'on parle d'être au mépris de l'existence. Mais donner l'existence sociale à notre art? à quoi bon?... Créer une acoustique à nos pensées peut-être; en entendre la musique, nous en renvoyer l'un l'autre la sonorité. Ne comprend-on pas que la moindre intrusion eût

fait naître, en notre atmosphère, des points mats, des points de mort, et que la plus petite porte ouverte sur la société, eût ramené parmi nous, sur nous, le vide mouvant de la foule. Se garder, s'isoler, c'est l'éternel devoir de ceux qui veulent fortifier leur être.

Le calme n'a pas cessé de planer autour de la chapelle, mais il me semble que des effluves de piété en émanent, car les chemins de la montagne se peuplent lentement de pèlerins et les ex-voto se multiplient. Plus tard, quand les premiers servants n'y seront plus, quand il y aura beaucoup de reliques et que la montagne sera toute passémentée de files de pèlerins serrés les uns aux autres comme les grains d'un chapelet, on dira que la petite chapelle commémore un miracle et on y mènera la foule curieuse, pour lui révéler le dieu de la vie.

Si je ne vous avais pas eus tous... et puis Mad, est-ce que j'aurais pu vivre comme j'ai vécu, moi? Aujourd'hui encore, bien qu'on s'espace pour penser plus longuement et plus profondément, bien que la cloche des heures sonne plus lente et plus grave

à l'horloge de la chapelle, je nous sens toujours présents l'un à l'autre, et j'ai besoin de sentir cette présence.

— Le dégroupement, dit-il, c'a été comme une fin de jeunesse.

— Oh! de première jeunesse! dit Max.

— Tout de même, la fin de folles et grissantes sensations que tu as connues avec nous; mais ce sont nos racines de vie; cela nous fait de la tradition et du souvenir.

— Je n'ai encore revu personne d'eux, dit Max.

— Tu les reverras dimanche soir, si tu veux, ici. .

— Ils viennent?...

— Maintenant, le dernier dimanche de chaque mois. C'est bon ces réunions, ça aiguise la pensée qui s'émousse, ça raffermi la vue, ça dissipe les brouillards, ça redresse, ça réconforte, ça refait de l'atmosphère intellectuelle, car cette atmosphère-là se vicie aussi. Le lendemain on se sent un cerveau héroïque.

Pendant ta longue absence, c'est avec eux seuls que mon esprit s'est reposé de sa solitude.

— Et Madeleine? demanda Max, pour aider Christian à prononcer tout entier ce nom qu'il sentait l'obséder depuis un instant.

Le visage de Christian s'anima de fraîcheur comme s'il lui était bon de fermer les yeux sur sa raison et de changer de paysage. Il se trouva d'esprit, comme espacé de lui-même, à des lieues de sensation d'ici, sur la terrasse aux battues molles du vent qui s'assoupit dans le feuillage, devant le ciel de sable d'un soleil abaissé :

— Madeleine?... tu sais que je n'ai pas cette grâce de poète de pouvoir m'entretenir tout par l'imagination. L'analyse me dessèche. Il y a des moments où mon être trop drainé a soif de vie simple. C'est elle qui m'apporte toute la vie nouvelle.

— Elle demeure comme jadis?...

— Aux étangs toujours, avec ses sœurs.

— Marthe, la seconde, dit Max, je me la rappelle, très douce, très modeste.

— Et Yvonne, qui devient grande et qui anime cette maison pleine de morceaux d'art, pleine de souvenirs tristes pour ceux qui savent et qui se souviennent, .. car

c'est si loin de nous... J'avais un peu plus de quinze ans ; Madeleine en avait dix...

— J'ai gardé aux yeux le coloris merveilleux d'une esquisse accrochée sans cadre auprès de la porte ; c'était du père, n'est-ce pas?...

— Oui. Oh ! il y a là deux chambres tapissées de choses de valeur qui ne sont pas connues, car il est mort, ... ils sont morts, ... au moment où sa force s'affirmait et s'exaspérait aussi. C'était un apogée ; ce cerveau trop exalté devait sauter. Tu verras, dans les dernières œuvres il y a une ligne baroque, un affolement de couleur... Elles n'ont pas voulu quitter cette maison. C'est, pour elles, la maison consacrée. Il semble que leur vie doive se développer naturellement dans ce décor où les nouveaux venus ne voient rien, du reste, qu'un paysage enveloppant et captivant, car c'est vraiment en paysage que sont meublées ces deux chambres, la petite serrée au flanc de la grande avec sa baie, vaste comme une baie d'église, où tombe le jour humide des bords de l'eau. Rien d'ordonné, rien de mignard non plus ; pas une ligne coupante,

mais des allongements et des courbes de lignes, des tons mats et fanés, des étoffes molles et long-drapées, aux plis desquelles la lumière ronronne et se blottit.

— Elles ont toujours leur vieille bonne?

— Frilotte!

— Je me suis souvent demandé d'où lui venait ce nom.

— C'était une enfant trouvée dans la neige...

Max eut un sourire.

— ... Recueillie par les grands-parents de Madeleine, elle connaît l'histoire de la famille où elle s'est fait une part de tristesse et de dévouement.

On avait bien besoin d'elle dans cette maison et je ne sais pas ce que « ses petites filles », comme elle dit, y seraient devenues sans elle, le jour où toute la misère morale, en un jour de débâcle, s'y est engouffrée par une irrefermable brèche noire... Ce n'est pas comme quand on fait l'apprentissage du chagrin en voyant peu à peu le passé s'en aller, la désolation s'étendre, et que l'on s'élève conscient dans le deuil grandissant.



Dans la maison, c'est surtout Marthe qui gouverne et qui agit, et les choses y prennent de sa physionomie réservée et sensible. Elle ressemble toute à sa mère dont je revois l'expression de figure, vaguement ; Marthe est une résignée ; elle garde un souvenir du même air ferme et doux dont sa mère devait accepter un pressentiment. Le caractère de Madeleine est bien différent et plus complexe...

Quand je l'ai retrouvée, à sa sortie du couvent où elle avait failli prendre le voile, elle était farouche et frileuse de cœur comme une petite sauvage transplantée. Son cœur n'avait pas grandi, mais dans son imagination croissait une flore de pays chaud. Elle se sentait désabritée ; c'était comme si on eût voulu lui refaire le mal qu'on lui avait fait jadis ; un mal terrifiant qu'elle ne pouvait expliquer. Le froid du dehors l'avait saisie toute, ne laissant à son âme que deux ou trois places encore sensibles au feu réchauffant des joies et des tristesses bonnes. Je l'amenai à revenir souvent à ce feu, réapprendre, avec parfois des arrêts d'étonnement, des interrogations du regard

au loin, la sensation de vivre... et, peu à peu, se fondit le bloc lourd de glace qu'elle avait sur le cœur.

Maintenant, elle se détend; la paix se fait progressivement en elle comme si l'on jetait sur elle de la ramée de sensations fraîches et, bien qu'elle ait parfois encore des accès de misanthropie folle, elle s'apprivoise à l'existence. Elle ose sortir ses rêves, les promener hors des chemins privés, les accrocher à ce qui passe avec plus de compassion que de peur, et chaque jour elle allonge la promenade, et des souvenirs lui viennent de sa première enfance sur laquelle il y avait comme du sang noir figé. Cela aussi se fond lentement. Parfois encore, le passé, le passé triste retentit en elle avec brutalité; c'est que son âme est chargée d'une vie substantielle qu'elle n'a pas eu la médiocre jouissance d'user au jour le jour, et cette vie déborde avec emportement ou avec onction, en violence, puis en tendresse, vouée toujours à des objets d'exception. Je t'ai dit qu'elle avait failli se faire religieuse. Aujourd'hui, c'est le théâtre qui l'attire.

Le théâtre est devenu son église. Dieu sait, et tu devines, quel théâtre de rêve!...

— Elle travaille?

— Elle travaillera ; sa pensée se forme. En attendant, on lui apprend des paroles et des gestes qui ne se rejoignent pas, le professeur se tenant toujours entre les deux. Te souviens-tu de cette caricature satirique?... Un professeur avait un perroquet auquel il apprenait toutes les intonations difficiles, afin, disait-il, de mieux « intonationner » les phrases dans la voix de ses élèves. Amené au cours sur un perchoir, le perroquet répétait et les élèves après lui, et le professeur donnait du sucre à son perroquet.

— Je l'aurais tué.

-- Qui?

— Le perroquet!

— Tu n'y penses pas. Un jour, une élève a voulu mettre une pensée à sa place, rien qu'une, sur le perchoir; c'a été un scandale; quelque chose comme le péché d'orgueil au couvent. On l'a accusée de vouloir s'égalier à Corneille. On a le saint respect du génie. On n'en approcherait pas

pour tout l'art des siècles. Quand il passe, on s'écarte et on baisse les yeux. Tu ne te doutes pas de la besogne de meurtre qu'on fait dans ces écoles; si ces gens avaient seulement le sens de la simple vie, ils entendraient l'affreux bruit des ailes battantes qui se meurtrissent aux murailles. Ils voudraient désencager, envoyer dans l'air pur ces natures toutes de cœur et d'imagination, si délicates et impressionnables que la vie sociale leur est mortelle.

— Et que pense Madeleine?

— Madeleine est entrée là comme dans une gare de départ. Elle pense que c'est un bon refuge contre les intempéries, mais que ça manque de verrières et qu'on n'y voit pas quand le soleil reparait. Je crois qu'elle aimerait autant barbotter sous l'averse pour voir comment ça trempe et comment ça ébouriffe.

— Au bras de quelqu'un! dit Max.

— C'est possible, oui, elle a besoin, elle aura toujours besoin d'un maître, mais d'un maître qui la conduise dans la vie absolue où elle aspire à reprendre espace au delà des murs qui coupent les gestes.

Elle a une imagination merveilleuse, une imagination où se jouent de véritables féeries. A vrai dire, elle ne distingue pas la vie positive ; elle s'en approprie des morceaux qu'elle travestit, qu'elle transpose, de sorte qu'elle n'a, pour parler de ceci et de cela, qu'une égalisante intonation de pensée. Son cœur ignorant se promène par la nature, regarde, interroge, toujours de sa même voix simple et chaste et, de tous les coins du terre-à-terre où nous vivons, partent pour elle des chemins sablés qui la mènent à ses inventions de paradis naturels. Tout renaît à son contact. La poésie des idées mortes dans de vieux mots, ressuscite, et nous parlons de Dieu comme d'un beau paysage.

## XVII

Comme elle le leur avait demandé, ils choisirent le dimanche pour aller chez Madeleine que Max n'avait pas vue depuis son retour.

Ils traversèrent d'abord de larges rues mornes, qui semblaient les allées d'un cimetière sans arbres, entre des tombes à étages; quartier d'une aristocratie boudeuse, d'aspect pauvre ou avare. Des femmes de chambre promenaient dans les rues le relief du vêtement mesquin et du geste rogue de leurs maîtresses. A tous les seuils, des domestiques en livrée exhibaient l'ennui et le vide de ces hôtels aux portes entr'ouvertes sur des vestibules déserts. Puis, les rues se firent plus claires, entre

des maisons plus basses, aux fenêtres peuplées de bustes paresseux et curieux. Ils touchaient au faubourg. Il y avait dans l'air des bruits d'orchestrons et de fanfares. La rue s'animait d'une foule lente et molle, bariolée de couleurs vives, bariolée de vanités communes; c'était un long processionnement passif par groupes de familles complètes; les enfants, guindés dans leur habillement de fête, marchaient sous la contrainte sans oser parler. Les parents les suivaient d'un air grave, accomplissant à la lettre le devoir de la promenade dominicale dont ils n'essayaient pas de pénétrer l'esprit.

Il faut qu'on soit païen ou chrétien le dimanche. Vers quel dieu allaient-ils? Vers le dieu de tout le monde, le dieu du non-être. C'était la promenade de nouveaux libérés qui n'ont pas perdu la sensation de leurs chaînes.

Les gens du dimanche semblent, égarés, chercher, à la piste les uns des autres, le chemin d'un bague perdu. Ils vont où va la foule. Ils marchent sur des traces de vide... Ils suivent, à la file, la file des lieux com-

muns qui ont passé avant eux par le chemin.

Dans ces maisons de chair, comme dans ces maisons de pierre, c'est le vide. Le dimanche qui jette ces gens hors des limites étroites de leur cabotage matériel, les dépayse. Ils ballottent et s'épandent en foule comme des eaux qui n'ont plus de courant. Leurs alluvions rongent la banlieue et poussent à la campagne des flaques disparates qui salissent l'herbe.

La foule grossit. Ils arrivaient à une place carrée dont la bruyance populacière leur éclatait tout à coup au tympan. Les façades, garnies de bustes de femmes en corsages clairs et de bustes d'hommes en manches de chemise, crachant des fenêtres, se renvoyaient en cacophonie des sonorités de gros cuivres; la fanfare jouait dans un kiosque au milieu de la place. Son drapeau de velours bleu brodé d'or se drapait en étole sous une couronne de médailles. Ce drapeau, comme un mannequin raide-vêtu, engoncé, surchargé de ses richesses, avec l'écusson doré qui en était la petite tête, racontait toute une nation à toute une époque.



La fanfare entonna brutalement le chant national. Des drapeaux tricolores pendaient aux fenêtres et Christian comparait ce chant à ces couleurs, tandis qu'ils se dégageaient par le sillage d'une bande de voyous qui marchaient en sifflant, les mains dans les poches, le buste ouvert, et se frayaient un passage, de toute leur carrure, en s'aidant de coups de coudes et de coups d'épaules.

Quand ils eurent laissé à gauche le chemin qui menait la foule aux guinguettes de l'entrée du bois, l'isolement commença à se refaire autour d'eux. Cette pestilentielle stupidité qui, le dimanche, bouillonne et monte des bas-fonds de la foule déclassée des villes d'aujourd'hui, retombait peu à peu ; les voix retournaient à la masse, rentraient dans l'harmonie, recomposant au loin leurs massifs de rumeurs balancés au vent des heures qui passent. Le jour purificateur retrouvait sa pureté.

Max s'arrêta :

— Ecoute, dit-il, on chante...

— C'est là-bas, dit Christian.

Un de ces temples sommaires faits d'un

hangar à toiture de zinc, comme la foi évangéliste renaissante en dresse.

Ils entendaient le mysticisme doux de ces voix abritées qui chantaient un psaume. Ils avançaient d'une marche moins appuyée, comme si le chant les soulevait, en écoutant toujours. Une modulation de pensée s'était faite en eux. Ils longeaient des étangs dont les berges enfeuillagées glissaient à l'eau par une pente insensible, et des saules, au tronc penchant, trempaient dans l'eau leur chevelure d'été longue et amoureuse comme la chevelure de Mélisande.

Christian ramenait au souvenir de Max des impressions d'enfance qu'il avait eues le matin.

Très tôt, il s'était éveillé à demi. Le jour bleu, détaché du fond noir de la nuit, s'agrandissait aux vitres. Il avait vu passer, devant ses yeux, de pâles figures de sommeil. Un peu plus tard, il s'était réveillé à la fraîcheur caressante du matin qui mettait tous les oiseaux en émoi. Il avait écouté, respiré cette fermentation du réveil où les piailllements mystérieux se

détachent doucement d'un murmure de feuillée et s'unissent en un travail sourd pour miner le silence de la nuit, et la sonorité active d'une petite cloche était venue le bercer, d'une petite cloche grêle comme ces cloches du matin qui sonnent la messe basse et vers lesquelles les dévotes accourent, la tête encapuchonnée, la figure grise de sommeil, dans le jour à peine entr'ouvert. Il ne s'était réveillé tout à fait qu'au soleil brûlant qui illuminait à plein bord les fenêtres. La cloche, maintenant, sonnait du haut du ciel, le battant donnant une note claire qui résonnait en note grave harmonique à la tierce, et la petite voix fidèle par moments se perdait dans les drapées sombres que la cloche basculée épanouissait au ciel. A ces splendides coups de bronze, à ces beaux sons chamarrés, d'autres sons répondirent à toute volée d'écho, et cela fit une ondoyante sonnerie de fête au soleil où de la moire blanche semblait se dérouler des cloches comme une moire à cantiques.

Il s'était rappelé les dimanches anciens, en province, les dimanches de profonde et silencieuse joie auxquels son âme d'enfant

s'acheminait comme à une grande fête de purification. A cet âge où les confins de la ville sont le bout du monde, il semble qu'une semaine touche à l'horizon du temps. ; une semaine vaut une vie et l'on s'y enferme entre le dimanche aux souvenirs, qui représente le passé, et le dimanche aux espoirs, qui promet tout l'avenir.

-- Te rappelles tu l'église, la messe et les vêtements neufs qu'on mettait dès le matin pour recevoir avec recueillement la vie nouvelle; les gants de peau glacée; le chapeau de paille raide qu'on tenait des deux mains en passant les ponts ; le linge coquet de blancheur et les souliers vernis qui craquaient?...

A cet âge, déjà, l'âme de Christian, tendue aux plus fines sensations, ne voulait rien de laid à ses environs. Soumise d'instinct à l'inéluctable harmonie, cette petite âme s'inquiétait d'un corps qui lui faisait pressentir l'unité réelle de la vie et elle prétendait y mirer sa pureté.

Quel étrange besoin de renouveau éprouvent ces êtres dont la vie est encore tout éphémère! Il semble que leur naissance ne s'affirme qu'à force de renaissances.

## XVIII

— La superbe allée, dit Max, et longue!... C'est une petite drève! Il leva la figure pour regarder les arbres sombres qui se rejoignaient presque en berceau et dont il sentait l'ombre sur la tête.

— Prends garde, lui dit Christian, ne tombe pas à l'eau.

Le chemin qu'ils suivaient en contre-haut de l'étang s'était doucement élevé, les menant au sommet d'un collineau d'où le regard plongeait à pic dans l'étang; des canards jacassaient à quelques pieds sous eux. Ils s'étaient tout à fait distraits de la foule, et les bruits que, de par delà l'étang, l'eau amenait jusqu'à eux, ne les troublaient plus. Ces bruits, d'une émission nette, comme

s'ils étaient venus de tout près de là, sonnaient plus clair et sonnaient plus doux ; se mouvaient dans une tonalité lointaine, immatérielle. C'était de la vie filtrée ; c'étaient des âmes de voix. Christian étendit le bras devant lui :

— C'est là-bas, vois-tu.

— Je reconnais, dit Max, la maison à façade grise de vieux granit où grimpaient des roses.

— Il y en a toujours.

— Et l'escalier dont la cage de pierre est taillée à pic dans la terrasse qui domine l'étang...

La chaleur les accablait un peu ; ils marchaient sans plus rien se dire, dans ce calme fluide des après-midi de jours de fête où l'on a la sensation d'entendre se spiritualiser la vie ; après-midi doucement joyeux ou si nuement tristes ; suivant l'état de notre âme, d'une langueur si berçante ou si désolante, où l'espérance et la désespérance accrochées l'une à l'autre tournoient en valse lentes dans l'air pâle. Christian envoyait toute sa pensée en avant de lui et, en allant ainsi, il se mit, sans savoir pour-

quoi, à penser à la mort ; à la mort subtile dont les poètes rêvent ; à la mort qui anime, qui féconde et qui crée.

La mort était pour Madeleine le mystère absolu ; c'était le conte fantastique qui donne tant d'effroi qu'on n'en approchera jamais ; c'était la légende berceuse qui endort d'un sommeil doré.

Comment allait-elle être aujourd'hui, Madeleine ? Il la voyait souffrante ; était-ce l'ombre de ces arbres ?... Il la voyait à un de ces moments d'inquiétude ou de colère, où son regard se fixait en blessantes lueurs ; un négatif sourire étirait ses lèvres ; la lueur noire du mal, lui passant au visage, y posait le masque, en relief dur, de la passion mauvaise qu'elle voulait fuir. C'était le bouleversement de toute l'harmonie de son être ; le massacre de sa douceur. Il fallait qu'elle eût en elle un insondable puits de tristesse pour en recevoir de telles secousses. C'était le mal des autres qui s'attachait à elle, et elle en ressentait, des jours, un affolant dégoût ; elle avait soif de pureté. Elle venait à la fin d'une race de passionnels : comme on disait au couvent, elle

avait « reçu des grâces spéciales ». Il semblait que la nature voulût essayer par elle une rédemption, et son âme trop rare se mouvait dans un vêtement de souffrance. Mais, comme elle apparaissait grande au sommet de cette souffrance, quand le meilleur sourire détendait de nouveau ses lèvres ; quand ses yeux appâlis de spiritualité revenaient à leur certitude d'aimer et que, de toutes les lignes de son corps abandonnées en courbes de bonté, elle semblait dire à Christian qui entrait : « Oh ! laisse-moi venir à toi, j'ai tant besoin d'être consolée ». Tout ce qu'il y avait de tragique en elle s'évanouissait alors, avec son allure impérieuse et son air de vouloir, sous un nouvel afflux de tendresse. Ce n'était plus que de la passion voilée, assourdie, lointanisée, la passion de ceux du passé. Elle redevenait elle-même et retrouvait son cœur avec des mots et des physionomies d'enfant qui rajeunissaient le bonheur. Vraiment ce cœur semblait fait pour arrêter le mal, car il l'ignorait. Il était comme un étranger dans ce corps dont l'héritaire souffrance ne l'avait pas déformé. Il



vivait à l'écart, ne se souvenant des réalités que comme de mauvais rêves ; n'imaginant rien de la mort, ni de la redescente de l'autre côté de la montagne et du vieillissement de l'être dans les êtres. Ce cœur ingénu, ce cœur renaissance, fleuroné de délicatesse, pensait que, le monde étant fait pour aimer, le monde devait renaître avec chaque vie nouvelle et, ne concevant que la croissance éternelle sur des tiges de fierté par les rameaux fleuris que dresse la prière, il s'offrait toujours plus haut à l'épanouissement de l'être.

Son corps était d'une femme, mais son cœur était d'une enfant. Ce corps berçait maternellement ce cœur avec l'austérité triste que lui faisait la conscience d'être un être d'exception, destiné à quelque chose de plus grand et de plus douloureux que les joies existantes.

Madeleine racontait à Christian tous les événements de son cœur, car, extérieurement, la vie était pour elle très monotone, égale et silencieuse ; mais son imagination était attentive à tout ce qui se passait en elle et vive à saisir, organiser et embellir ce

qu'elle appelait ses aventures, par besoin d'en avoir. C'était souvent de grands enthousiasmes, des espoirs de splendeurs subitement avivées en un rêve qu'elle avait fait tout en marchant à côté d'une « belle personne » qui était *elle-même*; quelquefois, un rien, une peur subite, des transes noires dans un coin écarté traversé vers le soir; quelquefois cette détresse inexplicquée qui la laissait toute pantelante. Christian éprouvait en elle toutes les possibilités de la vie. A son attitude et à l'expression qu'elle envoyait à sa rencontre quand il entrait, à l'intonation de son « bonjour », il devinait comment il fallait lui parler et par quels mots la faire entrer doucement en confession.

Pourquoi Madeleine ne les accueillerait-elle pas heureuse par le beau temps de ces parages calmes où le dimanche reprenait de l'âme?...

C'était maintenant son regard meilleur qu'il revoyait quand, brusquement, il aperçut, devant lui, un peu de ce regard dans une petite tête de friponne gothique qui avait des cheveux noirs tombant raides,

des joues rondes épanouies aux baisers, de l'amitié spirituelle dans les yeux, et dont le nez remuant était pincé par un binocle aux verres enfumés.

— Voilà Yvonne!

Elle était avec deux fillettes de sa taille. Une parfaite insouciance de la laideur banale que devaient trouver les passants dans cette femme en formation, rendait étrangement jolie, d'une joliesse de caractère, sa physionomie vive de jeunesse; elle approcha, tentée par un salut discret qui avait toutes les respectueuses formes du salut à une grande.

Les petites filles précoces en lesquelles la femme s'esquisse, aiment tant à jouer au jeu des manières sérieuses.

— Comment allez-vous, Mademoiselle? lui dit Max en lui serrant la main. Elle la retira et rougit de tout le visage, émue par ce mot « Mademoiselle » qu'il avait prononcé très doux, très soyeux, très long, et par ce mot « vous » qui lui donnait une inhabituelle idée de sa valeur morale.

En ces petites âmes dont un horizon grave borde déjà le paysage enfan-

tin, le mot *mademoiselle* a un écho délicieux; elles entendent bien, les petiotes, que pour prononcer ce mot de respect tendre, l'homme adoucit sa voix et son accent, et cela touche leur délicatesse encore à vif. C'est une chose si nouvelle! A ce mot, leur orgueil effleuré s'éveille peut-être; mais comme la bonté n'est pas encore émoussée en elles, comme cet orgueil est encore tout chancelant de tendresse, elles vous remercient d'un inexprimable regard où la reconnaissance se mêle à un peu de cet étonnement du cœur que la réflexion ne fixera que plus tard.

Le premier émoi passé, elle regarda Max gentiment en face et puis Christian :

— Je reconduis mes amies. Madeleine vous attend! puis elle s'esquiva en leur criant : J'ai mal aux pieds! avec un mouvement frileux du corps qui eut signifié mieux : J'ai très froid! et, appuyée de tout son poids grêle aux bras de ses deux petites camarades qui semblaient heureuses de se plier aux caprices de sa supériorité, elle s'éloigna en sautillant.

## XIX

Christian, en tirant au bas de l'escalier de pierre la grille rouillée, entendit des sons de piano, les accords posés d'un choral. Faisant un signe à Max, il monta lentement. A mesure qu'ils montaient, la maison, le jardin sortaient de terre et le ciel se déroulait, le ciel fané du couchant.

Madeleine était seule au milieu du jardin, le dos tourné vers l'entrée, droite, le bras pendant un peu en arrière d'elle vers une rose qu'elle s'était arrêtée de cueillir et qui étouffait dans sa petite main distraitemment refermée. Elle avait amené la tête aux trois quarts vers le chant du choral, et son profil fuyant se teintait de méditation. Un triangle de peau ambrée, renversé, sous

lequel les vertèbres dessinaient la courbure voluptueuse du sommet frissonnant des tiges, décolletait sa robe noire traînante. Un moëlleux pli de chair, dans la nuque, soutenait les cheveux lourds de désir et, descendant jusqu'aux attaches du cou, s'enfuyait vers l'épaule, d'un mouvement peureux et caressant. Le haut de l'oreille se cachait sous le bandeau tombant, et des petits cheveux très fins, très secs, voletaient en fils de rayons sur le nimbe de ciel vieil or où la tête s'appuyait.

Elle sentit que quelqu'un était derrière elle et, se retournant en sursaut, elle vint vers eux à pas longs, le buste en avant, la tête un peu penchée.

Max, qui ne l'avait plus vue depuis longtemps, remarqua comme, chez elle, le bas du masque s'accroissait, les longues lignes maxillaires, le méplat des joues, le menton presque carré supportant par deux lignes évasées jusqu'aux commissures, une bouche étrange, qui semblait trop fendue parce que le tracé des lèvres était trop droit, ces lèvres où le mystère des yeux faisait descendre un sourire de sphynge. Elle mar-

chait comme une femme qui est lasse d'avoir promené son âme dans du rêve ; on eût dit qu'elle traînait le fardeau d'un passé triste.

Elle leur tendit les mains. Elle avait abandonné la gauche à Christian.

— C'est la blessée, lui dit-elle en riant, et dégageant doucement le doigt où fleurissait un point de sang : Je me suis piquée à une épine.

Elle avait la figure rosissante et les yeux encore pleins de ciel.

— N'avez-vous pas rencontré Yvonne ?

— A la grille, dit Christian, et Max ajouta : Mademoiselle Yvonne avec sa suite ! Ce qui fit rire Mad, qui adorait sa petite sœur.

— Elle est devenue toute grande, dit Max, c'est une jeune fille !

— Un diable ! Elle commande à tout le monde ici. Frilotte en a peur. Frilotte ! cria Madeleine, par une des fenêtres dont on n'avait qu'à enjamber la tablette basse pour entrer dans la maison, Frilotte, veux-tu dire à Marthe que Christian et Monsieur Max sont ici ! Puis elle s'arrêta pour choisir, avec

plus de recueillement que d'habitude, deux roses-thé dans l'encadrement de la fenêtre. Christian et Max regardaient ce long corps oscillant, ostensor de son être, sa taille élancée, sa poitrine frêle... Ils s'étaient assis dans une gloriette qui s'ouvrait au bord de la terrasse; une gloriette tressée de vigne vierge, de clématite, de chèvre-feuille et de cobéa, fleurissant tour à tour.

— Entends-tu, Frilotte? disait Madeleine qui revenait avec deux roses entre lesquelles elle choisissait encore.

— Toute l'âme est dans ces yeux! toute l'âme en déborde! murmurait Christian.

— C'est de moi qu'on parle? dit-elle en regardant les étangs ronger la terre de langues d'eau verte et moussue qui menaient loin son regard étendu.

— Non, lui répondit Max, c'est de vos yeux!

Elle détourna l'hommage, d'un sourire ravi dont le ravissement évoluait déjà vers une autre pensée et, s'asseyant entre eux :

— Les belles choses sentent les roses-thé, trouvez-vous pas?



Cette phrase amenée de loin, cette phrase qu'on pouvait lire dans ses yeux depuis un instant, synthétisait une heure de sensations et de pensées.

— Voulez-vous que je vous l'attache? Attendez, vous êtes maladroit!

— Merci, Mad.

— C'est pour vous récompenser d'être venus aujourd'hui, d'être arrivés maintenant. J'aime tant le dimanche ici... Plus rien ne passe; toute la grosse vie s'éloigne... c'est une étendue de calme et, quand le temps est beau, vers le soir... il fait si religieux... J'ai relu toute la légende de *Lohengrin* aujourd'hui...

Ils se levèrent pour dire bonjour à Marthe qui apparaissait.

— On ne t'entend jamais venir, toi! lui dit Madeleine.

— C'est vous, n'est-ce pas, qui jouiez le choral de Frank?

Sans répondre à la question, Marthe demandait :

— N'est-ce pas que ça ressemble à *Par-sifal*, la montée au temple?

— Trouvez-vous?

Pendant que Madeleine, revenant à sa pensée commencée, disait :

— ... Toute la légende du *Cœur d'Elsa*; et, à part elle, d'une voix rentrée, le regard traînant : Mon seigneur, mon héros, mon maître, sauve-moi ! Puis, relevant le ton : C'est cõme quand nous disions au couvent : Seigneur, sauvez-nous de l'orgueil !

— ... De « l'orgueil » ! ... dit Christian, et ils éclatèrent de rire.

Madeleine avait fait lire à Christian un carnet de retraite où ce mot, en lettres appuyées, n'était pas écrit autrement. C'est alors que s'était déclarée la vocation de Mad. C'était une époque sensationnelle de sa vie. Elle savait des tirades de ce carnet par cœur :

« Allons, courage ! Je n'ai pas besoin de tant de raisonnement. Je suis bien persuadée que c'est une folie de chercher autre chose que Jésus. C'en est fait ! Mon Dieu, je commence ! ... J'entre dans la vie droite et sûre, dès maintenant. Et qu'importe ce que j'éprouve ! qu'importe si je souffre ! ... Dans la croix est la force de l'âme, la joie de l'esprit, dit *l'Imitation*. »

Christian la regardait réciter avec des gestes expressifs qu'elle faisait malgré elle, reportée à sa conviction d'alors, comme si elle en dessinait la moquerie. Cette vie avait laissé en elle une profonde empreinte, et ses hésitations et ses résolutions d'aujourd'hui gardaient le mouvement du passage de méditation qu'elle venait de répéter. A ces mots : « dit *l'Imitation!*... » Christian eut envie de rire.

Ce souvenir d'une parole dite ou écrite par un autre, ne faisait-il pas le fond de toutes les disciplines auxquelles elle se jetait en fermant les yeux, par besoin de se dévouer à l'être qui saurait la garder. Madeleine avait toute la foi de la vie ; elle cherchait le dieu qui ferait de cette foi une force.

— C'est pendant cette retraite, dit-elle, que le Père Dominique est venu visiter le couvent, un vieux très bon à cheveux blancs, qu'on appelait le bon Dieu. Ce soir-là, nous faisons notre examen de conscience et, entraînée par la grandeur des fautes dont je m'accusais, je lui ai écrit ; je lui disais que j'étais une pécheresse, mais que je me sen-

tais touchée de la grâce... Alors, vous comprenez, quand il m'a vue il a été émerveillé; j'étais toute petite; j'avais quatorze ans; il m'a dit que certainement j'étais prédestinée à la troisième vie, la vie supérieure, la vie de la grâce qu'on ne peut pas expliquer, qu'on a en soi, qui se révèle ainsi tout à coup et vous fait faire de belles choses... et il m'a fait mettre à genoux pour me bénir. C'a été un événement au couvent; tout le monde croyait que j'allais y rester et puis, Gabrielle est arrivée, « la créature », dit Madeleine en riant de ce mot; on ne peut pas aimer les créatures, n'est-ce pas? et je m'étais prise d'une folle passion pour Gabrielle.

Et ce furent des scènes alors et de nouvelles luttes. Tous les samedis, jour de confession, nous nous brouillions; je ne voulais plus l'aimer... et le lundi ça recommençait; nous nous promenions à deux dans la cour, une grande cour carrée où chaque pensionnaire avait son jardinet, le long du mur. Le mien était à peu près sous la statue de la Vierge. C'est là que nous allions lire Saint-François de Sales. Il nous

disait des choses douces et raisonnables qui nous faisaient du bien. Je me souviens d'un soir où nous étions très mélancoliques; il y avait au milieu de la cour une grande pompe en pierre. Gabrielle s'y était appuyée; elle faisait grincer le bras de la pompe et cela me donnait tout un concert d'harmonies... Quand Gabrielle est partie, ma vocation s'en est allée aussi... ailleurs... Il y a encore des amies de pension qui m'appellent « la religieuse ».

Ce qui me rassure, ajouta-t-elle avec une naïveté sérieuse, c'est que, quand j'étais près de devenir religieuse, je demandais à Dieu de me faire mourir avant que je ne perde la grâce; alors, n'est-ce pas, s'il y avait eu un dieu comme ça, il m'aurait fait mourir !...

Au récit animé de ces histoires bleues du couvent, Christian la voyait soulevée, son rêve enroulé autour d'elle, comme ces écharpes de nuages des vierges aux assomptions.

Madeleine avait la vocation de vivre de toute son âme, ayant fait peut-être, dans on ne sait quel anté-monde mystérieux, le vœu d'apporter à Dieu, à un héros, à un sage, à quelque créateur de pensée, sa dévotion ardente, sa foi sans but.

— Mais, ce que je ne comprends pas, dit-elle, revenant au souvenir obsédant de sa lecture et poussée à son tour par un irrésistible sentiment de destruction, c'est la

raison pour laquelle Elsa ne peut pas savoir le secret de Lohengrin !

— La raison ?... dit Christian.

Il hésitait et, à voir son regard ombré de tristesse, Max crut qu'il allait céder au mouvement de Madeleine et conduire inutilement ce cœur par tous les détours de la pensée ; mais il ramena simplement l'interrogation sur elle-même et, repliant l'esprit de Mad sur le cœur de Mad, comme pour lui faire éprouver ce que ce doute avait de mauvais, il lui dit :

— Les femmes doivent soumettre leur amour à l'Intelligence, parce que Dieu qui leur donne sa vie ne renaît que par leur foi et que si elles lui retireraient leur fidélité, lui-même deviendrait faillible ; parce que la pensée est en peine et souffre de ne pouvoir se fixer. Tu ne croyais pas, n'est-ce pas, que les femmes pussent être si grandes et si cruelles.

— Cruelles ?...

— Inconsciemment comme la vie même.

— Vois-tu, Madeleine, il faut aimer aveuglement les êtres et les choses dont on tire ses forces. Si toutes les femmes de la terre

pouvaient s'élever par leur amour fidèle jusqu'auprès de Dieu, ce n'est pas seulement elles-mêmes qu'elles sauveraient, car elles donneraient l'éternel bonheur à la pensée. La pensée, seule, est désolée.

— Oui? dit Mad, en ouvrant grands ses yeux effrayés de souffrance.

En même temps, elle fouillait dans son cœur pour en retirer, avant que la lumière ne se fût éteinte, des sensations incomprises...

— C'est ce qui vous fait ce désir insouvi d'aimer jusqu'aux méchants et de consoler ceux mêmes qui sont joyeux.

— C'est vrai, dit-elle, il y a quelque chose de triste dans toutes les choses. Je t'ai dit souvent que je voudrais te voir malade pour te soigner...

Max eut un sourire.

— Et c'est le reflet de cette tristesse, dit Christian, que nous cherchons dans les yeux des plus rieuses d'entre vous.

Tous les cœurs humains sont des cœurs souffrants; mais la pensée les absout et leur laisse des consolations; chaque fois qu'ils font seulement l'effort de s'élever jusqu'à



elle. Elsa, toute enveloppée de vie terrestre, ne peut pas tenter le jugement de Dieu. Son idéal sauveur est sur la terre; elle lui apporte son cœur souffrant; elle se cache la figure à sa poitrine, elle ne veut pas voir au delà de son Lohengrin; c'est lui le penseur, le transubstantiateur. Mais, il faut qu'il la sente toujours auprès de lui, parce que toute la chair de la terre aussi féconde la pensée... et la console.

— Eh bien! oui, justement, c'est pour le consoler qu'elle voudrait avoir Lohengrin tout entier dans son cœur. A la place d'Elsa, moi....

— Adorer, c'est posséder, disait Max à mi-voix moqueuse. Pour les femmes, prier c'est s'emparer de Dieu!

— Vous dites?... demanda Madeleine qui n'avait pas compris, mais que la physionomie de Max intimidait tout à coup.

Christian sourit en regardant Max et répondit pour lui à Madeleine :

— Le mystère s'évanouirait en entrant dans ton cœur, ma chère Elsa, mais il peut s'y appuyer. Glisse doucement ton cœur sous ma pensée... j'ai tant besoin de repos.

## XXI

D'ici l'on dominait la ville, ses flèches d'églises, ses dômes dorés. Les maisons de l'avant-plan tassées en foule, avec toutes leurs fenêtres tournées vers l'Ouest, venaient de voir le soleil tomber.

Le soleil venait de se coucher derrière les saules. De longues larmes de lumière plongeaient dans l'étang. Les cygnes, « leur majesté les cygnes » disait Yvonne, portés sur un trône aux draperies d'eau profonde, déployaient leur cou vers l'eau, et les canards aux plumes pailletées passaient en cortège, en ouvrant, à leur passage, des éventails de traînes d'eau.

La splendeur de ce soir évoquait à Mad, la belle femme imaginaire, la prin-

cesse de féerie qui lui apparaissait certains jours en ses promenades solitaires et l'accompagnait, pour peu qu'elle fût pensive. Cette dame, très belle et très riche — Madeleine attachait un sens particulier, et de rêve toujours, à ce mot — était son reflet spirituel, et elle en connaissait toutes les pensées comme celles d'une sœur de l'autre côté de la vie, avec l'âme de laquelle son âme n'en ferait qu'une, si un jour la vie d'ici et l'autre vie se joignaient. Cette dame n'allait qu'en de beaux carrosses où Mad la regardait monter, lui criant — d'une voix qu'on n'entendait pas — de se hâter, de s'emmitouffler de peur de la pluie ou du soleil. Quand une occupation certaine lui tenait l'esprit, Madeleine renvoyait l'apparition; elle secouait, de sa pensée, l'image qui revenait se poser d'elle-même, doucement, devant ses yeux, aux instants de silence et de méditation.

— Oh! Christian, raconte à Max la représentation de nos marionnettes!... dit-elle en trépignant de joie comme une enfant transportée vers un autre objet de plaisir.

Et Christian la regardait, s'amusant à l'impatienter un peu pour goûter plus longuement à la vie qui bruissait et rejaillissait dans cette âme. Il aimait Mad comme la vie elle-même, ses naïvetés, ses sautes d'enfant, ses admirations, ses dévotions qui se muiaient en enthousiasmes de vie et d'art. De chacune de ses croyances définies sortait, comme d'une chrysalide, à mesure qu'elle s'en dépouillait, une belle fleur d'imagination qui allait se ranger là haut dans un merveilleux et grandissant « parciel » de fleurs.....

— C'est que nous avons aussi un théâtre, reprit-il, en voyant qu'elle allait lâcher un geste d'exaspération, un théâtre insaisissable dont les tréteaux ne sont pas encore montés ; mais les pièces en sont visibles pour tous ceux dont la petite lanterne magique là-haut — il toucha le front de Mad — est éclairée. C'est Mad qui en est le poète ; j'en suis le metteur en scène. C'est vers le soir que nous jouons nos pièces, des pièces dont nous entendons quelquefois la musique aussi... n'est-ce pas, Mad?... C'est vers le soir, dit-il, en souriant

comme un enfant à la pensée d'un jeu aimé, qu'on imagine le mieux. Après des instants de méditation, le fond de la pensée s'éclaire, détachant les images : le rideau s'est levé sur le théâtre des ombres lumineuses ; la salle est pleine d'attention. Les silhouettes commencent leur nuit active. Car il y a de l'action dans nos pièces, de l'action de rêve ; nos silhouettes ne font pas le mouvement matériel de marcher. La pensée les drape de la tête aux pieds ; leurs pieds mêmes sont rêveurs, immobiles. Le rêve tombe sur elles ; elles s'y soumettent avec joie, une joie muette, de toute l'extase drôle de leurs lignes, raides, comme si elles avaient été raidies par une peur soudaine de la réalité qui souffle sur les rêves et fait s'éclipser les jolies ombres dans la mort. Cette petite peur et cette gaucherie font leur humanité. Elles n'ont rien d'absolu ; elles sont faillibles aussi ; elles peuvent pécher, elles peuvent tomber. A les voir glisser de toute la vitesse de leur folle passion, silencieusement, sur leurs pieds figés, on a peur de les voir trébucher, mais on n'ose pas crier de peur que le bruit ne les fasse mourir ; car

elles peuvent mourir et, ce qui est pis, elles peuvent souffrir les ombres au corps mince et diaphane, souffrir de la lumière qui se nuance en elles; c'est de la lumière de désir et c'est pourquoi, d'instant en instant, une ombre plus grave, plus pesante et plus lente passe au long d'elles, en caressant la lumière qui s'échappe du profil de leur regard, et leur regard s'attriste d'une tristesse consolante. C'est comme un contre-chant qui fait moduler un chant. On dirait qu'elles viennent de fermer les yeux sur leurs souffrances et de s'endormir. Il y en a qui alentissent leurs recherches folles; il y en a qui s'arrêtent; mais il n'y en a jamais qu'une à la fois qui s'arrête. Les autres, par jalousie, s'enfuient dans leurs coulisses en rainures, à la recherche du bonheur, vers un autre théâtre.

Alors, demeurée seule avec l'ombre grave, la jeune ombre prismée, sur le fond lumineux qui la trouble et l'attire sans qu'elle puisse y atteindre, pâlit comme si c'était de résignation, s'efface comme si l'humilité compréhensive l'avait saisie et se fond toute d'émotion; puis, renaissant peu à

peu de son cœur émolié, elle reparait lentement, ayant dans son glissement quelque chose du mouvement de l'ombre grave. Elles glissent l'une vers l'autre, s'entament presque, se disjoignent, hésitent, reviennent à la place où elles s'étaient touchées et s'arrêtent là, tout à coup, dans un accord de leurs attitudes, de leurs gestes pensifs, de leurs regards profixés vers un même but lointain comme si, d'une seule âme, elles avaient vu quelque chose...

Madeleine regardait Christian. Elle pensait voir pour la première fois cette représentation de rêve.

— N'est-ce pas ainsi la scène, lui dit-il... ?

Elle répondit d'une voix timide et ravie comme eût été, en ce moment, celle de la jeune ombre subjuguée :

— Je crois que tu l'as un peu changée.

Ils étaient debout pour partir. Madeleine voulait les retenir encore :

— On nous attend, c'est dimanche.

— Ah! oui! fit-elle avec une moue d'humeur jalouse.

Une hirondelle passait à la hauteur de

---

leurs fronts en poussant des cris pointus. Le regard de Madeleine la suivit dans sa trajectoire sur le ciel, jusqu'à ce que le dessin de son vol se fût tout à fait effacé, que la nuance de ses ailes se fût tout à fait éteinte dans ce ciel empoussiéré de nuit et, ramenant son regard éperdu vers Christian :

— Oh! le théâtre!



— Le théâtre, disait Christian en redescendant la colline, formule la religion d'un peuple. N'est-ce pas là qu'il va chercher la satisfaisante représentation de son idéal, son illusoire, son irréel, la prolongeante synthèse de ses désirs?...

Le théâtre actuel est encore la figuration d'un culte au bas de l'échelle. En remontant les degrés, en élevant et perfectionnant les instincts de la foule, en spiritualisant le théâtre, on ramènerait librement par des voies larges, cette foule, aux images qu'elle a perdues plutôt qu'abandonnées. Le plaisir est une émotion sainte quand des sens, où il tentait de s'arrêter, on l'amène jusqu'à l'âme. C'est par la sensation, au

seuil de l'être, qu'on entre dans la passion. Tout ce qui est, a sa raison d'être et sa beauté morale. Il suffit de cultiver les désirs qui sont des germes de prière. Le christianisme né du paganisme aurait dû entretenir la superbe et naturelle efflorescence au sommet de laquelle il venait de se dresser comme une âme des formes suprêmes d'un corps. Il devait évoluer avec le monde, en écoutant ses désirs et en en faisant renaître de nouveaux sans cesse, pour les convertir en amour. Le dogme religieux doit accompagner l'expansion des foules et se développer avec elles pour les contenir toujours. La foule s'est échappée du dogme parce qu'il était trop étroit et ce n'est pas sa faute qui lui fait chercher aujourd'hui sa religion parmi les choses réputées profanes. Il n'y a de profane que les formes.

C'est en inventant le mot hérésie qu'on a dégradé la religion, car, jusque-là, on n'avait pas pensé qu'il pût y avoir quelque chose d'irreligieux. C'est pour n'avoir pas compris que le culte n'est que l'organisation de mouvements naturels et qu'il faut dégager de la masse les fils des aspirations

pour les relier en synthèse de principes.

Quand les hommes semblent athées, c'est que les fils sont cassés; alors les aspirations traînent à la terre. Il faut se hâter de les renouer.

La foule n'est entrée au théâtre qu'après être sortie de l'église. Le théâtre est né d'un schisme religieux. L'église et le théâtre sont les deux plateaux jumeaux de la balance morale. L'église, ayant négligé le corps au profit de l'âme, le théâtre a délaissé l'âme au profit du corps. Si le théâtre, vers lequel se portent aujourd'hui tant de forces vivantes, voulait en user selon les lois harmoniques de l'être, la religion renaîtrait par là dans une Eglise nouvelle.

L'œuvre de Wagner est-elle autre chose que le long processionnement des aspirations religieuses et leur groupement autour de la pensée chrétienne? Et qu'est-ce que les cérémonies des plus haut cultes, sinon la pieuse mise en scène d'un poème symbolique?

Le théâtre de Bayreuth est le temple des néo-croyants et *Parsifal* le cantique de ralliement des âmes modernes. Quand les

âmes seront tout à fait désemparées, dans la ruine de l'être, c'est là qu'elles viendront prier.

Christian se tut. Ils arrivaient à la ville.

Derrière eux, la colline boutonée de lumerolles jaunes, s'affaissait dans la brume qui montait des étangs ; la colline s'endormait, adossée à un ciel encore clair. Au long du chemin qu'ils venaient de parcourir dans une fumée de crépuscule, les lumerolles montaient, dépassant la maison de Mad.

XXIII.

Il n'y avait encore personne chez Christian quand ils y rentrèrent.

Ceux de la petite chapelle arrivèrent un à un, passant en silhouettes d'ombre à travers la chambre, devant la fenêtre ouverte à la clarté de la nuit. Leur entrée était douce et presque grave comme celle de gens qui vont causer de choses intimes dont ils ont le culte. Ils accueillirent Max comme un retrouvé et, ce soir, Christian se sentit plus pénétré que jamais de la fidélité de leurs âmes qui revenaient de chemins différents les unes vers les autres, sous l'empire d'une pensée religieuse.

On n'entendait encore que des mots

épars, dans ce silence où les esprits s'accordent.

Ce fut Max qui, à propos de souvenirs de voyages, se mit à parler de la vie qu'apporte la femme à ceux qui pensent. Il avait dit : « s'aider d'une femme. » L'un d'eux, ayant mal entendu, s'écria : « Le penseur qui cède à une femme comme celui qui cède à la vie est perdu ! Il faut les aimer assez... pour en demeurer le maître ! » A ce quiproquo, il y eut un éclat de rire d'autant plus général que cela avait été dit tout à coup, d'un ton violent et révolté, d'un ton qui brisait quelque chose.

Christian reconnaissait la royauté intellectuelle des esprits qui l'entouraient ; mais s'il n'était qu'à la hauteur de leurs cœurs, il en observait plus fraternellement les dépressions et les blessures. Il sentit quelle cruauté il y avait dans ces paroles pour celui-là même qui les avait dites, et l'éclat de rire des autres vint se réfugier et s'éteindre en lui.

Adossé à la fenêtre :

— Est-ce que le temps se couvre ? dit-il ; tantôt on entendait les hirondelles

crier. Il lui semblait sentir un orage monter. Sa question souleva de l'étonnement. Il se retourna; le temps était très égal. Une étoile, en face de lui, vrillait le ciel pur.

## XXIV

— Reste-nous à déjeuner, dit Madeleine, d'une phrase achevée en point d'interrogation ; mais l'interrogation se nouait à un regard priant, auquel Christian n'essaya même pas de résister.

— Et si ce n'est pas convenable, dit-il moqueusement vers Marthe, pendant que Madeleine lui prenait le chapeau des mains.

— Entre amis !

— Tous garçons ! ajouta la petite d'un air comiquement émancipé. Christian viendra avec nous au concours de piano.

Elles s'étaient précipitées à la cuisine et, par la porte entrebâillée, Christian entendit l'entre-choc des casseroles et des plats, les



paroles s'emmêlant en fous rires qui faisaient sauter tous les bouts de phrases.

Madeleine revint :

— Elles ne veulent pas de moi!

Par la fenêtre aux battants écartés, le jardin s'offrait dans une atmosphère de soleil où les arbres baignaient à pleine étalée leur ramure.

— Jusqu'au coude, disait Mad qui s'était assise à côté de Christian, à écouter comme ce soleil faisait éclore des trilles sous les branches. Oh! vois! et se penchant vers le jardin, elle se courba un peu sur lui; une branche avancée avait plongé brusquement; un moinelet, qui venait de faire une apparition inquiète, disparut. On ne les voit pas, les polissons; on ne fait que les entendre. Ne dirait-on pas que c'est le feuillage qui chante?...

Tous ces tri-tri mouillés, ce pétilllement de bulles sonores crevant les unes sous les autres, tissaient une trame de gazouillis, une trame enveloppante qui prenait l'imagination au filet. La porte s'ouvrit brusquement à la voix d'Yvonne :

— Recueillez-vous, ça va venir! Et la

porte se reclaquait. Mais de loin, par les fenêtres ouvertes, on entendit fuser un jet de friture ; puis la voix de Marthe dit très haut :

— Attention !

Madeleine et Christian se regardèrent en souriant. Tous ces bruits d'été s'ensoleillaient en traversant le jardin.

Des sons de piano venaient d'une villa voisine, par dessus le mur. Le visage de Madeleine s'était fixé sous un masque rêveur. Elle prit le poignet de Christian, comme pour saisir son attention et lui montrer du geste ce qu'il fallait écouter.

— Une sonate de Haydn ?

— La sonate d'Yvonne.

Christian écoutait, immobilisé au même sentiment qu'elle, la saine mélodie qui rallie tous les doutes et rassemble les langueurs éparses en une solide prose de musique, une prose délicatement musclée, aux attaches fines et fermes, une prose rythmée de vie, dont la mélodie turgescence de fraîcheur aspire à des joies. Car c'est la chanson des joies terrestres que chante dans son jardin fleuri le cher Haydn. C'est un carré de musique bonne, respirant le rire de vie

à plein cœur; c'est l'été ici, le jeune été; il fait clair, il fait large et doux; la maison est blanche, aux volets verts, en un coin de campagne; les êtres qui l'habitent, mêlés de tout eux à la vivace inconscience des choses, les yeux entrefermés, ne vivent que par le cœur; leur cœur léger surnage à la lumière; les fenêtres se sont ouvertes aux parfums et — suivant ce qui émane d'elles, attirées par le bien qu'elles font et qu'elles reçoivent — des branches familières viennent se frotter aux vitres écartées. C'est l'heure de l'arrosage, de la cueillette et des caresses, et tout le petit jardin envahit la maison...

Le piano s'était tu et le silence, pendant quelques secondes, parut plus profond. Puis la porte s'ouvrit au large: Marthe et Yvonne firent une entrée bruyante avec un plat fumant que Marthe portait haut :

— A table! Christian ici, entre Madeleine et moi; la petite en face! Et la petite qui s'installait répéta en manière de réflexion parlée et comme en savourant un peu de bonheur intime :

— A table, la petite famille.

Le piano s'était ranimé sous un roulement de gammes montantes et descendantes qui balayaient à grands traits mesurés le clavier, et les doigts vigoureux s'abattaient en décision et les notes s'échappaient en interminables rangées de perles dures.

— Elle se déraille! dit la petite avec une mine d'admiration qui signifiait : et fameusement !

— Ça me rappelle ma vocation, dit Mad avec un sourire appelant la moquerie de Christian. Tu ris? Elle a pris tant de formes, n'est-ce pas? C'était la musique alors ou plutôt la virtuosité; j'en étais échevelée.

— Elle passait la journée au piano.

— Je l'assommais, je l'abrutissais, je le tuais, mon pauvre piano. C'est ça qui lui a fait sa voix de grand père. Des gammes comme ça, en ai-je fait? Et puis des exercices lents, des exercices de torture où les doigts tenaces, contorsionnés, crochus, s'obstinent en poses forcées jusqu'à l'exaspération et ploient sous eux les notes, les écrasent, les creusent, les épuisent de son... Ah! je n'étais plus du monde alors,

dit-elle en riant. Je creusais la terre, j'écrasais des pierres, les mains ancrées au clavier, accroupies, contrefaites... Je me suis démis le petit doigt : il en est resté raide. Mais quelle joie aussi de sentir les difficultés vaincues, les doigts frappant net et vite, courant sans trébucher ; les notes répondant au geste et sonnant au moindre effleurement. La volonté s'exaspère. Après des heures de travail fou, il me semblait que j'avais conquis le monde. Je devenais despote !

— Je crois bien, dit Marthe, on ne savait plus par quels mots la prendre ces jours-là.

— C'est si bon de lutter et d'œuvrer et de construire quelque chose de plus fort que soi ! Sentir palpiter de la vie sous ses doigts, pétrir le clavier assoupli, comme si l'on sculptait du piano ; dit-on cela, sculpter du piano ?

— Pourquoi pas ?

— Et puis la petite peur, le frisson du danger, le vertige des courses folles, les sauts à grande distance...

— ... avec le péril des chutes dans le fossé!...

— Et cette délicieuse sensation de l'équilibre, tout petit, tout aigu, tout là-haut, sur presque rien.

— La corde raide!

— Celle de Paganini. C'est cette sensation qui fait que le public halète quand le virtuose est en l'air, et claque à tout rompre, quand il retombe sans rien se casser. L'équilibre, c'est l'harmonie de la pesanteur. Si le virtuose tombait, l'harmonie serait rompue et cela causerait un désagrément physique aux auditeurs.

— Comme de voir un monsieur de travers!...

— Oh! de la philosophie, dit Marthe en faisant une grimace.

Et Christian continuait avec un sourire agaceur :

— Car à cette harmonie des masses se superpose l'harmonie des formes; c'est par les formes que l'équilibre parle aux yeux; elles sont le balancier très élastique et sinueux qui le réalise. Madeleine parlait de sculpter du piano : l'acrobate avec son balancier « sculpte du vide ». Plus il oscille, plus le balancier ébauche de gestes. Ainsi,

plus la passion des œuvres est extérieure, plus le relief et la sinuosité des formes s'accroissent.

— C'est amusant, dit la petite.

— Beethoven..., commença Madeleine.

— De la salade? dit Marthe, c'est nous qui l'avons cueillie.

— Beethoven, reprit Christian en se servant, et avec un regard à Marthe : elle est délicieuse !... Beethoven a réalisé l'équilibre passionnel dans sa presque-immobilité.

— J'allais le dire, fit Mad ; autrement, mais j'allais le dire.

Et elle songeait à sa passion pour des pages de Beethoven qu'elle avait fait lire à Yvonne, religieusement, comme des pages votives. Le piano offrait alors à Madeleine un monde plein et large à parcourir, un monde sous le ciel aussi, mais un monde bien terrestre ; car, par le fait d'imaginer de la vie, on en réalise déjà ; c'est comme si l'on agissait un rêve. Les bonnes heures que Madeleine avait passées là, rêvant en se promenant des doigts ; les pèlerinages d'harmonie qu'elle avait faits et refaits et les lointains voyages, d'une penchée de

l'imagination hors du corps... L'imagination, en rentrant, trouvait la maison toute petite. Elle avait eu là ses premières émotions réelles et elle en retrouvait le jeu naissant dans une élève qu'elle adorait : une enfant à figure longue et pâlotte, qui lui disait d'une voix flûtée : « Ma chérie » et « je vous aime comme de la crème », et qui lui demandait en récompense, quand elle avait été bien sage, la permission d'embrasser « son joli cou ». La tension de ce petit esprit qui se dessillait, était pour la recherche des nuances. Les notes lui importaient moins que ce qu'il y avait entre elles. A peine son cœur battait-il, qu'elle y sentait s'épanouir une harmonie. « Ça c'est de la musique qui aime », disait-elle, et elle distinguait « celle qui aime comme une petite fille ». Elle croyait ne pouvoir faire de plus grande joie à Madeleine que de lui jouer un passage dont elle avait étudié les nuances. Alors, droite au piano, elle s'arrêtait rougissante, n'osant plus ni rien dire, ni détourner la tête.

— Elle rêvera de gloire aussi! disait Christian en songeant aux rêves de Made-



leine, car, si simples et désintéressées qu'elles soient, toutes, à un moment, mêlent des coquetteries de virtuose à la communieuse élévation de leur être. Elles ne le savent pas, mais leur pensée en s'essayant à voler, se prend au filet des sens. Elles pensent prolonger leur âme dans l'absolu : c'est en bouquets de sensualité qu'elles s'épanouissent de toutes leurs papilles au soleil qui réchauffe la terre. Ainsi la caresse imaginale dont elles voudraient atteindre Dieu, retombe sur Elles-mêmes.

— A quelle heure le concours ?

— A deux heures.

— Oh ! vite, dit Yvonne en se levant, il est le quart !...

Christian se leva à son tour.

— Tu viens, n'est-ce pas ? lui dit Madeleine.

— Oui, mais j'ai promis à Max de le voir à deux heures ; je vous rejoindrai là.

— Ne nous rejoins pas trop tard !

Elle le reconduisait jusqu'à l'escalier de la terrasse...

Ils avançaient lentement. Le soleil brûlait l'eau des étangs. Les canards et les cygnes

s'étaient endormis dans leur maisonnette.

— Il fait paresseux aujourd'hui, dit-il d'une voix tombée, en s'arrêtant sur la première marche pour prendre la main de Mad.

## XXV

Il arriva vers la fin du concours. Une élève finissait de jouer des fugues de Bach. Des surveillants étaient collés de dos aux portes, avec le raidissement des gendarmes et des policiers.

— Il y a du monde ?

— C'est comble !

Les couloirs vides enveloppaient d'une courbe de recueillement la salle où s'accomplissait une transsubstantiation. Des sons de piano sensibilisaient le mystère ; ces sons lointains, couverts, tissant, d'un mouvement tranquille, une ligne ornementale à la base du silence, ne tenaient qu'une petite place dans la vie de cette salle, mais on sentait que le clavier était la clef de tension

de tous les nerfs et que chaque période de musique donnait à cette clef un tour de plus.

Des gens, arrivés après lui, étaient montés sans bruit. Ils avaient l'air de solliciteurs que, dans une grande maison, les valets intimident; ils le regardèrent, il les regarda; ils se devisageaient avec cet air mêlé de recueillement et d'effroi qu'on a dans les cathédrales. Christian pensait qu'on allait le supplicier un peu comme les élèves qui étaient sur la sellette. Dans l'air chaud montaient une trépidation et une rumeur de fluides et ces flottées d'électricité qui se dégagent de partout où des masses de corps d'hommes et de choses broient de la vie. La machine humaine fonctionnait à haute pression et, comme dans ces moments de calme effrayant qui préparent un orage, il semblait qu'on entendît sourdement la vie s'accomplir, la vie en substance, dénudée de tout bruit et de tout mouvement.

Il colla l'oreille à un cran de porte; il souleva faiblement le battant, l'ouvrit au quart; une ouvreuse se précipita avec des mots furieux qui l'éveillèrent de sa distrac-

tion; il eut une décharge électrique le long des nerfs, un effraiment nerveux et, achevant sans réfléchir le mouvement, il se sauva dans la salle.

Il était debout sur les marches, accoté à la coque en encorbellement d'une baignoire. Devant lui, du plancher aux étages, le balancement doux et continu des éventails en croisillonnement de souffles et de mouvements paresseux comme l'emmêlement des feuilles en été, quand un vent chaud, qu'on n'entend pas passer, fait saluer les arbustes. La concurrente, droite à son clavier, le corps immobile et sans expression, ne vivant que des mains et du cerveau, jouait une fugue de Bach, une fugue lente et monochrome, de cette musique abstraite, sans gestes. Christian imaginait une élève, avancée seule au tableau, devant sa classe, et démontrant d'un mouvement simple, des théorèmes de sons. Quelle unité supérieure dans cette musique harmonisée de rythmes, dans cette musique faite avec des nombres et qui est la quintessence de ce que la musique peut donner d'idée pure. Aussi la nervosité du public commençait-elle à s'impacienter

de ce calme et à rôder inquiètement autour de cette musique morale, et cela faisait de légères dépressions, des promenées de mouvements dans le champ des têtes, des sillons onduleux comme ceux que le vent promène à la surface des blés. Les phrases tranquilles de la fugue, revenant sans cesse les unes sur les autres, s'enchevêtrant en volutes, enveloppaient de passes hypnotiques l'esprit des auditeurs. Dans des coins, des gens dormaient; chez d'autres, les paupières lourdes avaient cédé à demi sans qu'ils eussent la force de les fermer tout à fait ni de les rouvrir et leur regard atone s'éraillait aux cils, et le remuement et le chancellement de cette foule dont l'attention détachée s'en allait à la dérive, donnaient la sensation indécise de balancement qu'on éprouve à l'entre-pont d'un bateau en marche. La fugue avait abouti à une conclusion en pianissimo comme pour ne pas éveiller les dormeurs; une voix hommasse frappa l'oreille de Christian : « Monsieur, il faut vous asseoir ! » il se retourna : c'était l'ouvreuse de tout à l'heure; il céda à l'injonction de son regard en co-

lère comme si, d'une pesée aux épaules, elle l'avait plié en trois sur un strapontin.

Il aperçut Mad avec sa sœur, pas loin de lui. Elle lui dit un bonjour des yeux, en lui envoyant un geste de joie aux premières mesures du concerto de Hummel qui revivait chaque fois comme un rafraîchissement spirituel. Les conversations s'étaient réveillées dans les loges. Au pied de l'estrade, une dame battait le rythme avec son parasol.

Il regardait, derrière le quatuor qui entourait le piano, cette estrade démeublée s'élevant en pente douce jusqu'à l'orgue, comme une colline blonde, nue et déserte; ce champ aride où croissait naguère la belle végétation beethovenienne. Comme dans une chapelle où l'on a dit de ses meilleures prières, il subissait ici une sensation d'agenouillement, d'envoûtement céleste, un superstitieux respect; il planait là une tonalité spéciale de couleurs et de parfums indissolublement liés à des sonorités de cors et de cordes. Il entendait le thème gonflé, débordant, pleurant de volupté, le thème radieux de mélancolie que chantent

les cors dans l'*andante* de la septième symphonie, ce thème qui se répète et revient sur son écho de peur que sa lumière d'espérance ne s'éteigne;... il songeait aux appels majestueux des cordes dans la cinquième; à la sérénité de l'*Ode à la Joie*... « Ça sent le Beethoven », pensait-il.

Il y avait là — comme toutes les spiritualités retentissent à la terre — un écho sensuel de l'âme tant de fois évoquée et qui était descendue dans les choses et leur avait laissé de sa divinité, et cette divinité surplanait à l'atmosphère un peu trouble de ce jour.

Ses yeux vinrent à celui qui, là-bas, présidait le jury; à celui que Max avait baptisé et qu'ils appelaient entre eux *le vieil empereur*, parce qu'il avait su marquer dans ce temple la place de la foule et l'arrêter au seuil du chœur.

Il était celui en qui la divinité descend; celui qui se tient à l'entrée du ciel. Il faut des fétiches vivants à la foule; elle a besoin de quelqu'un qui recueille son respect pour le porter à Dieu. Il était l'interprète consciencieux des prières de la foule; il avait



confessé l'âme lyrique des anciens peuples et, par la force et le faste d'un autocratisme nécessaire, il avait su garder l'art absolu. Il avait ses desservants, ses enfants de chœur. Tous ceux qui l'entouraient, montraient aux profanes un peu de son prestige. Si quelqu'un, parmi eux, voulait se faire, à sa façon, plus grand que lui, d'une parole brève il cassait ce morceau de volonté, et celui qui s'en trouvait blessé ne montrait pas sa blessure.

Les prudents se contentaient de ramasser les miettes tombées d'une autorité dont ils se faisaient forts devant la foule, et de ce côté il laissait volontiers croître et monter en graine les mauvaises plantes, et les petits ronger les bords du fromage, et leur envie prendre du ventre, et leur vanité parler aux importuns comme les suisses d'église parlent aux chiens. C'était sa façon de planter de ronces et de chardons les bords de la route et de mettre du verre cassé sur les murs. Les barbares peuvent arrêter les barbares; quand on place des gendarmes en barricade à la foule, on ne leur recommande pas les belles manières. Il fallait

donner à l'abord de la maison un décor de discipline. Il fallait que cette maison eût l'aspect de celles où l'on enferme et où l'on punit. Les portiers avaient l'air à la fois de pions et de geôliers. On ne pouvait entrer là ni en sortir comme on voulait. Dans cette façade incorruptible, les portes retombées, bouches de mutisme dans une figure de mystère, affolaient la majorité de ceux qui n'avaient pas pu entrer. Il faisait une chaleur de juillet, une de ces chaleurs visibles qui brûlent les pierres et font danser les vibrations dans l'air et, devant la porte, des gens attendaient encore et leurs désirs ramassés, agenouillés sur les marches, trouvaient vide la forêt avec ses fraîcheurs d'ombre et les étangs qui mouillent d'un paresseux afflux le bord des pelouses savoureuses où l'herbe croque et, dans la salle, pendant cela, des gens accablés regardaient suppliamment les portes sur eux recloses et souffraient des douleurs de captifs.

Aussi quelles volées de dévotions avides venaient cogner la foule à ces murs; cette foule venait s'encager là comme une bête

charmée, et dès que le maître apparaissait, le chapeau à la main, sa figure de pierre aux paupières mortes dans ses cheveux blancs tombants, les ondes de bruit reculaient, reculaient à l'infini; le silence s'aplanissait, toute vie matérielle s'écartait de lui, s'éteignait autour de lui comme pour faire le champ plus vaste à son être.

Christian rencontra un regard de reproche : « Tu n'écoutes pas ! » lui disait un geste de Madeleine ; « vois comme cette petite est gentille » ; c'était la dernière concurrente, la favorite ; elle commençait un prélude de Bach.

Elle avait la grâce enfant des jeunes Baviennes dont la peau d'ambre blonde a cette matité qui pose un reflet d'ombre au visage et qui voile les yeux. Ces yeux étaient grands et bleus nuancés d'humidité; le front pur; les cheveux blonds crépus, des cheveux en crêpe de lin. Les manches évasées dénudaient l'avant-bras maigre où l'os du poignet trop saillant distendait la peau tendre et rosée. La main, pour être un peu amaigrie et souffrante, n'avait rien perdu de ses proportions. Ses doigts, qui

pouvaient prendre un écart démesuré, repliés, demeuraient petits ; d'une agilité fine, originale, presque dédaigneuse à fleurer la période, ils conservaient l'instinct de la structure rythmique. Ils faisaient sonner puissamment les basses, d'un geste de domption, et quand le chant des cordes se creusait de tendresse sous ces doigts nerveux, elle, surmontant une émotion passagère, demeurait grave au cœur de la pensée.

Le vieil empereur à barbe blanche, avec sa cour de jurés, le regard sous les paupières abaissées, comme fermées, lisait le texte du prélude, puis de la fugue. A sa droite, une dame ; à sa gauche, un vieux monsieur.

La dame, jeune encore, élégante et qui avait le souci de la grâce dans le geste, se complaisait à la délicatesse du jeu de la petite Batavienne. Elle avait, d'une invitation coquette, attiré vers elle le cahier. Le vieux monsieur ne voyait que l'extrémité des feuillets et ses yeux clignotaient de fatigue. La figure pâle du vieil empereur s'éclairait aux passages aimés, s'éclairait d'en haut ;

un sourire d'extase intime desserrait un peu ses lèvres, sa tête battait le rythme et sa main sculptait la mélodie d'un geste onctueux de prêtre ; il reconnaissait tantôt les faiblesses, les fautes de l'élève à qui la peur descend dans les doigts, tantôt les qualités aperçues, devinées, affirmées sous une impulsion d'énergie nerveuse et, d'une remarque, d'un geste, il soulignait à ses assesseurs ces petites relativités, les rapprochait en leur esprit, nuançant et mettant à son plan de valeur tout un jeu, un talent, une nature, et il éprouvait sans doute une joie d'analyste à voir ces fleurs de vie se développer suivant ses divinations ; une joie d'horticulteur vérifiant l'excellence de ses procédés de culture. Souvent il parlait haut. N'était-il pas chez lui parmi ce décor d'objets que lui faisait la foule ? Ses deux invités par privilège parlaient et souriaient comme lui, un peu moins que lui, et leurs visages exprimaient ses pensées. C'étaient deux figures d'appui, deux témoins de cérémonie et, derrière sa chaise, derrière leurs chaises, s'étagaient en groupe de fond quelques têtes silencieuses.

L'élève s'arrêta sans bruit, sans mouvement, comme elle avait commencé. Le jury lui demandait une troisième fugue et, les paupières relevées, la figure grave d'immobilité, le Maître dit : « Ré majeur ! » La petite, troublée, n'avait pas compris, il répéta : « Ré majeur ». Elle parut déconcertée, lut les premières mesures, essaya de se recueillir et commença fiévreusement, les doigts mal affermis, un thème rapide. Alors, lui, qui avait repris une expression de bonté calme et de bien-être, se tourna vers l'un des jurés du fond de la loge ; ses lèvres remuèrent, le juré s'inclina. Christian, dont le regard venait de frôler Madeleine, la sentait douloureusement nerveuse, cramponnée de toute son âme à ce clavier où les petits doigts évoluaient : « On dirait que Mad a peur » pensait-il. A ce moment il y eut comme quelque chose de brisé ; les dernières notes d'un trait tombèrent dans le vide : la petite s'arrêta comme un automate. Du mouvement instinctif dont on se relève, elle essaya de reprendre le trait, puis elle comprit, ses mains s'affaissèrent. Un murmure de cata-

strophe courut à la foule. Le visage de Madeleine s'était couvert de tristesse. Christian, en la regardant, sentit son cœur se serrer, et, pendant que la petite, le cahier devant elle, raccommo- dait la fugue de ses pauvres doigts amollis par du désespoir et qui allaient comme on va, quand on n'espère plus rien au bout du chemin, il songeait au casse-cou du virtuose sur la corde raide ; ici la corde raide était une mémoire ; la mémoire trop tendue avait sauté et cela faisait cette angoisse que donne, dans le tourbillon d'une course, un cheval passant la selle vide, les étriers ballants, pendant que, la mort dans les yeux, la foule cherche à la piste le corps du jockey tombé. La petite n'avait rien de cassé que son courage et ses forces de corps et d'âme ; ses forces de toute une année s'étaient éparpillées au vent d'un hasard.

— « Car c'est un hasard, ça ! » disait Mad, auprès de qui Christian venait de s'asseoir. La petite, sa dernière note jouée, s'était enfuie en pleurant.

— Tu verras, on ne lui donnera pas son prix. C'est injuste, c'est une petite artiste, vois-tu, et d'une sensibilité !

Et Mad avait des larmes, des larmes de pitié et de colère. Lui souriait.

— Ça te fait rire? et Christian, faisant fondre d'un long regard son indignation, lui dit :

— Pourquoi pas? Je l'aime mieux ainsi, cette petiote!

Sous ce regard, les idées de Madeleine se déplaçaient doucement et changeaient de point de vue.

La loge du jury était vide; la salle en ce désarroi des moments de délibération. Qu'il s'agisse d'un prix à décerner, d'une tête à couper, ce sont les toujours mêmes trames voluptueuses que le public cherche à ces suspensions, en point de spasme, avant la fin. C'est ici la cadence où repassent en ramassis, à bavardage que veux-tu, toutes les émotions; la cadence en notes aiguës dont on exaspère l'acuité par le frottement des voix et le frottement des regards.

Le vent était au drame et la volupté en devenait plus intense. Au fond des cœurs, il y avait, toute prête, de la pitié pour la petite qui avait râté sa fugue, mais, en attendant de savoir, les visages consternés sa-



vouraient leurs craintes et jouissaient de l'interminable attente ; des gamines des petites classes avaient la figure sévère ; le désir du prix leur semblait le suprême désir, celui qu'on place aux limites de l'être ; le prix c'est l'idole ; quand l'idole tombe, le ciel de gloire est vide.

Yvonne était arrêtée à l'écart avec un petit violoniste à culottes courtes et à cheveux longs, qui lui donnait des explications administratives sur la manière de distribuer les points ; tous ces faits et ce positivisme imposaient à cette petite rêveuse ; elle écoutait en admiration et croyait entendre un homme. Par moments, ceux qui venaient et ceux qui allaient par les couloirs se bousculaient, d'une poussée folle, vers les portes de la salle : « Le jury ! » mais la petite porte au mystère demeurait close.

La rentrée du jury surprit la foule dans ce désordre, dans ce va-et-vient.

Les jurés amenaient les fronts calmes de la satisfaction du devoir accompli. Quand le secrétaire, à la rampe, eut commencé à lire d'une voix faible, sur une feuille tremblotante le verdict, Madeleine, qui était

devenue pâle, saisit la main de Christian et la serra nerveusement. Le vieil empereur, debout à l'avant de sa loge, souriait maintenant aux heureuses, les félicitait en leur tenant les mains et son sourire éclairait leur joie.

Le secrétaire lut plus distinctement : « Rappel du deuxième prix avec distinction est accordé à M<sup>lle</sup>.... »

La fin de la phrase fut assaillie d'applaudissements et de cris ; le public manifestait sa pitié. Une sonnerie de cloche jetée à coups brutaux dans ce tumulte finit par le dominer ; les applaudissements allaient recommencer quand le vieil empereur, avec un mouvement du corps en avant et les lèvres crispées, proféra une menace d'expulsion ; les applaudisseurs n'achevèrent pas leur geste ; les mains furent clouées aux mains ; la foule immobilisée de stupeur, le dépit s'échappant en un peu de rire et de murmure sous le silence. La figure rassérénée, patiemment, il attendait la petite qui ne voulait pas venir. On vit sa robe blanche apparaître, se retirer, revenir, puis la figurette délicate et pâle ; il lui fal-

lait traverser toute l'estrade. Elle essaya de sourire, mourant de honte, abandonnée devant toute cette foule. Elle fut reprise de sanglots avant d'arriver au bout; ses épaules étaient secouées d'un mouvement convulsif pendant qu'il lui parlait longuement. Elle s'était détournée du public, et Madeleine, les yeux pleins de larmes, disait maintenant avec une exagération enfantine : « C'est vrai qu'elle vaut mieux que toutes celles qui ont des prix! »

## XXVI

Portés par cette foule vibrante d'émotion jusqu'à la cour intérieure où se déversaient pêle-mêle les enthousiasmes, les joies glorieuses et les désespoirs navrants, comme celui de la petite pianiste qui pleurait à chaudes larmes dans un fouillis de robes blanches, ils trouvèrent Max à la grille. Max leur proposa d'aller au bois.

— Oh! oui, souper au bois! dit Yvonne en sautant de joie. Nous mangerons des omelettes soufflées!

— Alors il faut que nous allions chercher Frilotte! dit Marthe. Un tram passait. Ils y montèrent. Max et Christian étaient restés debout sur la plateforme,

— Tu as eu une bonne idée, dit

Christian. Ces effluves de foule vous prennent, vous absorbent. Ça vous englué l'esprit. J'en ai les nerfs gros et l'âme tout épaissie. C'est trop de vie sentimentale à la fois. Le mouvement du tram accentuait en lui un chant tournant et langoureux qui n'était que dans sa chair et dont il ne pouvait pas se délivrer. Il voyait le profil de Madeleine. Elle ne parlait pas. Elle avait sa figure de souffrance. Elle se laissait emmener d'un air consterné avec quelque grand malheur en elle. Il eut envie de lui sourire et la regarda plus fort. Avait-elle senti ce regard? Elle tourna la figure vers lui et, comme une enfant surprise au milieu de sa bouderie, elle sourit pour s'excuser en lui demandant des yeux :

— Est-ce que je ne dois pas être triste?

Le tram roulait dans l'ombre des marronniers. La voie s'accotait à l'avenue. L'avenue courait en corniche au plateau de la colline dont le pied se baignait dans les étangs. D'ici le regard versait dans la vallée.

— La maison! Voyez-vous la maison, s'écria Yvonne en se dressant du banc. On apercevait la maison, à mi-côte, dans sa

mante de feuillage. Sur l'étang, les canards et les cygnes dormaient toujours. On descendit. Marthe et Yvonne avec Max, coururent chercher Frilotte, pendant que Madeleine et Christian continuaient lentement vers le bois qui était proche.

— Eh bien, si ! j'ai envie d'être triste, dit tout à coup Madeleine avec un mouvement grognon.

Et Christian moqueusement :

— Tu désespères de toi parce que la petite n'a pas eu son prix ?

Elle eut un haussement d'épaules et, ramenant à elle sa pensée, elle dit d'une voix plus basse :

— Je voudrais être morte !

— C'est ça qui serait reposant, dit Christian du ton dont il se serait parlé à lui-même et, par cette phrase de mélancolie qui se moquait de cette pensée romanesque sans la contredire, il la fit dériver doucement de ses idées.

— Est-ce qu'il ne va pas pleuvoir ? dit-elle.

— Non, ça se lève. Vois comme les oiseaux remontent avec les nuages ; vois

comme ils redeviennent petits et revolent joyeusement là-haut.

Elle se retourna :

— Les voilà.

— Qui ?

— Les autres !

Ils entraient dans le bois.

— Regarde, on arrose !

Un jet radieux s'élançait d'un des bords de la route pour aller, à l'autre bord, saluer le soleil, d'une chute longuement arc-en-ciellée. La colonne prismée sombra de sa hauteur, s'affaissa, molle, serpentante et frangée, dans le massif, en laissant du bleu paon et du violet au feuillage.

— C'était joli, dit Mad et, avec un rire frissonnant : Oh ! ça spitte ! En s'engageant dans un chemin couvert, ils se sentaient un peu arrosés par l'éclatgouttement des branches.

Puis Madeleine ne dit plus rien, s'entretenant toute de sensations.

Bien qu'il ne fût pas tard, de la fraîcheur tombait déjà.

Elle fit le geste de frissonner.

— As-tu froid ?

— Non, c'est bon.

Tout à coup, elle sursauta en entendant dans un fourré un froissement de feuilles :

— Est-ce bien ce chemin ci ? Il est si profond, dit-elle en faisant son visage de terreur.

— Au lac ! cria Yvonne qui venait à eux !

— Peureuse, dit Christian, peureuse de tout.

Elle souriait, pas plus honteuse qu'une enfant :

— Le paysage m'intimide. Il me semble que le paysage a des regards !

Elle prit le bras de Christian. A mesure qu'ils avançaient, Christian voyait le bien-être colorer de vie ses traits et remonter en ses yeux. Yvonne courait, harcelée par Frilotte qui avait peur qu'elle ne se perdît chaque fois qu'elle s'enfonçait sous le bois. Marthe et Max marchaient les derniers en causant sérieusement. Christian regardait devant lui, la pensée aux écoutes. Ils arrivaient au bout du chemin.

— Oh ! les belles pelouses là-bas. C'est le lac ? Comme le chemin était court ! et se serrant à lui : Je suis toute consolée !



Sur le lac, une barquette en réduction, tout au loin, sans presque bouger de place, soulevait et resoulevait d'accord ses deux rames pareilles aux antennes d'un insecte paresseux. Le jour coulait à l'eau en l'effleurant d'un titillement de lumière.

— On dirait que le lac a la chair de poule ! dit Yvonne, ça donne froid... brrr!! je grelotte. Et elle courut vers les autres qui avaient repris un chemin en contour, pour leur demander un châle.

— Regardons encore, dit Madeleine.

On entendit la voix déjà amortie de Marthe qui disait : petite sottie ! et puis la voix d'Yvonne dont la réponse venait de plus loin. A travers les pelouses qui encerclaient le lac, marchait une rangée de femmes en jupes claires avec, en traits d'union, deux petites robes roses d'enfants. De larges rubans noirs, tombant des tailles, flottaient au vent ; les têtes s'obombaient de « baigneuses » cravatées de mousseline. Des bouquets de genêts saillant des bustes, cachaient les visages. La rangée claire descendait vers le lac en traçant à grand cercle son chemin par les pelouses ; les jupes traî-

naient avec une caresse flâneuse à l'herbe, et s'enfonçaient à la pente. Les petites robes roses s'éclipsèrent. La rangée dont on ne voyait plus que les bustes en contre-bas de la pelouse, disparut à l'angle d'un buisson. Les bouquets de genêts s'en allaient en stries d'or derrière la claire-voie des branches.

Ils reprirent, à leur tour, le chemin en lacis au loin duquel les autres avaient disparu. Le chemin serpentait, gaminait, s'ouvrant, par surprise, en clairières, au vert doré des pelouses, puis, reprenant les promeneurs dans son ombre. D'autres chemins le coupaient et, comme chacun apparaissait en surprise à chacun dans le dédale des bouquets d'arbres, c'étaient de brusques silences, face à face, avec de l'insistance dans le regard.

Dans le tremblement de jour qui se faisait sous le couvert où les nuances de vert et de jaune, heurtées d'ombre, jouaient au clair-obscur, tout se perdait, se mobilisait, comme au miroitement d'une glace et, dans ce calme mouvant, passaient des voix d'enfants qui semblaient venir de très loin et

dont les éclats légers retournaient s'éparpiller à la reculée de l'air sonore.

Ils marchaient en appuyant leur marche à la lisière de la forêt. Ils marchaient dans de longs silences en écoutant le frisselis du feuillage et le craquèlement des roues de voiture au gravier des grandes allées. Christian éprouvait du bonheur à s'enfermer avec Mad dans ce bois, sous un toit de branches. Il y garait sa pensée; il y garait ses yeux de la lumière, les calmait au demi-jour, les reposait à la terre couverte.

— Sens-tu la bonne odeur? disait Madeleine en humant un lourd parfum de feuilles sèches que traversait par bouffées la senteur des gazons crus coupés ras. Et, comme Christian la regardait en riant :

J'en prends pour vous aussi, poète! A quoi rêvez-vous pour ne pas sentir ces bons parfums-là?

— Mais je les sens, Mad!

— A quoi penses-tu?

— A ce que tu ressens.

## XXVII

Ils ne revinrent qu'au soir.

C'était un soir de lune ; la lune, haussée dans le ciel, avait commencé ses aspersions. Il se faisait une crue lente de lumière pour inonder la terre et, à mesure que l'inondation s'étendait, s'étendait le silence fluide, vibrant, chantant, comme une percantation de silence du fond des eaux de lune, et les choses redevenaient des êtres et la vie rebougeait sous la mort.

La forêt s'était déplacée comme pour désorienter les survivants du jour ; elle semblait se mouvoir. Les arbres étaient de grands corps fantastiques dont les branches faisaient des gestes. Les chemins qu'on

croyait prendre glissaient à droite ou à gauche du regard. On voyait des entrées de chemins disparaître en courbes nacrées au détour des massifs comme des traînes de clarté sous des porches d'obscurité. On en voyait de furtives, à travers les taillis, passer, légères et sautillantes, derrière la grille des branches, avec des reflets rieurs, des entailles et des hachures d'ombre. Par ces chemins, dans la fermentation de lumière, le peuple joueur des sylvomimes qui fait tant peur aux jeunes filles, poursuivait des bruits de pas en allés et de paroles évanouies. Des arbustes se dressaient en torchères; des voiles, drapés des ramures, décoraient la forêt d'étendues nouvelles; des branches faisaient le geste de les arroser de rayons; des moulins de lune d'artifice giroyaient au bout de ces branches et, par des déchirures obliques du paysage, de la lune retombée tourbillonnait.

La forêt s'était fluidifiée en fantômes de lumière et d'ombre. La forêt s'était enfeuillagée de vapeurs de lune ondées à la terre comme une chevelure de nuit. A la lisière, le ciel s'abaissait comme pour

mieux enfermer cette forêt de paradis et des arbustes nains se bousculaient à la prière :

— Vois comme ils penchent la tête, disait Madeleine. Et, en effet, les arbustes, pressés en troupeau d'adoration, semblaient s'agenouiller, en inclinant tous la tête vers un même coin du ciel, pendant qu'un murmure égal et doux rasait l'herbe.

— On dirait que la terre pense!... Est-ce que je pense moi?

Christian, après avoir laissé tomber du silence sur l'interrogation de Madeleine, dit :

— Je ne sais pas comment *cela* s'appelle chez toi...

Elle écoutait, étonnée et inquiète.

— ... Mais je sais que tu m'apportes beaucoup à penser. Auprès de toi je me sens enveloppé de méditation.

Ces mots avaient fait rentrer le bonheur en elle.

— Oui, Christian? fit-elle en se serrant à lui.

Christian la regardait avec un peu de frisson. Elle releva vers lui des yeux reli-

gieux voilés de sourire moqueur et lui dit d'une voix prosternée...

— Seigneur, je me confie à vous. Et Christian, lui reprenant de ce regard et de ce sourire :

— Oh ! Mad, Mad, c'est le ciel et la terre qui communient dans vos yeux.

— Quand tu me regardes ! dit-elle à voix basse.

Yvonne accourut vers eux.

— Mad ! Christian ! Savez-vous bien que c'est après-demain que nous partons pour la mer ! Quelle chance, quelle chance !

— Christian nous accompagne, n'est-ce pas, dit Marthe qui l'avait rejointe ?

— Jusqu'à Flessingue seulement.

Elle se tourna vers Max :

— Venez-vous aussi ?

— Cela me tentait, dit-il, Christian me l'avait offert, mais !...

Il marchait à côté de Marthe. Ils s'étaient remis à marcher en avant.

Ils redescendaient vers les étangs le long desquels roulait le train vicinal ; ses voitures illuminées couraient derrière les arbres ; leur mirage s'enfonçait dans l'eau

---

et l'eau se rendormait sur un roulement de grosses chaînes qui se perdait de profondeur en profondeur.

On apercevait, dans un massif d'ombre, la fenêtre de Madeleine, aux vitres écorniflées et bosselées par la lune.



## XXVIII

Le surlendemain, un jour étrange, Christian était, ou avait l'illusion d'être sur le pont du *Walcheren*, appuyé avec Madeleine au garde-fou, à regarder passer l'eau et le paysage des rives. Le *Walcheren* pointait décidivement, l'éperon haut. Il glissait, haletant d'une trépidation serrée qui secouait en cliquotis les objets des cabines et battait de pulsations rapides le plancher du pont. Il nageait dur, enlevant dans ses aubes, avec ce bruit goulu de l'eau prise à grandes brassées, des paquets qu'il rejetait en mousse bruissante.

Cette eau, arrachée du fond du fleuve, ainsi surprise et troublée en sa mélancolie, dans l'éperdu frisson de la secousse s'élan-

çait à l'arrière comme pour s'y accrocher, et puis, lasse, aplanie, s'abandonnait à la distance et, d'une allure prieuse et douce, serpentait dans le sillage du bateau; et cela faisait, à perte de vue, une onduleuse écharpe blanche sur laquelle, par instants, se levait de la lumière.

— On dirait la lessive du Père Neptune! disait Yvonne.

Mais, de plus épais nuages achevèrent d'oblitérer le soleil. Une chape envahit tout le paysage. Le peu de coloris qui animait la ligne des terres s'éteignit et la verdure des rives ne fut plus qu'une ligne lourde d'encre de chine collée à l'horizon.

L'eau prit des tons de plomb et de mercure, puis des tons saumâtres.

— Un peu de tangage! Sens-tu le plancher qui s'élève et s'abaisse à nos semelles?

L'Escaut houlait doucement.

Le *Walcheren* marchait droit à une digue gazonneuse de laquelle venait de se détacher une barquette noire à deux rames. Une clameur enrouée fit tressauter Madeleine et, de la machine, s'échappa un jet de vapeur.

— C'est pour les avertir, dit Yvonne, qui courait d'un côté à l'autre du pont en se penchant sur la balustrade.

Le *Walcheren*, alentissant sa marche, virait nonchalamment comme à la dérive; la barquette venait à lui. Elle amenait, à rez-d'eau, ses deux rameurs et une femme assise raidement à égale distance des bords. Un escalier s'abattit au flanc du bateau; la barquette accosta le bateau comme par-dessous. Il y eut un bruit de heurt bord à bord et de clapotis; la femme apparut, hissée par les matelots et, du même mouvement doux dont ils s'étaient joints, le petit bateau et le grand se disjoignirent lentement.

— C'était donc une station ?

— Oui, c'était Borselen. Une station faite d'une cabane basse quasi-aveugle, comme la douane en sème au long des côtes, et d'un mât à signaux; un de ces coins de « bout du monde » derrière lesquels on pressent le désert et la désolation.

La barquette, laissée loin au milieu du fleuve où elle semblait bouger à peine, s'efforçait de regagner la digue.

Le *Walcheren* avait repris sa marche frémissante à travers de nouvelles plaines d'eau circulairement bornées de toutes parts.

Une petite brise, tendue encore par la marche rapide, gonflait les blouses des matelots, faisait frissonner leurs barbes molles et voleter leurs cheveux ; et la discontinuité de cette route d'eau, l'étrangeté de ce continuel pointage du bateau vers des terres qu'on ne touchait jamais, donnaient quelque chose de surnaturel à ce voyage.

Christian était-il là où il croyait être ? Il posa la main sur la main de Mad qui le regarda profondément. Il sentit qu'ils étaient ensemble, mais il n'eut pas la sensation de l'endroit où ils étaient.

L'avait-il faite, en somme, cette excursion ou l'avait-il rêvée ?

Comme il s'était trouvé le matin, presque au réveil, sur ce pont de bateau, en plein Escaut, il se retrouvait, le soir même, en ville, sans avoir eu le temps d'être ailleurs. Il n'avait pas perdu le contact des rues et des gens d'ici. Ce retour ne le dépaysait pas. La métamorphose du paysage avait été

à la fois si vive et si rapide qu'elle n'avait affecté que son imagination. Il n'avait pas eu l'impression d'un déplacement de son corps. Ce n'avait été qu'une vision passagère, un peu d'oubli accordé aux sensations de tous les jours.

Il avait dit « au revoir » à Mad à Flessingue. Il avait vu repasser sous ses yeux la même eau plus froide et ses rives plus mélancoliques au soir venant. Cette eau et ces rives remontaient la pente du jour. Et il était triste de se retrouver obstinément ici, après avoir cru être ailleurs, après avoir cru « réaliser sa nostalgie ».

Il gardait, imprimées au souvenir, des images de ce rêve.

Le visage de Madeleine, grisé de plein air, avec une mèche folle que le vent lui rabattait constamment sur l'œil gauche. Ses grands yeux, mélancolisés par la pensée de la séparation, demeuraient vivement en lui. Il pensait n'avoir bien vu que là ces yeux dans lesquels glissait silencieusement le paysage de la rive.

En se sentant dévoter de la terre, comme s'il partait avec elle pour le lointain « tou-

jours », il avait revu d'imagination le pays qui allait s'ouvrir...

Les routes infiniment monotones de douceur, les routes briquetées, unies et régulières, au long desquelles on a tiré des rideaux de peupliers qui s'emmêlent en massifs aux flexions moëlleuses du chemin. Il en sort un être mignon au dessin primitif, à l'attitude hiératique, porté à fleur de terre par ses jupes bombantes ; une béguine de délicieuse fantaisie, une béguine colorée de blanc, de noir mat et de bleu zélandais, qui fait ressembler le chemin au préau vert-riant d'un cloître à ciel ouvert, un cloître bouddhiste où la seule règle serait celle du silence ; car tout est silencieux dans cette campagne de supersensualité méditative.

La béguine qui venait de l'éloignement, la tête basse, en approchant relève la tête, et la prieuse devient rieuse effrontément. Mais ce rire même est silencieux et la pénètre, et les saluts sont doux qu'elle gesticule de ses bras à demi-nus dont les manches, serrées au-dessus du coude, lui font la chair rose cru et la peau piquée de sang.

Du vent caressant fait passer dans les arbres un chuchotement de rires, un chuchotement gamin qui poursuit les passants. Les arbres s'entrefrôlent et, frissonnants de vie heureuse, on dirait qu'ils se retiennent de dire aux nouveaux-venus le secret du paysage et la surprise d'immensité qui les attend là-bas : La mer ! Madeleine va voir la mer pour la première fois ! Elle traversera ce pays simple et doux comme une prière d'enfant qui mène à l'infini de la pensée. La route en guirlande, prenant déjà ce balancement d'un navire qui démarre, la bercera, l'indéfinisera jusqu'à ce qu'elle soit toute dépaysée d'elle-même. Alors, sans mouvement, comme se font les choses d'enchantement, les rideaux vont s'écarter, s'évaser, désenfermer le paysage. La route va s'épanouir au mystère, y déversant la méditation recueillie pendant le long trajet. Madeleine n'entendra aucun bruit de chute. Elle remarquera seulement autour d'elle comme un changement d'accord et que le chuchotement rieur des peupliers vient de s'éteindre sous cette imposante pédale d'harmonies qu'un poète

appelait le grand jeu du silence. Elle demeurera domptée par la grandeur étrange de ce chant; elle reculera, apeurée de sentir l'odorante fraîcheur de l'immensité sur elle; puis, grisée par les voix claires de l'eau, elle reviendra au seuil de l'eau, regarder sans réflexion la nappe argentée, la nappe penchante comme le débord d'un fleuve déjeté. Un peu d'eau de cette eau infinie lui coulera aux semelles, si humblement qu'il faudra qu'elle se penche pour y tremper la main. Elle éprouvera de la volupté à y abandonner son regard et quelque chose de plus que son regard. Elle songera au miracle possible d'une femme glissant agenouillée, légère, à flots de l'eau montante, jusqu'aux brouillards du ciel de « l'autre rive ».

A son embouchure, l'Escaut se débonde, développe désordonnément son lit. Abandonnant le fils d'un fleuve, il accourt épandu en marée et ressemble, par les gros temps, à un lac grondant sourd qui va se démonter sous la tempête, ou à ces formidables nappes d'inondation, mal assises et battant les terres ensevelies dont n'émerge au loin qu'un relai désolé.



Le temps s'assombrissait de plus en plus, augmentant la tristesse de Christian. Flesingue apparaissait déjà. Là était le point de séparation. Le départ ne se prolongerait pas pour lui. Ce « là-bas » l'arrêterait forcément au pied de l'espace pendant qu'elle continuerait de voguer, à la dérive de toute volonté, vers une vie nouvelle de sensations et de pensées.

— A quoi rêves-tu ? lui avait dit Mad.

Mais comment lui expliquer cela ? Madeleine demandait souvent à Christian : Est-ce que je puis comprendre tout ce que tu comprends ? Et lui, ressentait-il tout ce qu'elle ressentait ? N'apercevait-elle pas, à l'autre rive, des lumières si étrangères à notre monde qu'elle ne pouvait pas en dire la vision ?

En revivant ces impressions, comme pour en éclairer le souvenir, Christian levait le visage à la lumière. Le dépaysement qui ne s'était pas fait autour de lui se faisait maintenant en lui. Mad était-elle partie ? Il en doutait et la première chose qu'il projeta pour le lendemain fut une promenade à la villa... une promenade seulement pour endormir ses doutes.

Le lendemain il ne la fit pas, peut-être par paresse d'action — car une grande paresse l'avait envahi — peut-être pour rester sous son impression de rêve; peut-être aussi parce que sa raison avait remis les choses à leur place et retrouvé une certitude. La mécanique de la raison nous trace au moins le schème d'une certitude. Elle est l'imagination des positivistes ou de ceux qui veulent l'être.

En raison, comme en algèbre, il y a beaucoup de vérités possibles; elles ont ceci de bon qu'elles sont toutes évidentes. Il suffit de mener logiquement le problème; et Christian se sentait disposé à vivre algébriquement. Pousser le verrou à toutes les portes mystérieuses de la pensée. Faire le repos partout, le repos dominical. Ne laisser ouverte que la case d'avant, la petite case aux machines, et vivre par formules qui s'engrènent comme les jours en semaines.

## XXIX

C'est de cet esprit-là, qu'assis à l'entrée d'une taverne des Galeries, en attendant Max, « il regardait passer le temps, » car tout ce qu'il y voyait de gens et de choses ne lui semblait que les formes du temps qui passe.

Il regardait passer le temps comme, l'autre soir, du pont du bateau qui le ramenait, il avait regardé passer l'eau. C'était de la vie en retour qu'il prenait là comme on prend l'air, dans une rêverie qui se traîne, une rêverie à rez de chair, toute en vapeurs de sensations.

Des passants silencieux aux regards d'hypnotisés, ceux qui allaient, ceux qui

revenaient, s'endormant au glissement de leurs pas sur les dalles.

Dans l'air, sur les choses et sur les visages, la buée de chaleur, le lourd et orageux silence des pleins jours d'été. La lumière blanche du vitrage aiguissait ce malaise.

On entendait comme un écho d'absence.

A la porte du théâtre aux vitres ensommeillées de poussière, deux affiches fanées, leurs bandes jaunes en sautoir : Clôture ! Clôture ! Et, de dessous la bande, apparaissaient, par morceaux, des noms en allés d'une féerie éteinte, musique de...

Deux personnes vinrent s'asseoir en face de lui.

Trois heures ; des touristes mangeaient, tout harnachés, de l'air hâtif de gens qui ont un billet circulaire ; leur agitation était comique dans ce silence et dans cette langueur. Deux joueurs de l'hiver, attablés devant des dominos épandus, mêlaient leur jeu et, de cette frottée paresseuse, montèrent des passes sonores, d'une sonorité chaude, molle, qui s'alentit en se dissolvant au soleil ; puis, le choc dur du domino sur le marbre : je pose ! et Chris-

tian vit s'abattre le rectangle d'ivoire piqué de ses douze yeux fous, ces yeux en raisins de Corinthe, ahuris et pitoyables. Un vieux monsieur et une vieille dame entrèrent avec précaution; ils renversèrent une chaise, ce qui réveilla trois garçons qui dormaient dans trois coins. Un coup de timbre! « Limonade, groseille, framboise, maitrank! » Le vieux monsieur, les jambes écartées, les mains superposées sur le pommeau de sa canne, écoutait. La vieille dame qui avait dénoué les brides de son chapeau, s'épongeait les joues et le dessous du menton; elle n'avait pas entendu :

Le garçon répéta...

Max regardait passer des Anglaises en corsages blancs froncés sous une ceinture de cuir, un chapuscule marin posé sur le devant de la tête; une tribu accomplissant sacerdotalement son tour de continent. Il les regardait passer. L'aînée portait des lunettes à verres nus. Il regardait les minutes glisser longues sur des figures inconnues, des figures étrangères, têtes nimbées d'horizon, promeneuses de lointain, passeuses de temps et d'espace à travers l'étendue. Il

passait des femmes, des jeunes filles, habillées à la dix-septième siècle, avec des jupes longues, traînantes, ployant au sol, des gants longs à la Médicis, des cheveux lourds, lascifs, couvrant le bord de l'oreille et se tassant dans la nuque; plus belles, plus tentantes dans cet isolement où elles allaient, un peu tristes, d'une allure lasse, par les rues où tout semblait se désintéresser d'elles, sauf quelques rares demeurants, en retraite d'existence, pour lesquels l'absence de la grande foule est une villégiature morale. Tour à tour, elles passaient dans le cadre de la baie ouverte où l'on eut dit qu'elles ralentissaient leur allure, et leurs yeux de rêve s'attachaient... Il regardait venir ces femmes impersonnelles; obsédé, attiré, les suivait du désir, pensant voir revenir toujours la même femme réminiscente de tendresse.

Le vieux monsieur et la vieille dame, devant leurs verres de limonade presque intacts, gardaient leur pose guindée. Ils n'avaient pas encore trouvé l'attitude et le geste qui rattachent l'homme à un milieu. Ils avaient la figure levée; le vieux mon-

sieur expliquait l'architecture des façades ; ils parlaient à mi-voix, leurs têtes de longénaïres mal harmonisées à ce décor banal et transitoire.

Venu de loin d'ici et de loin d'aujourd'hui, Christian aussi, voyait les choses pour la première fois.

Mayette, assise en face de lui depuis tout à l'heure, le regardait patiemment. La figure de Christian s'anima comme s'il retrouvait, dans une ville étrangère, une amitié oubliée.

— Je te croyais loin, dit-il.

— Ce que tu as l'air d'en venir ! lui répondit-elle moqueusement.

Ils causèrent légèrement. Il y avait entre eux quelque chose d'étrange. Elle était charmante, mais elle semblait chercher, avec un peu de timidité et de doute, des coquetteries nouvelles, des coquetteries autres, pour exercer son charme sur cet homme quelque peu mystérieux et incompréhensible.

Il répondait lui avec de l'affection et du plaisir, mais, se retenant de s'avouer à lui-même le fond de son désir, il avait un air de méfiance et d'éloignement.

Il y avait, entre ces deux retrouvés d'autrefois, une crainte qu'elle n'osait pas et que lui ne voulait pas briser.

Ils étaient l'un à l'autre comme ces figures qu'on rencontre en songe et auxquelles on ne parle qu'à travers du vide. On les voit venir, on les voit vivre, on leur sourit comme pour se joindre à elles, mais si on essayait de les toucher, on ne toucherait, au delà d'elles, que quelque chose de dur, de froid, de mort. Elle lui avait tendu la main. Il la pressa longuement.

— Peut-être!... lui dit-il en la regardant partir avec la personne qui l'accompagnait. Il se pencha et la suivit des yeux. — Max venait d'arriver. — Il voulait voir si elle s'arrêterait au coin du petit passage.

— Qu'est-ce que tu regardes? dit Max.

— Rien, un souvenir.

Elle s'arrêta et se mit à causer.

Un jour d'autrefois, qu'elle bavardait ainsi, en apercevant Christian elle s'était interrompue pour lui dire ; J'arrive! Mais elle le lui avait dit à la fois des lèvres, des yeux, du geste, de tout le rayonnement de son visage, avec un affectueux mouvement



vers lui, et ce mot banal était apparu à l'imagination de Christian, plein de baisers serrés entre ses lettres. « J'arrive! » jeté de cette voix impatiente d'affection, cela voulait dire et cela disait bien : plus qu'un instant, plus qu'une seconde, et je serai auprès de toi, dans ce petit coin tiède, à l'ombre de la rue et des importuns. Nous nous serrerons fort pour qu'il soit plus tiède encore et que rien des autres ne vienne se mettre entre nous. Il y aura juste assez de lumière pour que nous nous voyions l'un l'autre, assez de silence pour que nous puissions parler bas et tu m'auras si bien tout entière à toi que « tu croiras que c'est pour toujours ».

— Comme tu as l'air pensif ! dit Max.

— Pensif ! répondit Christian avec un sourire désaffecté ; je songe au temps..... Puis, donnant une autre tournure à sa phrase : Je viens de voir Mayette.

XXX

« ... Que tu croiras que c'est pour toujours!... »

Christian, en s'endormant, resongeait à cette phrase et, comme s'il avait repuisé en ces images toute son insouciance, il s'endormit à pic, jusqu'au fond du sommeil. Une expression de jadis : « As-tu bien dormi? » « Oh! si bien ; jusqu'au fond! »

Une poussière de nuit voltigeait par la chambre. Mayette n'avait pas encore allumé la lampe. Il la poursuivait sans pouvoir la saisir. Quelque chose de blanc voltigeait entre eux. C'était la houppe à poudre de riz de Mayette. Elle lui arrivait sur les

yeux, sur les lèvres, chaque fois qu'il croyait prendre un baiser.

Tout à coup un éclat de rire fit envoler la poudre. La chambre s'emplit d'un immense nuage blanc où Mayette dansait comme une petite ombre. Dans cette nuit de rêve, il la saisit. Leurs baisers, maintenant, ne jouaient plus à cache-cache. Mayette ne disait rien; mais il l'entendait rire. Son rire semblait venir de loin.

Le nuage blanc se dissipa lentement. Comme Christian avait encore la sensation de Mayette entre les bras, il l'aperçut, debout au seuil lointain de l'autre chambre. Elle ne riait plus; sa main levée, accrochée à la draperie, appuyait son profil penchant et pâle. Sa tête triste, au contour fluide, se nimbait de phosphorescence. Son regard blêmit, sans qu'on vît les paupières s'abaisser; ses yeux s'effacèrent dans la reculée de la nuit. Sans changer d'attitude, elle s'en allait lentement et, peu à peu, sa tête entraît dans le nimbe de lumière...

Christian ouvrit les yeux. Il vit le jour bleu s'étaler aux vitres. Sur l'un des rideaux, un jeu de plis en relief de clarté figurait

---

encore le fantôme de la main de Mayette.

— Comme cette nuit a passé vite, murmura-t-il en se frottant les yeux.

Il sauta de son lit. Le soleil était haut.

— Si je vais chez Mayette aujourd'hui, je lui dirai que j'ai rêvé d'elle.

— Entrez !

Les stores des deux fenêtres étaient à demi baissés. Elle l'attendait, debout au seuil de l'autre chambre, une main levée, accrochée à la draperie, appuyant son profil penchant et pâle. La tête semblait triste. En voyant sa figure fanée, ses yeux cernés de bleu, il se précipita vers elle avec cette phrase : Ma pauvre Mayette !

Mais, comme il avait seulement pensé la phrase et qu'il avait chaudement embrassé Mayette sur les lèvres, elle prit ce baiser de compassion pour un baiser de passion. Ainsi se trouvait brisée, sans qu'aucun d'eux ne l'eût voulu, l'espèce de froideur et l'es-

pèce de crainte qui les avait laissés distants la veille.

— Je savais bien que tu viendrais !

Mayette redevenait elle-même et s'abandonnait d'autant mieux qu'elle avait eu peur, un instant, de ne plus retrouver, en Christian, l'être de sensibilité qu'on peut tromper par la seule tendresse des yeux et des lèvres, sans avoir besoin de mentir. Il la revoyait charmante dans sa coquette animalité de femme, son bavardage évoquant des images de plaisir qui se reflétaient en pâleur sur sa figure lasse, car elle avait beaucoup changé. Ce qu'elle disait n'arrivait pas à la pensée de Christian. Il se pelotonnait contre elle, savourant sa peau douce et l'odeur de ses cheveux, la pensée au delà et toute dégagée d'elle, et plus elle l'attirait, plus elle l'enveloppait de caresses, plus il sentait sa pensée s'élever dans un cercle d'isolement, voyant froid, voyant clair sur elle et sur lui-même.

— Sais-tu, Mayette, que j'ai rêvé de toi, de nous, de jadis... J'en rêve encore.

Depuis le départ de Madeleine, Christian passait toutes ses heures chez Max, en pleine ville. Ils employaient le temps à causer, à rêvasser, à lire, à regarder de rares passants entourés de grands espaces de soleil, descendre et remonter la pente de la rue.

Christian vivait par les choses d'alentour. Son imagination faisait du paysage. Il se reposait dans une gaieté et une inconscience toutes superficielles.

— Tu dis ?

Une charrette passait à grand fracas.

Max se retourna :

— N'as-tu pas entendu ?

On toqua à la porte. Il alla ouvrir et revint avec une lettre :

— Pour toi, un express.

— Pour moi? Rien à signer?

— Non; c'est ton domestique. On l'a reçu chez toi et, comme on savait que tu étais ici... Eh bien! quoi? dit-il en voyant la figure de Christian s'assombrir.

Christian avait la figure tirée d'un frisson et cet air frileux qui était la résolution superficielle de ses émotions intimes. Max lui connaissait ce mouvement de physionomie. C'était furtif et silencieux comme la traversée d'un nuage sous le soir tombant; une ombre de tristesse qui lui faisait la tête imperceptiblement ployée, les yeux agrandis. Il restait un instant sans parler pour ne pas laisser entendre que sa voix tremblait :

— Ma tante qui est très mal!

— Ta tante?

— Une sœur de ma mère; sa sœur aînée, demeurée-là comme une aïeule. Le silence s'était fait autour d'elle. C'est drôle; il me semblait qu'elle ne dût plus jamais mourir. Je n'y allais presque pas. Elle était comme ces êtres en dehors de l'existence dont l'existence vous sépare forcément. On a mis déjà sur eux le voile religieux du sou-



venir et l'on y tient davantage parce qu'ils sont du passé. On dirait que ces oubliés du temps sont un peu éternels. Elle avait vécu bien plus loin que son époque. Elle était du jadis avancé dans l'aujourd'hui; un peu d'être historique. Pense donc, sa vie accrochait à la nôtre des souvenirs de l'Empire, des choses qui étaient pour nous de l'histoire, quand elle en avait encore la sensation sur elle. Comme son cœur devait être pâle et diaphane, usé par le temps!

Pourtant, dans sa clairière de vie, désenvironnée de tout ce qui fait la force, elle demeurait sourieuse, irréprochable de toilette et de tenue, les mains fines et blanches, la figure rosée encadrée de longues boucles aux tempes. Assise droite au bord de son fauteuil, elle écoutait, ne voyant plus guère, le peu de vie de la maison où l'heure sonnait d'accord à toutes les pendules. Le temps lui semblait court. Elle le passait sans doute en méditation, ayant, malgré elle, ce que nous désirons tant : l'isolement de la pensée, puisque toute sa pensée vivait à un autre âge.

En la voyant ainsi, ce qui me semblait

étrange à concevoir, c'est qu'elle n'eût pas quitté ses sentiments de jeunesse; qu'elle fût restée l'enfant de ses tendresses et de ses espoirs... car tout cela qui s'enfonce et se fait plus petit dans la profondeur de nos âmes ne meurt pas en nous... l'enfant qui attendait impatiemment la vie de ses illusions et qui l'attend toujours, plus tranquillement, voilà tout.

Crois-tu que l'être ne demeure pas identique du commencement à la fin et qu'on se sente devenir un autre? Nous nous laissons mener dans l'attitude originelle, suivant la parabole, à travers toutes les formes de son trajet; et nos yeux ne se détachent pas du point du ciel où les a portés la naissance. La vie qui a pris corps au rayonnement de notre être s'épanouit, s'élève, traçant, dans son décor, sa trajectoire lumineuse, et retombe, pâlit, s'éteint, sans changer de regard.

Ce que nous demandions au commencement, nous le redemandons à la fin, un peu déçus et attristés de ce qu'on nous l'ait fait attendre si longtemps.

Pauvre tante! elle ne demandait même

rien. Le rayonnement de sa vie avait été si égal qu'on sentait toute sa jeunesse encore à fleur de cette vieillesse légère, et l'on n'eût pas eu de peine à retrouver en elle les impressions de sa première vie.

Sais-tu ce que je me disais tout à l'heure? je me disais qu'elle avait vécu avec ma mère toute cette première vie que nous devinons de l'autre côté du temps; je me disais qu'elle avait vu ma mère enfant; qu'elle en avait recueilli des impressions, des pensées, des mots de fraîcheur que je n'ai jamais sus et que si elle voulait, si elle *pouvait* encore me les dire, je les garderais, enveloppés dans du souvenir, comme des choses précieuses.

### XXXIII

Oh! ce désir fou de resaisir du passé, de retourner aux clartés profondes de la vie de ceux qui nous ont créés. Si elle ne pouvait plus, se dit Christian en marchant, harcelé par ce désir et par cette pensée, ce serait comme une seconde mort, un deuil plus épais, une descente plus lourde de mes affections dans la nuit.

La porte s'ouvrit, il s'arrêta sur les marches.

— Comment va Madame? dit-il, voulant la croire vivante; puis il songea à l'impression de cynisme que devait faire cette question sur ceux qui savent qu'elle n'a plus de portée.

— A quelle heure? demanda-t-il avec de

la honte et de la tristesse dans la voix. Il cherchait à se rappeler de quelle couleur était le temps, à quelle place le soleil, et l'attitude et la direction de sa pensée à l'heure où cette vie d'auprès de lui s'était arrêtée.

— Vous pouvez monter, Monsieur, lui dit la bonne.

Des statures noires, dans la pénombre de la chambre, se dressèrent à son entrée; des figures de compassion, des figures de résignation. Du lit blanc rayonnait le silence à ces figures étagées, le silence caresseur qui les teignait de tristesse, qui les obsédait de gêne ou de contrainte. Il y eut, du fond de la chambre, une débandade à pas sourds, un chuchotement de départ. Christian avança jusqu'au pied du lit. Le mélange des lumières bougeantes avec le jour blanc qui coulait encore sous les stores donnait quelque chose d'instable à ce sommeil. Sous cette coiffure de nuit, la tête était autre, mais elle n'avait pas l'air ennuyé des morts.

Les flammes des bougies faisaient danser des triangles de lumière au verre d'un

pastel miniature appendu à la muraille : des yeux bleus railleurs et doux ; un nez fin aux ailes diaphanes et « battant des ailes » ; une bouche à la sensualité aristocratique, une coiffure chiffonnée de hardiesse et d'effronterie, épandant sur le front rieur la mignonne insolence de certains portraits du premier Empire.

La jolie image de vie mobile regardait ce lit de mort. Elle semblait défier encore la mort venue. Elle assistait rieuse à la veillée et le charme de sa jeunesse moqueuse arrêtait l'ombre au défilé : « Va, tu croiras que c'est pour toujours ! »

Cependant le jour se retirait doucement de dessous les stores. La chambre s'empe-sait d'obscurité ; les flammes se raidissaient dans l'ombre plus massive. On eut dit que la morte sentait maintenant le poids de l'ombre sur les paupières. L'éternité commençait à passer sur elle.

XXXIV

— L'éternité, l'infini!... il arrivera un jour où la science se sera rendue maîtresse de ces choses, et ce jour-là vous rirez de vos enfantillages. Moi, je ne crois qu'à ce que je puis toucher.

— Au-dessus des mains il y a pourtant les yeux et au-dessus des yeux la pensée.

— Je ne conçois que des réalités.

— Qu'appellez-vous *réalité*?...

— Les choses dont j'ai la preuve matérielle.

— Si loin que puisse vous mener cette preuve, vous serez forcé de réserver le mystère.

Christian était sorti de la maison avec

un physiologue de la famille. A ce mot de « mystère » le physiologue bondit, puis éclata de rire :

— Voulez-vous que la science affirme Dieu, dit-il, d'un ton de plaisanterie qui n'admettait pas de réplique?...

— Les vrais savants, dit Christian, sont ceux qui sont allés jusqu'au bout des forces de la terre avec, sans cesse, le doute ouvert devant eux, comprenant que nos chemins, trop courts, s'arrêtent en deçà d'un monde promis dont nous n'aurons jamais que le mirage. Ceux-là dorment sur les sommets. On dirait qu'ils ont grandi couchés. Ils ont l'expression d'êtres qui écoutent; toute une moitié de leur corps est baignée de clarté. S'ils se levaient dans la clarté entière; s'ils redescendaient à la terre pour fermer un à un les livres, ils feraient mûrir en les touchant toutes les demi-vérités découvertes par eux jadis... mais comme ils auraient désappris le langage positif, ajouta ironiquement Christian, les savants d'en deçà ne les reconnaîtraient pas et riraient à leur visage de fantôme.

— Enfin, voulez-vous dire que les seuls



savants seraient ceux qui renaîtraient de la mort ?

Le physiologue semblait trouver une pareille opinion excessive.

— Si vous aimez mieux que je le dise comme ça!... fit Christian, avec une moue d'indifférence.

Le physiologue le regarda comme on regarde un fou :

— Mais il y a des faits.

— Il y a surtout des rapports qui s'en amusent joliment.

— Il y a des certitudes.

— Des certitudes... Oui. Une par tête de savant!

Christian se sentait agacé par l'incompréhension de ce profane qui troublait la souvenance pieuse et la tristesse par lesquelles il se sentait revenir à lui.

Le physiologue recommença :

— Qui oserait encore parler de l'âme après la découverte du schème de la cloche?...

Et comme Christian ne répliquait pas :

— Connaissez-vous le schème de la cloche?... La cloche, c'est l'univers qui nous

envoie les sensations; chaque sensation a dans le cerveau son siège déterminé...

— Et l'âme est en matière grise, interrompit Christian, c'est entendu. Je le connais votre schème de la cloche, c'est le poème d'une nature morte; la momie de nos rêves. Votre schème ne me dit pas comment la cloche sonne. Et, en plaisanterie : je vais par ici, vous pas sans doute; je crois que nous ne sommes pas faits pour les mêmes chemins.

Et pourtant toutes les rues que suivait Christian étaient peuplées de gens qui ressemblaient à son physiologue. La vie de ces passants n'était qu'une suite d'affirmations alors que tout, autour d'eux, signifiait le doute et la nescience. Etudier, se disait-il, c'est désapprendre les affirmations au milieu desquelles on naît, c'est voir et abattre une à une toutes les certitudes pour atteindre à la lumière qu'elles nous barrent.

La preuve! la preuve! voilà le mot avec lequel les détrousseurs d'idéal attendent la vie à tous les détours.

Des cloches en avant de lui sonnaient à

toute volée...— La preuve d'une vision, la preuve d'une illusion. La vie est toute en papillons de rêve et ils prétendent la pénétrer en clouant d'une longue épingle au cœur ces papillons sur la planche. Pour savoir ce qui est, ils étudient ce qui a été. Toutes leurs découvertes sont posthumes. Ils cherchent la vie dans la mort. S'ils voulaient lever la tête : ce que leur scalpel fouille est une ombre dont le mystère là-haut leur fait des pieds-de-nez.

Le positivisme est le pire des mensonges parce qu'il découpe des carrés de certitude dans l'éternel mystère et applique d'une manière absolue des choses relatives.

Arrivé devant chez Mayette, il regarda les fenêtres et sonna. Mayette n'y était pas. Il revenait en écoutant sonner en avant de lui les cloches et pensait : laissez les êtres suivre le sillage délicat de leurs impressions ; laissez leur raison se taire quelquefois autour de leur âme. La raison est une mécanique que le cœur doit émouvoir.

La vie universelle n'est que l'harmonie d'une infinité d'illusions. Qui en trouvera la basse fondamentale ? Il y a des harmonies

de nuance trop subtile pour qu'on les chiffre. Les hommes sentent ce qui leur convient, mieux qu'on ne peut le leur dire. Toute âme entière invente entre elle et l'univers des rapports nouveaux. Chaque âme organise ses rapports selon son essence. Chaque âme file la prière de ses désirs vers Dieu. Et, s'il se parlait ainsi mentalement, tout en marchant, c'est qu'il avait besoin de se persuader aussi. Son âme était un peu dénudée. Il y avait froid. Il cherchait à la ramener sous ses voiles d'illusion et de divination. Il avait peur de voir la vie automatique et sèche.

Il passait maintenant sous la sonnerie des cloches. La tristesse qui dormait en lui depuis tantôt s'y réveillait trouble et fiévreuse, et les ondes de sons faisaient tourbillonner en lui une impalpable poussière de vie, parfums vaporisés de corps et d'âme qui le grisaient. Son imagination démontée lui battait le cerveau dans une houle d'harmonies. Max, au balcon, le regardait venir.

— Tu viens de chez Mayette ?

Ce fut sa première parole à Christian. Il l'avait dite sans y mettre aucun reproche; mais Christian se révolta :

— Que veux-tu dire?... Non ! Je puis te répondre très sincèrement que ce n'est pas vrai. Les pensées valent mieux que les actes. Ce qui n'est pas en harmonie avec nos pensées n'est pas vrai.

Max le regarda les yeux grands :

— Tu feras bien de garder un morceau de ce paradoxe-là pour demain, car je crains que les gens d'aujourd'hui ne l'admettent pas tout entier.

— Ce n'est pas un paradoxe, dit Christian, c'est très simple.

— Tu es bizarre !

Christian avait un regard fondu, épanou dans l'idée au loin.

— Crois-tu que Mayette m'occupe ? rien ne m'attache plus à elle ; Mayette est une sensation de ma première jeunesse qui repasse à mes environs, guettant mon inconscience, mon demi-sommeil, ma paresse ; une de ces images de vie effacée qui se colorent à l'envers du jour.... ce n'est pas de la vie. Voyons, Max, pour toi comme pour moi, pour tous ceux qui ont mis la vérité de leur vie dans la pensée, la vie matérielle peut-elle être autre chose qu'une sorte d'aliénation ? Ces hommes ne sont jamais où ils paraissent être ; il ne faut pas les juger par leurs actions. Quand on croit qu'ils agissent, ils rêvent par le corps. L'action, chez eux, n'est qu'un retentissement, un écho, le ricochet d'un mouvement spirituel ; c'est le choc en retour d'une pensée qui a trop violemment atteint son but, ou la déviation d'une pensée perdue. Leurs actions sont de la vie atténuée ou déformée. Ils ne

sont pas où ils agissent ; peut-être y ont-ils été. Agir ce n'est jamais vivre ; quelquefois c'est avoir vécu.

Christian raconta sa discussion avec le physiologue ; cela les fit rire un peu, puis la conversation retomba. Christian confiait à Max l'étrange découragement qui s'était emparé de lui depuis quelques jours.

### XXXVI

Il n'avait pas encore reçu de lettre de Madeleine. Il avait voulu lui écrire ; mais il ne voyait plus bien le but de cette lettre. Quelques jours de silence mettent de si effrayantes distances entre des êtres que tout acte matériel entre eux semble inutile.

Christian voyait toujours Mad à la même place de sa pensée, mais la vie pour lui avait tant dérivé, qu'il éprouvait le sentiment d'une séparation absolue. Il cédait à cette impression, sachant qu'elle ne durerait pas. Sa volonté se lâchait pour mieux se reprendre, comme un nageur qui se laisse couler, la tête à fleur de surface, pendant que ses pieds tâtent l'élasticité de l'eau.



— Ton scepticisme me tente! disait-il à Max.

C'est ainsi quand la pensée laisse le corps en panne. Les chaînes d'entre l'esprit et le corps sont brisées. Nous manquons le train de toutes nos inspirations. Nous le regardons passer sans y monter et, devant nos yeux de découragés, défilent, en carrés de lumière alternés d'ombre, des images qui ne nous emportent à rien.

Il gardait à l'esprit l'image de Madeleine, mais l'impression de sa voix s'effaçait par moments sous la voix de Mayette, de sorte que ce visage qui n'avait pas cessé de le regarder lui parlait alors avec la voix de l'autre.

Il alla encore chez Mayette. Il en revint d'une allure de résigné avec des sensations en point de doute. Il était bien sûr, pourtant, de n'y avoir rien laissé de lui. Il n'avait pas perdu sa direction. Sa pensée qu'il envoyait en avant de lui, reconnaissait la route; mais il s'attardait comme quelqu'un qui a peur d'arriver trop tôt au rendez-vous. Il était comme un être fort dans un vêtement de faiblesse. On eut dit que son corps lui tenait à peine à l'âme.

— Et pourtant, mon âme gonflée me soulève, disait-il; ma tristesse se vaporise en rêves qui veulent vivre! Pour le moment, ces rêves ne trouvent pas leur forme. Voilà, sans doute, pourquoi je suis ainsi.

Il laissait ses livres. Il laissait, en sortant, des feuilletts à demi peuplés d'écriture, avec des trous dans la pensée, de la pensée amputée, de la pensée en dérélition.

Les choses qui l'avaient tant vu pensif, s'animaient à son départ comme pour le retenir parmi elles, mais il s'en allait sans se retourner, laissant derrière lui de la souffrance.

— On dirait que ma vie est absente!

Ce furent des jours morts, des jours sans désir d'être.

En s'habillant pour des funérailles, au seuil d'une journée qui allait lui ramener ses tristesses les plus chères, il lui sembla qu'il s'habillait pour une cérémonie de purification.

## XXXVII

A l'entrée de la maison il eut l'impression de cette bonté simple et souriante encore qui régnait là quand sa tante vivait. On voyait dans le coin du fond de la chambre, son fauteuil sans plus personne. Le store était baissé et les rideaux tirés; mais les rideaux étaient de mousseline; le store était très mince; ils tamisaient le jour qui flottait discrètement par la chambre en laissant aux objets leur aspect — voilé seulement — de réalité. On pouvait se croire dans une chambre de malade ou bien que c'était le matin très tôt, quand tout est encore endormi, que la lumière se lève et que les vivants vont venir. On avait roulé la table au fond de la chambre, un peu à

l'écart; c'était la table ronde du dîner; elle était nappée de noir. Christian se dit qu'on devait y mettre maintenant un couvert de moins, et que chacun de ceux qui restaient devait y prendre une place nouvelle, une place plus large. Pourquoi s'arrêtait-il à cela? Ce sont les choses simples de la vie...

Des deux enfants qu'elle laissait, seul à seule, un fils et une fille touchant à la vieillesse précoce de ceux qui n'ont pas perpétué leur vie, il était là, lui, sec, amaigri, les yeux vides, cassé sur lui-même à côté de sa mère qu'il avait eue vieille et si gaîment, si radieusement vieille que la lumière funèbre était sur elle comme le soleil du printemps de sa vieillesse.

La tristesse de savoir que le soleil ne remontera plus! la tristesse de la mort qui défait, qui esseule, mettant de l'espace entre les êtres jadis serrés les uns aux autres et qui n'ont pas renouvelé leurs liens de chair; cette mort dont rien ne renaît, qui ne fera rien fructifier parce que la souche est tout à coup devenue stérile.

A qui s'appuyer quand on n'a plus personne derrière ni devant soi? A qui de-

mander le chemin dans ce désert quand ceux-là sont partis sans que ceux-ci soient venus? Ne pas voir en avant de nous la vie nouvelle qui nous rafraîchirait d'être! Ne plus être par d'autres dans l'avenir! Immobilisés, sentir le passé monter sur nous, le passé qui nous dépassera, éteignant nos voix, nos affections, nos souvenirs, de sorte que plus rien de nous ne résonne dans le temps!...

Dire qu'il y a un point marqué par les dates, où, fatalement, la vie finira et qu'ils en approchent et qu'assis l'un devant l'autre à cette table, quand ils cherchent des mots détournés et que leurs regards s'interrogent, c'est peut-être à cela qu'ils songent en même temps.

Les parents de la morte étaient nombreux. Ils emplissaient la chambre. Il y en avait tout autour de cette table, par-dessus laquelle on se penchait pour se tendre la main; mais, dans cette famille, il y avait pour chacun beaucoup d'étrangers. Des gens entraient là comme à tâtons, dans la pénombre d'une maison inconnue, avec l'air de demander pourquoi on les avait

fait venir. On s'entresalvait cérémonieusement. On se répétait des noms tout bas. Il y en avait qui venaient de très loin.

Le cercueil, là-bas, semblait être loin aussi. Il avait des cierges; il avait des fleurs et, sous la lumière pâle, dans son parterre de violettes de Parme, il semblait isolé, en allé, déjà loin, comme si cette réunion de pensées étrangères et éparses n'eût pas été pour lui. Il était petit ce cercueil, petit comme les réalités qui survivent au souvenir, comme les choses réduites qui, d'elles-mêmes, se sont détachées de la vie, et l'on eût dit qu'il s'éloignait encore, qu'il diminuait de plus en plus, qu'il allait se fondre dans la flaque restreinte de lumière, pour laisser toute la place aux vivants d'alentour.

Elle était partie bien doucement et sans qu'on s'en doutât. La mort avait renversé les choses sans bruit et si vite qu'on n'en avait presque pas senti la secousse.

Christian n'était revenu qu'une fois dans la maison depuis ce jour-là.

On l'avait gardée longtemps. On allait de temps en temps dans la chambre où elle

reposait, comme on va auprès d'une malade, afin de voir si elle dort toujours. Elle n'avait pas changé. Si éprise de la vie existante, elle qui n'avait jamais voulu voir de morts, se retenait peut-être d'avoir la laideur de la mort sur le visage.

Elle aurait pu demeurer là, des jours et des nuits et, pendant qu'on vivait autour d'elle, s'éterniser dans ce sommeil.

Pourtant cette mort eût pu se faire plus silencieuse encore et plus inaperçue pour un cœur qui emportait de si vivants souvenirs.

Pourquoi n'était-elle pas venue la prendre dans ce fauteuil? On l'aurait portée d'ici jusque-là, doucement, de peur de l'éveiller. Pourquoi lui faire monter et puis redescendre ces deux étages? C'est énorme pour une vieille personne qui ne fait plus que de petits pas serrés, des quarts de pas, et dont les pieds ont tant de peine à se dépasser l'un l'autre. Ce semblant de maladie a peut-être ranimé en elle la douleur avec l'angoisse de la mort. Pourquoi ces secousses encore à ceux qui peuvent entrer de plain-sommeil dans la mort? De ce fauteuil à ce cercueil, déjà quel voyage!

On déménagea lentement les couronnes et puis le corps ; on sortait. L'église était toute proche. Au second rang de la famille, dans la rue, on parlait haut d'autres choses et d'autres gens que de la morte, comme si les morts très vieux l'étaient si profondément qu'on n'eût pas besoin de faire de silence autour d'eux. Les passants s'arrêtaient, se découvraient au passage d'une mort inconnue qui gardait pour eux sa traînée de vie, son halo de tristesse.

Quelques-uns des plus proches parents étaient restés en arrière, marchaient loin du corbillard afin d'avoir l'air d'étrangers, comme s'ils eussent été honteux de refaire un peu de sentiment avec du souvenir, et, en positivistes superstitieux, ils hésitaient à l'entrée de l'église, puis à l'entrée du chœur. Ceux qui y étaient entrés conjuraient le sort mystique par des mots d'athéisme grossier. Ils affectaient d'évaluer l'architecture de l'église. C'est une attitude convenue qui permet de lever et de détourner la tête et de promener des regards froids qui dévisagent insolemment le mystère.

- Christian entendit derrière lui et recon-



nut à la voix le physiologue de « la Cloche ». Il parlait sans étouffer la voix comme on parlerait en aparté de choses spéciales dans le coin d'un salon, et le jeune étudiant auquel il parlait, eut un hoquet de rire au moment où l'on distribuait les cierges de l'offrande, parce que le physiologue avait appelé la patène le « plat à barbe » du curé.

Au transept, autour du catafalque, les cierges crépitaient, les mèches aux flammes longues, s'allongeaient dans la cire fondante ; l'église était à demi-pleine de dames lisant la messe, lisant des lèvres avec les agenouillements et les signes de croix que prescrit le rituel.

Revenu à sa place, penché sur l'appui de sa chaise, Christian regarda défiler des visages, des visages, une diversité de figures qui passaient cherchant à qui, de toute cette famille, apporter leur intention de recueillement et de condoléance et, à mesure qu'ils passaient, les visages se refroidissaient, les derniers venus se hâtant et regardant devant eux. L'orgue retentit à grand jeu, drapant des rideaux d'harmo-

nies sombres sur toute cette froideur. Une voix du jubé chantait.

— Une belle voix de baryton.

— Connais-tu l'organiste?

Christian était toujours penché. Il s'était caché la figure dans la main. De sa mélancolie de tantôt, s'était fait une tristesse poignante. Quand battit la clochette de l'élévation, il fut peut-être le seul qui ne se redressât pas. Dans ce silence d'apparition se levait lentement à son âme la théorie des souvenirs et, dans la fumée mystique, des figures évaguées, effacées, autour d'une tête pieusement adorée pour laquelle il recueillait chaque jour ses souvenirs et ses regrets. Il priait réellement.

Il se redressa. On allait sortir. Les cierges semblaient s'être enfoncés autour du catafalque. Ils semblaient brûler plus vite maintenant. Leur flamme vacillait. On finissait de dire les absoutes. Les cloches sonnaient mélancoliquement au dehors. Il y eut un silence et les assistants sentirent tomber sur eux la sonnerie de l'envers des cloches, les voix de bronze dans ce vaisseau de pierre, clamant démesurément le glas.

On entendit comme un bruit prolongé de tiroir roulant sous le catafalque; un crissement sur les dalles, répercuté de massif en massif, s'éteignit en gémissant aux voûtes, et les officiants précédés de la croix s'avancèrent processionnellement vers la porte de l'église en chantant tous ensemble, à pleines voix, un chant d'inexorable délivrance.

Les vantaux s'étaient ouverts sur un pan de paysage de ville sonnante la vie claire du matin. Etourdi par la fraîcheur de l'air et par cette illuminée brusque, Christian ne comprit pas, d'abord, pourquoi tant de deuilants qui auraient dû passer en avant de lui, restaient à l'écart, s'effaçant dans la foule; c'était peut-être pour ne pas se rencontrer avec le prêtre. Il monta dans la deuxième voiture, suivi du jeune étudiant; mais alors il eut un sursaut de colère en voyant que tous ceux-là demeureraient sur les marches, laissant aller les voitures vides derrière le corbillard presque seul.

Le corbillard s'effaça au tournant de la route, et ce fut comme si la morte venait

de fermer les yeux plus définitivement. Les voitures, portées dans le sillage, s'effaçaient au même tournant, une à une, avec l'allure triste de décompter du souvenir, et la chaussée se vidait de leur long, de leur lent cortège. Christian regardait le visage morne des passants qui descendaient la chaussée. Il grelottait d'un grelottement nerveux. Il faisait froid dans ces voitures.

Au sommet de la côte, une secousse; on prit le trot, un trot allongé, un trot libre, qui disloquait la file. La mort était sortie de scène; on pouvait replier le cérémonial et dépêcher un peu les choses. Quand on descendit à l'entrée du cimetière, de la troisième voiture sortirent des étrangers qui s'empressèrent vers les premiers accompagnants et cela fit un peu de monde autour de la tombe ouverte avec sa terre rejetée, ses cordes, sa civière où reposait le cercueil.

Le cercueil était devenu tout pâle sous le ciel couvert; le soleil s'était complètement caché. Il faisait maintenant un de ces temps incolores si fréquents sous notre climat neutre, un de ces temps qui ne sont d'aucune saison. Le prêtre, en surplis,

disait les dernières prières, cette psalmodie en plein air, d'une voix presque basse et tombante qu'on entend de très loin, jetant des paroles étranges qui se perdent sous des gestes en signe de croix.

Il se fit un peu d'hiver par dessus le petit groupe serré autour du prêtre et, dans ce paysage de réalité nue, plein d'images glacées regardant la vérité de la mort, ces têtes découvertes furent saisies de froid et d'obscurité.

Christian se sentit étréci et tremblant et des larmes violentes lui vinrent aux yeux pendant que le cercueil basculait sur ses sangles et s'enfonçait.

Il toucha machinalement la pelle du fossoyeur qui faisait couler de la terre à l'entrée du caveau.

### XXXVIII.

Les voitures redescendirent la côte en roulant au grand trot vers la maison.

Ne sachant à quelle heure finiraient pour lui ces cérémonies de deuil, Christian n'avait pas donné de rendez-vous à Max. Quand il rentra d'avoir dîné seul, très tard, longuement, son appartement lui parut vide comme si cette mort était venue jusqu'ici, lui prendre... ou lui reprendre quelque chose. Il laissa un instant la porte ouverte derrière lui comme pour permettre à quelqu'un de plus d'entrer, à quelqu'un qui pouvait être resté en arrière. Il toucha du regard les objets autour de lui, il ôta son chapeau et son pardessus.

Partout un silence de nuit et, en relief

de ce silence, des bruits mystérieux, des bruits d'ombres traînées, dans la chambre, dans l'escalier, des craquements qui semblaient se répondre.

Il ferma la porte et s'assit en prière muette devant sa table. Il haussa la flamme de la lampe qui se mit à chanter en trempant de lumière les feuillets blancs. Il se leva lentement et tira le rideau devant la fenêtre.

Cette journée avait remué en lui des tristesses et des rancœurs profondes. La belle moisson de fleurs noires qui emplissaient sa chambre ! Il en avait rapporté des brassées. Ce sont des fleurs qui s'attachent. Elles étaient bien un peu fanées, flétries, mais, dans l'eau pure, elles redressaient leurs tiges, et leurs pétales ressoulevés découvraient silencieusement leur cœur.

Leur parfum mélancolique se propageait peu à peu de l'ombre à la lumière, sous la flamme chantante, ranimant les objets qui revenaient à eux, osant se dessiller, bouger, s'épanouir, et le regard de Christian porté par ce parfum, porté par le murmure et le mouvement des choses, s'élevait pieuse-

ment jusqu'au portrait qui semblait se mouvoir de vie.

Christian était triste à s'enfuir de tout, à se cacher, à pleurer, et déjà possédé, par le plus consolant des souvenirs.

Il retomba ployé dans son fauteuil, les coudes sur la table, la tête dans les mains et, comme toute exaltation se résout nécessairement par un acte ou par une pensée, il entendit en pensée cette phrase d'un livre humain qu'il n'avait ni lu ni écrit : « Tu *la* retrouveras en des rêves de tristesse ou, isolé du monde et de toi-même, tu pleureras dans ses bras, et ses baisers, ses baisers pour un tout petit enfant, sécheront si bien tes larmes qu'on n'en verra rien à ton réveil ! »



XXXIX.

A son réveil, il trouva une lettre de Madeleine. Il attendit d'être installé à sa table pour la bien lire.

Madeleine lui écrivait :

« Je crois que je ne pense plus; mes pensées s'éparpillent au vent de la mer comme les morceaux d'une lettre déchirée. Pourras-tu la lire?... le vent est bon. Je n'imagine rien. On dirait que j'ai fermé les yeux et que toutes mes images d'autrefois passent mortes au fond de l'eau en me caressant le corps, en se caressant à mes mains ouvertes. C'est fou! ne crois pas que je t'écrive du fond de l'eau; mais je suis comme si j'y étais. L'eau vient à moi et m'entourne. La mer monte; le vent qui

s'étale sur la mer fait voler mes cheveux dans le sens de la marée!... et « mes cheveux fins » sont joyeux...

L'air et l'eau s'épandent sans courant. Je regarde chanter la mer. Elle chante si sourd et si profond qu'on ne l'entend presque pas. Il faudrait s'y plonger toute et incliner l'oreille à fleur d'eau. Elle monte en nappes qui se déplaquent mollement avec un léger bruit de déglutition comme si elles s'avalèrent l'une l'autre. Ça donne soif! Figure-toi de grandes voiles d'eau ondulées par le vent. Le vent qui me souffle au visage est grave et mystérieux. Il y a comme une caresse de ce vent entre ces vagues. C'est vivant la solitude ici! Je parle à cette eau qui vit. Je lui demande ce qu'elle m'apporte et je comprends ses paroles en tons fluides d'un langage qui ne finit pas; ces paroles ne donnent pas plus de sons qu'un murmure de gestes; mais il y a de la vie entière dans chacune d'elles et je ne peux pas les expliquer parce qu'elles montent du fond de l'eau et m'enveloppent toute. Ma pensée te les envoie... ou mon cœur, si c'est par le cœur que je pense. On dirait

que ce sont des paroles de bonheur pour toi... et pour moi peut-être!... Pour nous enfin. Et voilà que ça me rend mélancolique! »

Puis elle ajoutait, saisie d'une impression trop vive pour croire qu'il fût loin d'elle : « Ecoute ce silence! »

Et Christian, comme s'ils causaient, lui répondait déjà, traçant sur les feuillets longs de papier soyeux qu'il avait sous la main, des phrases qui étaient la réflexion des phrases de Mad.

Cette lettre les avait fait se retrouver en dehors des choses et se regarder dans l'être. « Ecoute bien ce silence! lui disait-il en finissant, il t'apprendra de meilleure vie que nos paroles de raison! » Et lui aussi écoutait ce silence dont les ondes reculaient jusqu'à... si loin... qu'il entendait les vagues d'autour de Mad. Leur voix émouvante lui apportait des sensations qui étaient comme la musique de son recueillement.

Cette causerie avec Madeleine avait remplacé sa lecture quotidienne. C'avait été sa prière du matin. Il n'était pas sorti du

---

rêve de Mad pour lui répondre et il continuait à écrire dans ce rêve. Il demeurait fixé de tous ses regards vers elle si grande et transfigurée dans ce paysage dont leur venait subitement une immense, une calme fraîcheur de vie. Il lui parlait mentalement. Elle était à l'autre bout de la courbe de ses pensées. Il ne distinguait plus bien à la ligne mouvante des images qui les unissaient s'il lui envoyait la pensée ou si la pensée lui venait d'elle.

XL

« Connais-tu cet état d'illusion lointaine, d'enthousiasme contenu, maintenu au demi-jour. On a, à la surface de l'âme, une flottaison de lumière douce qui baigne toutes les images et toutes les pensées. On ne veut pas que l'illusion approche. Elle est si indécise, si fragile, qu'elle pourrait se briser en approchant. On l'aime mieux ainsi, suspendue à même le cœur un peu haletant. On ne veut pas qu'elle y entre, qu'elle y repose. On ne veut pas qu'elle devienne du bonheur. C'est trop dangereux le bonheur!

» O Mad! ton enthousiasme, la lumière de ta chair, me pénètre! »

## XLI

Comme des tiges que la pluie a abattues ou que les pas des passants ont courbées, se redressaient lentement les pensées de Christian et, dans son esprit, s'accomplissait la résurrection des images. L'illusion le berçait. Sa pensée somnambulait aux rythmes harmonieux qui venaient d'y commencer leur ronde. Il avait retrouvé son étoile; la rondelle d'huile sainte qui surnage à la foi sombrée; la petite tache de lumière dansante au plafond de l'idéal : le cœur de Mad veillait.

Un afflux de vie chaude faisait pousser les plantes et s'épanouir les fleurs dans son jardin. Ses pensées étaient de chair et naissaient tout en formes. Son âme égarée se

réincarnait. Les idées lui descendaient vivantes dans la main, lui coulaient le long des doigts, éclosaient d'elles-mêmes en corps souples sur le papier. Il éprouvait la volupté d'écrire.

Parfois, il s'arrêtait à imaginer le revêtement le plus expressif de sa pensée et, dérivant de forme en forme, il demeurerait longtemps, la plume levée du papier, la plume attendant un ordre d'agir et d'exprimer, pendant qu'il éprouvait la vie d'un monde interne; et le psychorama se déroulait, embranchant si vite les idées sur les idées, multipliant tant d'attrayants chemins de vision, qu'il n'avait pas le temps d'en lire les noms; et, renonçant à reconnaître les chemins, à en choisir, à les compter, il voulait ne retenir de tout cela que le rayonnement du paysage, l'harmonieux fouillis où le dieu des penseurs ne se perd jamais. Christian savait que lorsqu'il aurait le sang-froid de prendre les chemins un à un, depuis le sentier du clair de la forêt jusqu'aux chemins couverts qui s'y enfoncent, il trouverait la lumière partout.

Pour l'instant, il délaissait tout examen.

---

Son cerveau devenu sculptural et sonore, n'obéissait plus qu'à la joie de son âme. Il jouissait aveuglément de la vie de sa pensée. La vie ne se trompe pas. Il allait droit où le portait cette vie, en serrant fiévreusement sa foi nouvelle contre son cœur et, faisant taire autour de lui les mesquines voix du doute, il se disait : Ne crains pas d'aller à ce que tu aimes ; c'est aller à un aspect de toi-même. C'est satisfaire ton instinct d'être. Au pays de nos rêves, chacun a son chemin ; ces chemins se rencontrent et se coupent. Toutes les idées se lient ; mais avance toujours et l'ombre d'intimité qui s'est un instant retirée, reviendra sur toi et t'enfermera de nouveau.



## XLII

Pendant des jours, il ne vit pas Max.

Il est pour ceux qui font œuvre de pensée, un état de recueillement où la vision trop directe, trop matérielle, des aimés eux-mêmes, gêne l'être.

Il sortait souvent seul, vers le soir, évitant tout ce qui pouvait contrarier la tonalité de sa vie intime, et ses idées l'accompagnaient. Des images faisaient la double haie à son passage par les rues tranquilles. Il s'arrêtait de temps en temps pour en contempler une meilleure ou en cueillir quelque chose à fixer dans sa mémoire. Puis c'était des bribes de son rêve qu'il accrochait à une vitrine où il recevait la sensation des choses sans les voir. Il s'arrê-

tait à regarder le ciel et faisait se retourner après lui des promeneurs soupçonnant un feu de cheminée ou le passage d'un ballon, et qui dévisageaient, avec un haussement d'épaules, le ciel vide. La sérénité du couchant l'affraîchissait comme une aube. Des fois, il traversait le parc où le crépuscule venant épaisissait les massifs. La boule rouge du soleil avait roulé dans le bassin, et le jet d'eau l'arrosait. Il ne voyait autour de lui que gestes de lassitude et de finissement. Pour lui, le jour se levait.

S'il priait, en se promenant aussi religieusement, sa prière devait signifier : mon Dieu, mon rêve, ma pensée, qu'il est délicieux d'errer dans des rues désertes, sous le ciel de méditation ! Faites que je n'aie à traverser aucun carrefour. Ecartez-moi des coins peuplés. Je ne veux pas que le monde m'envahisse et vous chasse de mon esprit, car je serais comme un homme vil qui n'a plus l'être en lui.

### XLIII

Mais la jouissance qu'il éprouva pendant ces quelques jours était trop entière. C'était pour un homme avoir le cœur trop riche et trop glorieux. Il ressentit bien vite cette impression d'égoïsme, inséparable de nos bonheurs, et la nécessité de repartager son être.

Ce fut, en remontant un jour vers chez lui, qu'il éprouva très inattendûment cette réaction, ce rechoc d'enthousiasme, tournant tout en tristesse poignante, la couleur de l'air et le son des cloches. Le temps était orageux. Il arrivait à des rues moins peuplées, ses rues d'environ, où le pas s'alentit faisant sonner aux dalles un chant de solitude, et les paroles attardées qui pas-

saient encore, disant la joie désirée ou espérée des vivants, se mirent à tomber glacées pour lui, comme des paroles de mort. Une pitié, une désolation immense l'oppressèrent sans raison. Il voyait Madeleine, il la sentait seule, bien plus que lui, abandonnée à la tristesse de cette heure-ci, et l'appelant d'une voix de reproche. Il l'enveloppait de ses bras, et pleurait sur sa petite tête accablée des larmes chaudes, chaudes...

Il pressa le pas en voyant de grosses gouttes d'orage s'écraser à ses pieds et arriva chez lui au moment où l'averse s'abattait.

C'était une de ces pluies tièdes et bruisantes dont les gouttes lourdes s'épanouissent en bulles et font croquer des baisers d'eau dans les mares. De sa fenêtre ouverte, il la regardait tomber. Le ciel se soulageait; la pluie se laissait choir d'une masse, en rideaux loqueteux, effrangés, derrière lesquels se refaisait une respiration de lumière et, peu à peu, l'image de Mad renaissait devant lui, un peu triste encore, mais souriante, et calme, heureuse, aimante, et Christian se voyait aller à elle...

N'était-ce pas par un mouvement providentiel que la vision de Mad renaissait ainsi du fond même des impressions qu'elle avait suggérées et qu'elle avait nourries?...

Les nuages s'étaient rouverts comme des portes d'écluse sur le soleil dont la lumière, à grands flots, redescendait au niveau de l'heure. Le soleil, désoppressé, inondait le couchant, mettant des manchettes de cuivre et d'or au tronc des arbres et faisant pleuvoir des branches de lumière parmi leurs branches vertes. Le feuillage tamisait le jour en fusion ; mais le tamis de verdure avait des déchirures par où l'on voyait le ciel en or. La terre des chemins buvait avidement la pluie tombée.

La vie du jardin renaissait dans l'aménité et la sérénité de la joie. Les oiseaux étaient heureux ; ce n'étaient que des battements de feuilles, des tchiripements, des effrouements, des fuites à petits mouvements anxieux, précipités : des poursuites s'achevant en cachette par des bousculades étourdies, ailes mêlées, dans la mouillure odorante du feuillage. Puis chacun revenait tranquille, par un gracieux vol en ca-

resse, se poser en faisant ployer de son léger poids toute une branche, et de petites têtes, brusquement levées d'à droite et d'à gauche, pointaient le soleil avec des poses câlines au soleil qui réchauffe, avec des poses de bravade aussi, parce que, comme disait Yvonne, « quand les oiseaux ont le soleil dans les yeux, ils se figurent que le soleil chante, et ça les fâche ».

Christian songeait aux minutes qu'ils avaient passées à côté l'un de l'autre chez Madeleine, à regarder voler les oiseaux, en écoutant une sonate de Haydn, la sonate d'Yvonne.

Les branches devinrent immobiles, comme endormies. Des gouttes claquaient encore sur des feuilles, et le lierre reflétait déjà le noir venant de la nuit qui bouchait les clairières, façonnant des nids d'ombre pour mieux abriter les oiseaux dans les arbres.

Au bord du mur, des têtes de lierre jeune se dressèrent dans un reste de lumière intense, et le vert tendre de leurs feuilleoles s'éclaira si doucement qu'elles eurent l'air de voir de radieuses choses.

Un oiseau passa, les ailes planes, en rasant

la corniche. Son vol s'enflant en légère parabole, donnait une indication d'horizon. Christian se rappelait la tracée du vol de l'hirondelle emportant à ses ailes le regard de Madeleine, le soir où ils avaient parlé du cœur d'Elsa.

Le calme de ce paysage soiral lui rouvrait la conscience. C'était la retombée de l'être qui a accompli son geste. C'était la résolution de son enthousiasme.

Le cœur croyant s'élançait de tendresse, se hausse jusqu'à des sommets. La vie généreuse afflue et puis reflue, en laissant une trace humide aux parois de la pensée. La pensée ne garde que ce qui peut la nourrir et se sépare du reste avec regret.

De l'enthousiasme qui se fondait lentement en lui, se dégageait un peu de tristesse et de cette tristesse, la clairvoyance.

L'amour nous sauve de l'orgueil. L'amour épanouit charitablement la pensée qui a atteint toute sa grandeur.

#### XLIV

Le lendemain, un dimanche, la poste lui apporta un monceau de lettres, de journaux, de revues qu'il se mit flâneusement à ouvrir, à déemballer, à déplier, à feuilleter. Il y en avait pour une longue matinée de paresse. Une lettre de Madeleine lui annonçait son retour proche.

Le couteau à papier, coupant distraitement, avec des saccades, des arrêts, des pauses, badaudant entre les feuillets, selon le rythme des yeux qui glissaient, couraient, traînaient, furetaient, le couteau s'écarta avec des égards ; le regard de Christian se fixait à une page qu'il lut lentement et qu'il relut.

Il s'était arrêté à la traduction de curieux



poèmes de Tutchew. L'un de ceux-ci surtout, *le Jet d'eau*, poème frais, étonné, profond, comme l'âme russe, et qui jaillissait au plein de ses pensées, le retenait en méditation : « Jet d'eau de la pensée mortelle dont une main fatidique brise le rayon obstiné, jet d'eau condamné à retomber vers la terre! » L'amertume voilée de cette idée le frappait. Pourquoi cette plainte encore? Est-ce que notre esprit qui voudrait régner sur le monde n'en saisit pas très mal l'harmonie? Pourquoi regarder comme un point de mort le point où le jet d'eau se brise?... C'est s'il dépassait sa « hauteur sacrée » que le jet d'eau se perdrait... Il y a de la tristesse dans ce retour!... Mais la tristesse est quelque disposition des choses, une phase de l'évolution de vie, la plus belle!... Il faut que la tristesse se dégage de toutes choses et vienne nous intéresser à nos rêves.

Pourquoi nous plaindre de ce que nous appelons la chute? La vie dépasse notre pensée!... Eh bien?... Nous ne sommes qu'au passage de la vie; nous n'en sommes pas le but. Mais l'instant du départ n'est-il

pas celui où l'on s'attache le plus et l'heure où la vie cesse n'est-elle pas la plus intense de la vie? Peut-être que la vie essentielle est dans la chute; dans ce retour de nos rêves sur nous-mêmes. Les rêves qui ont vécu retombent sur ceux qui vont vivre. Le jet d'eau, en revenant arroser la terre, la fertilise. L'eau rejillira demain d'une source plus puissante. Elle retombera plus tard et sa chute sera plus belle. Retarder la chute, nos efforts ne tendent qu'à cela. D'où nous viendrait la jouissance d'une ascension, si ce n'était de la beauté présente de la chute?... Le ciel métaphysique nous est hostile; notre cœur le sent si bien qu'il a peur des folies de notre pensée, peur qu'elle ne l'enlève dans l'atmosphère abstraite où les cœurs saignent d'asphyxie.

La vie est l'arc-en-pensée de nos désirs. Chez d'aucuns la courbure en est presque idéale. Il semble que les bouts de l'arc ne joignent la terre nulle part et nous imaginons le retard éternel de la chute; nous voyons, dans une merveilleuse idéalisation, l'amour de la pensée pour les êtres qu'elle laisse derrière elle, au-dessous d'elle.

Mais la chute est dans tous nos regards, dans tous nos chants. L'amour accomplira malgré tout la pensée ; car la vie la plus spiritualisée n'est qu'une parabole lasse. Tous nos gestes retombent. La fin de toutes nos pensées est à la terre auprès de ceux que nous aimons.

XLV

L'été faisait des vides dans la petite chapelle. Ce dimanche-là, il y eut quelques places inoccupées. La conversation flânait, lente comme un dialogue de méditation.

— Avez-vous remarqué comme chez les êtres bons le sourire tombe des yeux sur les lèvres ?

— Dis chez les êtres de charité que la pensée a délivrés, faisant de leur foi d'autant une espérance.

— Il y a de l'idéalité chez les fidèles nouveaux.

— De la « fidéalité!... »

Christian disait :

— Ne perdons pas la moelleuse espérance qui rend de jour en jour l'essor à notre vie.

Ceux qui voient le fond dur des choses, sont comme si leur tête touchait déjà la terre; rigides, immobiles, l'esprit survivant seul à leurs forces terrassées, ils ont sur leur visage mat de tristesse, la résignation de la mort.

Il avait l'illusion d'être à un de ces points élevés de la côte d'où l'on voit au delà de l'horizon ordinaire et d'où l'on redescendra plus recueilli et plus résolu.

Il regardait par son âme au loin.

— Qui désespère?...

— Nous sommes tout au bord du monde. Les oiseaux du néant nous frôlent et nous refrôlent le front, de l'ombre de leurs grandes ailes noires!...

— Mais s'il y passe une paire d'ailes blanches?...

— Les vieilles croyances se sont transluminées des rayons de l'idée; une religion plus belle naîtra du doute.

— Du doute, oui, de ce doute qui est comme la pudeur de la foi, et nous fait une croyance assourdie, voilée, presque cachée, mieux gardée!

— Mais qu'espères-tu?

— J'espère ! Mon espérance est absolue. J'aspire à l'esprit de création qui continuera mon être dans des êtres.

— Les fidèles d'aujourd'hui reviennent à Dieu par les voies qu'ils connaissent et qu'ils aiment. La diversité des chemins fait la diversité des œuvres. D'aucuns vont en masse par les grands chemins. D'autres s'égarant, s'attardent, se perdent en interminables détours par les sentiers. Mais quelle variété d'offrandes ! et quelle douce prière qu'une cueillette de fruits et de fleurs !...

Les pèlerins s'avancent en pieuse migration par les plaines de la pensée. Nous sommes à un soir du temps. La nuit passe sur eux ; mais, la sentant passer, ils espèrent le matin.

Christian regardait tourner les ailes d'un moulin dans la campagne. Le moulin érigait sa croix ; l'air doux enflait d'espoir les voiles de la branche qui dessinait son arc au ciel et puis la croix penchait et s'abat-tait, tandis qu'une autre branche redressait une autre croix ; et la meule ne cessait pas de moudre la souffrance au cœur du moulin, sous le ciel impénétrable et pur.

XLVI

Par une de ces chaleurs caniculaires qui vous bourdonnent dans les membres, Christian et Max attendaient Madeleine.

Ce soleil épais, ce ciel brûlé, cette lourdeur des ombres faisaient ressentir à Christian une réconfortante plénitude de vie.

— Quelle chaleur accablante, disait Max, c'est à mourir !

— Un bienheureux accablement, répondait Christian, c'est à vivre ! Vois la richesse de la lumière ; le temps de ce pays-ci ne nous fait pas vivre tous les jours.

La dépêche de Mad était renversée ouverte, sur la table, parmi des feuillets, avec ses dix mots en l'air, ses dix mots jetés dans la hâte du départ de là-bas pour lui

dire qu'elle frapperait à sa porte en passant.

— En passant ! murmura Max.

Déjà, on la devinait à l'environ ; son influence rôdait autour de la maison. L'imminence de ce retour réel les mettait plus à l'étroit que d'habitude dans leur causerie, précipitait leurs sentiments et leurs jugements. Christian n'était plus aussi maître de lui et le scepticisme de Max prenait une perspective courte, positive, heurtante.

Christian parlait, comme rarement, avec une animation d'amour et de foi :

— Ma pensée enfonce profondément ses racines dans mon cœur. Que veux-tu que ma pensée devienne si mon cœur ne bat plus ?

Le monde m'a fait comme une enveloppe de glace qui me tient le cœur chaud. Mes joies et mes désespoirs, en franchissant cette enveloppe, s'atténuent et s'effacent ; le verbe intime que je sens rire et pleurer en moi, se fige à mes lèvres en paroles froides ; et c'est pourquoi je conserve à toujours ce foyer d'affection qui me brûlera le cœur et



la pensée le jour où personne de la vie ne viendra plus s'y réchauffer avec moi.

Il faut vouloir ce qui fait vivre. Je l'aime en mon âme!... comme on s'aime en Dieu et je sens bien qu'elle s'attache à moi. Nos cœurs s'élèvent l'un par l'autre. Monter fidèlement vers de belles régions, c'est, pour nos cœurs, penser l'un à l'autre et nous ne pensons ensemble qu'en ces régions-là. Quand j'y regarde, j'y rencontre son regard ou la trace de son regard. Il vient d'y passer s'il n'y passe; il y reviendra et je l'attends en faisant courageusement ma besogne à l'air frais, au soleil clair du paysage submatériel. Elle sait bien que c'est là-haut « chez nous », là-haut que nos regards se nouent et que notre pensée à deux s'isole.

Si quelque accident de vie nous force d'en redescendre, notre amour ici-bas nouvellement débarqué conservera en quelque chose l'allure vague qu'il avait prise aux vagues du rêve...

— Vous redescendrez, vous débarquerez!... et une fois à la terre...

— Nos baisers nous paraîtront supérieurs

aux baisers de la terre; ils auront un goût d'idéal. Le visage, les cheveux, les vêtements de Mad seront imprégnés des délicieux et réconfortants parfums qu'apporte aux bords des océans spirituels le souffle qui vient du large.

— Mais, dit Max, c'est ce souffle qui la remportera. Elle sera toujours pour toi le cœur mouvant dans lequel on ne parvient pas à se fixer et, le plus souvent, croyant vous aimer, vous serez à des espaces l'un de l'autre. Un charme vertigineux l'attire où tu ne peux pas aller. Elle ressemble à Senta. Elle aussi est une fiancée de la mer, fiancée à cet océan houlant du gouffre aux étoiles et des étoiles au gouffre. Elle ne le quitte pas des yeux; son regard s'y attache, adhère à sa surface ondulante; instinctivement elle s'y penche et sa main tient encore la tienne, et son regard, furtivement, t'envoie de la tendresse et te rassure en te disant que c'est un jeu, un jeu de sensations si bonnes!... elle ne s'y jettera pas; elle n'a pas plus la volonté de s'y jeter que de s'en arracher, mais insensiblement l'eau lui coulera toute fraîche sous les pieds; elle

rira et l'eau la soulèvera si doucement qu'elle croira que c'est encore t'aimer que se laisser bercer ainsi. Tu le sais, tu le sens, ajoutait Max en élevant la voix, tu as peur de cet océan de voluptés qui l'élèvera au ciel ou la fera couler à fond d'eau... et tu veux l'attacher à toi. Tu as tort; elle est trop près de la nature; elle y demeure unie trop passionnément pour vivre sous ta discipline. Pour elle c'est ici la mort et là-bas, même au fond des eaux, c'est encore la vie!...

Christian ne répondait rien.

— Plus on éprouve le besoin d'aimer, reprit Max, plus on comprend l'impossibilité d'aimer absolument, plus on éprouve aussi la souffrance de l'amour et de la vie. De parmi la lumière qui nous fait mal aux yeux, nous regardons les inconscients qui mettent des enfants au monde et, tout en souffrant du désir de la chair reposante, nous pensons qu'il faut être bien abandonné de soi-même pour avoir l'ardeur de créer ces petits morceaux de chair douloureuse qui recommenceront nos peines jusqu'à la mort.

Dans un silence on entendit le frôlement de la persienne, abaissée qu'un léger souffle venait de secouer; son ombre, balancée par la chambre, jouait avec des rais de lumière. Christian accrochait à ce jeu sa pensée égarée et, appuyant les yeux aux yeux des images murales devant lesquelles chaque jour ses rêves s'inclinaient, il songeait à la phrase murmurée par Max chez Madeleine : « Pour une femme, prier c'est s'emparer de Dieu ! » Son regard revenait lentement vers Max :

— Je n'ai pas pensé aussi loin que ça, dit-il; je sens avant tout le besoin de faire vivre ma pensée... La vie qui va de souffrance en souffrance est plus forte que ma volonté.

Puis il releva les regards vers le portrait d'auprès de lui et Max crut voir des larmes étalées, des larmes dormantes qui s'étaient haussées jusqu'à ses yeux, sans oser couler de ces yeux. Ce n'était qu'un reflet; un mouvement s'étant fait à la porte :

— Mad peut-être! dit-il... et il amena vivement la figure : il avait les yeux secs.

— C'est Madeleine! dit Max, d'une voix

heureuse, car son arrivée résolvait un état pénible.

Elle apparaissait à la porte entr'ouverte et disait :

— Peut-on entrer ?

Et en entrant :

— Oh ! qu'il fait sombre ici ! Puis elle ajoutait vite en tendant, de toute la longueur des bras, ses deux mains à Christian :  
— C'est parce que nous venons de là-bas ! Mais voilà déjà que tout s'éclaire !...

Le regard de Christian lui parut un peu triste ; mais Madeleine avait assez de présence d'âme pour apercevoir la tendresse dans le visage le plus grave.

## ERRATUM.

Page 44, 24<sup>e</sup> ligne, au lieu de *optimisme*, lire *féminisme*.



